

10761 df 14

HISTOIRE DE CHARLES XII. ROI DE SUEDE.

Par M^R. DE V***.

TOME PREMIER.



A BASLE,
Chez CHRISTOPHE REVIS.
MDCC XXXI.

СИРИИ

WATER POLLUTION

BRITISH

WISDOM

HISTOIRE DE CHARLES XII. ROI DE SUEDE.

LIVRE PREMIER.

ARGUMENT du premier Livre.

Histoire abrégée de la Suede jusqu'à Charles douze : son éducation, ses ennemis. Caractère du Czar Pierre Alexiovits : ses desseins, ses entreprises. Charles est attaqué à la fois par la Moscovie, la Pologne & le Dannemark. Il part de Stokholm à l'âge de seize ans, & défait cent mille Moscovites avec huit mille Suédois.

LA Suède & la Finlande composent un roïaume un tiers plus grand que la France, mais bien moins fertile, aujourd'hui moins peuplé. Ce païs, large de deux cens de nos lieues, & long de trois cens, s'étend du midi au nord, depuis le cin-

A z quante-

4 HIST. DE CHARLES XII.

quante-cinquième degré jusqu'au soixante & dixième, sous un climat rigoureux, qui n'a presque ni printemps, ni automne. L'hiver y régne neuf mois de l'année : les chaleurs de l'été succèdent tout à coup à un froid excessif ; & il y gèle dès le mois d'Octobre, sans aucune de ces gradations insensibles, qui amènent ailleurs les saisons, & en rendent le changement plus doux. La nature en récompense a donné à ce climat rude, un ciel sérain, un air pur. L'été presque toujours échauffé par le soleil, y produit les fleurs & les fruits en peu de tems. Les longues nuits de l'hiver y sont adoucies par des aurores & des crépuscules qui durent, à proportion que le soleil s'éloigne plus de la Suède ; & la lumière de la lune qui n'y est obscurcie par aucun nuage, augmentée encore par le reflet de la neige qui couvre la terre, & trèssouvent par la lumière boréale, fait qu'on voyage en Suède la nuit comme le jour. Les bestiaux y sont plus petits que dans les païs méridionaux de l'Europe, faute de pâtrages. Les hommes y sont plus grands. La sérénité du ciel les rend sains, la rigueur du climat les fortifie ; ils vivent même plus longtems que les autres hommes, quand ils ne s'affoiblissent pas par l'usage immodéré des liqueurs fortes, & des vins que les nations septentrielles semblent aimer d'autant plus que la nature les leur a refusés.

Les Suédois sont bien faits, robustes, agiles, capables de soutenir les plus grands travaux,

yaux, la faim & la misére; nés guerriers, pleins ne fierté, plus braves qu'industrieux, ayant longtems négligé, & cultivant mal aujourd'hui le commerce, qui seul pourroit leur donner ce qui manque à leur pays. C'est principalement de la Suède, dont une partie se nomme encore Gotie, que se débordèrent ces multitudes de Gots qui inondèrent l'Europe, & l'arrachèrent à l'Empire romain, qui en avoit été cinq cens années l'usurpateur & le tyran.

Les païs septentrionaux étoient alors beaucoup plus peuplés qu'ils ne le sont de nos jours, parce que la religion laissoit aux habitans la liberté de donner plus de citoiens à l'état, par la pluralité de leurs femmes: que ces femmes ellesmêmes ne connoissoient d'opprobre que la sterilité & l'oisiveté, & qu'aussi laborieuses & aussi robustes que les hommes, elles en étoient plutôt & plus long-tems fécondes.

La Suède fut toujours libre jusqu'au milieu du quatorzième siècle. Dans ce long espace de tems le gouvernement changea plus d'une fois: mais toutes les innovations furent en faveur de la liberté. Leur premier magistrat eut le nom de Roi, titre qui en différens païs se donne à des puissances bien différentes; car en France, en Espagne, il signifie un homme absolu: & en Pologne, en Suède, en Angleterre, l'homme de la république. Ce roi ne pouvoit rien sans le sénat; & le sénat dépendoit des états géné-

6 HIST. DE CHARLES XII.

raux, que l'on convoquoit souvent : les représentants de la nation dans ces grandes assemblées, étoient les gentilshommes, les évêques, les députés des villes ; avec le tems on y admit les païsans même, portion du peuple injustement méprisée ailleurs, & esclave dans presque tout le nord.

Environ l'an 1492. cette nation si jalouse de sa liberté, & qui est encore fière aujourd'hui d'avoir subjugué Rome il y a treize siècles, fut mise sous le joug par une femme, & par un peuple moins puissant que les Suédois.

Marguerite de Valdemar, la Sémiramis du nord, reine de Danneemark & de Norvège, conquit la Suède par force & par adresse, & fit un seul roïaume de ces trois vastes états. Après sa mort la Suède fut déchirée par des guerres civiles ; elle secoua le joug des Danois ; elle le reprit ; elle eut des rois ; elle eut des administrateurs. Deux tyrans l'oprimèrent d'une manière horrible vers l'an 1520. L'un étoit Christiern second, roi de Danneemark, monstre formé de vices, sans aucune vertu. L'autre un archevêque d'Upsal, primat du roïaume, aussi barbare que Christiern. Tous deux de concert fierent saisir un jour les consuls, les magistrats de Stockholm, avec quatre-vingt-quatorze sénateurs, & les firent massacrer par des bourreaux, sous prétexte qu'ils étoient excommuniés par le Pape, pour avoir défendu les droits de l'état contre l'archevêque. Ensuite ils abandonnèrent Stockholm

olm au pillage, & tout y fut égorgé sans distinction d'âge ni de sexe.

Tandis que ces deux hommes ligués pour opprimer, desunis quand il falloit partager les dépouilles, exerçoient ce que le despotisme a de plus tirannique; & ce que la vengeance a de plus cruel: un nouvel événement changea la face du nord.

Gustave Vaza, jeune homme descendu des anciens rois du païs, sortit du fond des forêts de la Dalécarlie où il étoit caché, & vint délivrer la Suede. C'étoit une de ces grandes ames que la nature forme si rarement, avec toutes les qualités nécessaires pour commander aux hommes: sa taille avantageuse, & son grand air lui faisoient des partisans dès qu'il se montrroit. Son éloquence, à qui sa bonne mine donnoit de la force, étoit d'autant plus persuasive qu'elle étoit sans art, son génie formoit de ces entreprises que le vulgaire croit téméraires, & qui ne sont que hardies aux yeux des grands hommes. Son courage infatigable les faisoit réussir. Il étoit intrépide avec prudence, d'un naturel doux dans un siècle féroce, vertueux enfin, à ce que l'on dit, autant qu'un chef de parti peut l'être.

Gustave Vaza avoit été ôtage de Christiern, & retenu prisonnier contre le droit des gens. Echapé de sa prison il avoit erré, déguisé en païsan, dans les montagnes & dans les bois de la Dalécarlie. Là il s'étoit vu réduit à la nécessité de travailler aux mines de cuivre pour vivre

8 HIST. DE CHARLES XII.

vivre & pour se cacher. Enfoui dans ces souterrains, il osa songer à détroner le tiran. Il se découvrit aux païsans; il leur parut un homme d'une nature supérieure, pour qui les hommes ordinaires croient sentir une soumission naturelle. Il fit en peu de tems de ces sauvages des soldats aguerris. Il attaqua Christiern & l'archevêque, les vainquit souvent, les chassa tous deux de la Suède; & fut élu avec justice par les états, roi du païs dont il étoit le libérateur.

A peine, affermi sur le trône, il tenta une entreprise plus difficile que des conquêtes. Les véritables tirans de l'état étoient les évêques, qui ayant presque toutes les richesses de la Suède, s'en servaient pour oprimer les sujets, & pour faire la guerre aux rois. Cette puissance étoit d'autant plus terrible, que l'ignorance des peuples l'avoit rendue sacrée. Il punit la religion catholique des attentats de ses ministres. En moins de deux ans il rendit la Suède Luthérienne par la superiorité de sa politique, plus encore que par autorité. Aïant ainsi conquis ce royaume, comme il le disoit, sur les Danois & sur le clergé, il régna heureux & absolu jusqu'à l'age de soixante & dix ans; & mourut plein de gloire, laissant sur le trône sa famille & sa religion.

L'un de ses descendants fut ce Gustave Adolphe, qu'on nomme le grand Gustave. Ce roi conquit l'Ingrie, la Livonie, Brême, Verden, Vißmar, la Poméranie, sans compter plus de

RUI DE SUEDE. LIV. I. 9

de cent places en Allemagne, rendues par la Suéde après sa mort. Il ébranla le trône de Ferdinand II. Il protégea les Luthériens en Allemagne, secondé en cela par les intrigues de Rome même, qui craignoit encore plus la puissance de l'Empereur que celle de l'hérésie. Ce fut lui qui par ses victoires, contribua alors en effet à l'abaissement de la maison d'Autriche, entreprise dont on attribua la gloire au cardinal de Richelieu qui sçavoit l'art de se faire une réputation, tandis que Gustave se bornoit à faire de grandes choses. Il alloit porter la guerre au-delà du Danube; & peut-être détrôner l'Empereur, lorsqu'il fut tué à l'age de trente-sept ans dans la bataille de Lutzen, qu'il gagna contre Valsteins emportant dans le tombeau le nom de Grand, les regrets du nord & l'estime de ses ennemis.

Sa fille Christine née avec un génie rare, aima mieux converser avec des sçavans, que de régner sur un peuple qui ne connoissoit que les armes. Elle se rendit aussi illustre en quittant le trône, que ses ancêtres l'étoient pour l'avoir conquis ou affirmé. Les Protestans l'ont déchirée comme si on ne pouvoit pas avoir de grandes vertus sans croire à Luther; & les Papes triomphèrent trop de la conversion d'une femme qui n'étoit que philosophe. Elle se retira à Rome où elle passa le reste de ses jours dans le centre des arts qu'elle aimoit, & pour lesquels elle avoit renoncé à un empire à l'âge de vingt-sept ans.

Avant

10 HIST. DE CHARLES XII.

Avant d'abdiquer, elle engagea les états de la Suède à élire en sa place son cousin Charles Gustave X. de ce nom, fils du comte Palatin, duc des deux Ponts. Ce roi ajouta de nouvelles conquêtes à celles de Gustave-Adolphe : il porta d'abord ses armes en Pologne, où il gagna la célèbre bataille de Varsovie qui dura trois jours : il fit longtems la guerre heureusement contre les Danois ; assiégea leur capitale ; réunit la Scanie à la Suède, & fit assurer du moins pour un tems la possession de Sleswick au duc de Holstein : ensuite ayant éprouvé des revers, & fait la paix avec ses ennemis, il tourna son ambition contre ses sujets. Il conçut le dessein d'établir en Suède la puissance arbitraire ; mais il mourut à l'âge de trente-sept ans comme le grand Gustave, avant d'avoir pu achever cet ouvrage que son fils Charles XI. éleva jusqu'au comble.

Charles XI. guerrier comme tous ses ancêtres, fut plus absolu qu'eux. Il abolit l'autorité du sénat, qui fut déclaré le sénat du roi, & non du royaume. Il étoit frugal, vigilant, laborieux, tel qu'on l'eût aimé, si son despotisme n'eût réduit les sentimens de ses sujets pour lui, à celui de la crainte.

Il épousa en 1680. Ulrik Eleonore, fille de Frédéric III. roi de Dannemark, princesse vertueuse, digne de plus de confiance que son époux ne lui en témoigna. De ce mariage naquit le 27 de Juin 1682. le roi Charles XII. l'homme le plus extraordinaire peut-être qui ait

ROI DE SUEDE. LIV. I. 11

ait jamais été sur la terre ; qui a réuni en lui toutes les grandes qualités de ses ayeux, & qui n'a eu d'autre défaut ni d'autre malheur que de les avoir toutes outrées. C'est lui dont on se propose ici d'écrire ce qu'on a apris de certain, touchant sa personne & ses actions.

A six ans on le tira des mains des femmes, & on lui donna pour gouverneur monsieur de Nordcopenser, homme sage & assez instruit. Le premier livre qu'on lui fit lire fut l'ouvrage de Samuël Puffendorf, afin qu'il scût connoître de bonne heure ses états & ceux de ses voisins. Il aprit d'abord l'Allemand, qu'il parla toujouors depuis aussi-bien que sa langue maternelle. A l'âge de sept ans il scavoit déjà manier un cheval. Les exercices violens où il se plaisoit, & qui découvroient ses inclinations martiales, lui formèrent de bonne heure une constitution vigoureuse, capable de soutenir les fatigues où le portoit son tempérament.

Quoique doux dans son enfance, il avoit une opiniâtreté insurmontable : le seul moyen de le plier étoit de le piquer d'honneur : avec le mot de gloire, on obtenoit tout de lui. Il avoit de l'aversion pour le latin ; mais dès qu'on lui eût dit que le Roi de Pologne & le Roi de Dannemark l'entendoient, il l'aprit bien vite, & en retint assez pour le parler le reste de sa vie. On s'y prit de la même maniere pour l'engager à entendre le françois ; mais il s'obstina, tant qu'il vécut,

à

à ne jamais s'en servir, même avec des ambassadeurs François, qui ne scavoient point d'autre langue.

Dès qu'il eut quelque connoissance de la langue latine, on lui fit traduire Quinte-Curce: il prit pour ce livre un goût que le sujet lui inspiroit beaucoup plus encore que le style. Celui qui lui expliquoit cet auteur lui ayant demandé ce qu'il pensoit d'Aléxandre: Je pense, dit le Prince, que je voudrois lui ressembler: mais, lui dit-on, il n'a vécu que trente-deux ans; ah, reprit-il, n'est-ce pas assez quand on a conquis des royaumes? On ne manqua pas de rapporter ces réponses au roi son pere, qui s'écria: Voilà un enfant qui vaudra mieux que moi, & qui ira plus loin que le grand Gustave. Un jour il s'amusoit dans l'appartement du roi à regarder deux cartes géographiques, l'une d'une ville de Hongrie, prise par les Turcs sur l'Empereur, & l'autre de Riga capitale de la Livonie, province conquise par les Suédois depuis un siècle. Au bas de la carte de la ville Hongroise il y avoit ces mots tirés du livre de Job: *Dieu me l'a donné, Dieu me l'a ôté, le nom du Seigneur soit bénî.* Le jeune prince ayant lu ces paroles, prit sur le champ un crayon, & écrivit au bas de la carte de Riga: *Dieu me l'a donné, le diable ne me l'ôtera pas.* Ainsi dans les actions les plus indifférentes de son enfance, ce naturel indomitable laissoit souvent échaper des traits qui marquoient ce qu'il devoit être un jour.

Il

Il avoit onze ans lorsqu'il perdit sa mère. Cette princesse mourut en 1693. le 5 Août, d'une maladie causée par les chagrins que lui donnoit son mari, & par les efforts qu'elle faisoit pour les dissimuler. Charles XI. avoit dépouillé de leurs biens un grand nombre de ses sujets, par le moyen d'une espéce de cour de justice, nommée la chambre des liquidations, établie de son autorité seule. Une foule de citoyens ruinés par cette chambre, nobles, marchands, fermiers, veuves, orphelins, remplissoient les rues de Stockholm, & venoient tous les jours à la porte du palais pousser des cris que le roi n'entendoit point. La reine secourut ces malheureux de tout ce qu'elle avoit. Elle leur donna son argent, ses pierretries, ses meubles, ses habits même. Quand elle n'eut plus rien à leur donner, elle se jeta en larmes aux pieds de son mari, pour le prier d'avoir compassion de ses sujets. Le roi lui répondit gravement : Madame, nous vous avons prise pour nous donner des enfans, & non pour nous donner des avis. Depuis ce tems il la traita avec une dureté qui avança ses jours.

Il mourut quatre ans après elle, le quinze d'Avril 1697. dans la quarante-deuxième année de son âge, & dans la trente-septième de son règne, lorsque l'Empire, l'Espagne, la Hollande d'un côté, & la France de l'autre, venoient de remettre la décision de leurs querelles à sa médiation, & qu'il avoit déjà enta-

14 HIST. DE CHARLES XII.

mé l'ouvrage de la paix entre ces puissances.

Il laissa à son fils, âgé de quinze ans, un trône affermi & respecté au dehors, des sujets pauvres, mais belliqueux & soumis, avec des finances en bon ordre, ménagées par des ministres habiles.

Charles XII. à son avénement, non-seulement se trouva maître absolu & paisible de la Suède, & de la Finlande; mais il régnait encore sur la Livonie, la Carélie, l'Ingrie; il possédoit Vismar, Vibourg, les Iles de Rugen, d'Oesel, & la plus belle partie de la Poméranie, le Duché de Brême & de Verden, toutes conquêtes de ses ancêtres, assurées à sa couronne par une longue possession, & par la foi des traités solennels de Munster & d'Oliva, soutenus de la terreur des armes Suédoises. La paix de Ristwick commencée sous les auspices du pere, fut conclue sous ceux du fils: il fut le médiateur de l'Europe dès qu'il commença à régner.

Les loix Suédoises fixent la majorité des rois à quinze ans. Mais Charles XI. absolu en tout, retarda par son testament celle de son fils jusqu'à dix-huit. Il favorisait par cette disposition les vues ambitieuses de sa mère Educ-
*E*ige-Eléonor de Holstein, veuve de Charles X. Cette princesse fut déclarée par le roi son fils nutrice du jeune roi son petit-fils, & régente du royaume, conjointement avec un conseil de cinq personnes.

Elle ordonna d'abord pour le corps de son

fils Charles XI. une pompe funébre d'une magnificence à laquelle la Suéde n'étoit point accoutumée. Elle voulut de plus que les bourgeois de Stockholm portassent trois ans le deuil. Il sembloit qu'on les forçât à montrer d'autant plus de douleur, qu'ils en ressentoient moins de la mort d'un prince qui leur avoit ôté leur liberté & leurs biens.

La régente avoit eu part aux affaires sous le règne du roi son fils. Elle étoit avancée en âge; mais son ambition plus grande que ses forces & que son génie, lui faisoit espérer de jouir long-tems des douceurs de l'autorité, sous le roi son petit-fils. Elle l'éloignoit autant qu'elle pouvoit des affaires. Le jeune prince passoit son tems à la chasse, ou s'occupoit à faire la revue des troupes: il faisoit même quelquefois l'exercice avec elles: ces amusemens ne sembloient que l'effet naturel de la vivacité de son âge. Il ne paroissoit dans sa conduite aucun dégoût qui pût allarmer la Régente; & cette Princesse se flattoit que les dissipations de ces exercices le rendroient incapable d'application, & qu'elle en gouverneroit plus longtems.

Un jour au mois de Novembre, la même année de la mort de son pere, il venoit de faire la revue de plusieurs régimens: le conseiller d'état Piper étoit auprès de lui; le roi paroissoit abîmé dans une rêverie profonde: puis-je prendre la liberté, lui dit Piper, de demander à votre Majesté à quoi elle songe si

16 HIST. DE CHARLES XII.

sérieusement ? Je songe, répondit le Prince, que je me sens digne de commander à ces braves gens ; & je voudrois que ni eux ni moi ne reçussions l'ordre d'une femme. Piper fut dans le moment l'occasion de faire une grande fortune : il n'avoit pas assez de crédit pour oser se charger lui-même de l'entreprise dangereuse d'ôter la régence à la Reine, & d'avancer la majorité du Roi. Il proposa cette négociation au comte Axel Sparre, homme ardent, & qui cherchoit à se donner de la considération. Il le flatta de la confiance du Roi : Sparre le crut, se chargea de tout, & ne travailla que pour Piper. Les conseillers de la régence furent bien-tôt persuadés ; c'étoit à qui précipiteroit l'exécution de ce dessein, pour s'en faire un mérite auprès du Roi.

Ils allèrent en corps en faire la proposition à la Reine, qui ne s'attendoit pas à une pareille déclaration. Les états généraux étoient asssemblés alors. Les conseillers de la régence y proposerent l'affaire. Il n'y eut pas une voix contre : la chose fut emportée d'une rapidité que rien ne pouvoit arrêter ; de sorte que Charles XII. souhaita de régner ; & en trois jours les états lui déférerent le gouvernement. Le pouvoir de la Reine & son crédit, tombèrent en un instant. Elle mena depuis une vie privée, plus sortable à son âge, quoique moins à son humeur. Le Roi fut couronné le 24 Décembre suivant. Il fit son entrée dans Stokholm sur un cheval alezan, ferré d'argent,

d'argent, ayant le sceptre à la main & la couronne en tête, aux acclamations de tout un peuple idolâtre de ce qui est nouveau, & conservant toujours de grandes espérances d'un jeune Prince.

L'archevêque d'Upsal est en possession de faire la cérémonie du sacre & du couronnement : c'est de tant de droits que ses prédécesseurs s'étoient arrogés, presque le seul qui lui reste. Après avoir, selon l'usage, donné l'onction au Prince, il tenoit entre ses mains la couronne pour la lui remettre sur la tête : Charles l'arracha des mains de l'archevêque & se couronna lui-même, en regardant fièrement le prélat. La multitude, à qui tout air de grandeur impose toujours, applaudit à l'action du Roi. Ceux même qui avoient le plus gémî sous le despotisme du pere, se laissèrent entraîner à louer dans le fils cette fierté qui étoit l'augure de leur servitude.

Dès que Charles fut maître, il donna sa confiance & le maniement des affaires au conseiller Piper, qui fut en effet son premier ministre, sans en avoir le nom. Peu de tems après il le fit Comte, ce qui est une qualité éminente en Suède, & non un vain titre qu'on puisse prendre sans conséquence.

Les premiers tems de l'administration du Roi ne donnèrent point de lui des idées favorables : il parut qu'il avoit été plus impatient que digne de régner. Il n'avoit à la vérité aucune passion dangereuse ; mais on ne voit

18 HIST. DE CHARLES XII.

dans sa conduite que des emportemens de jeunesse, & de l'opiniâreté. Il paroissoit inapliqué & hautain. Les ambassadeurs qui étoient à sa cour, le prirent même pour un génie médiocre, & le peignirent tel à leurs maîtres. La Suède avoit de lui la même opinion, personne ne connoissoit son caractère ; il l'ignoroit lui-même, lorsque des orages formés tout-à-coup dans le nord donnèrent à ses talens cachés occasion de se déployer.

Trois puissans princes voulant se prévaloir de son extrême jeunesse, conspirèrent sa ruine presque en même tems. Le premier fut Frédéric IV. roi de Dannemark son cousin ; le second, Auguste, électeur de Saxe, roi de Pologne ; Pierre le Grand, czar de Moscovie, étoit le troisième, & le plus dangereux. Il faut développer l'origine de ces guerres qui ont produit de si grands événemens, & commencer par le Dannemark.

De deux sœurs qu'avoit Charles XII. l'aînée avoit épousé le duc de Holstein, jeune prince plein de bravoure & de douceur. Le Duc, oprimé par le roi de Dannemark, vint à Stockholm avec son épouse, se jeter entre les bras du Roi, & lui demander du secours, non-seulement comme à son beau-frere, mais comme au roi d'une nation qui a pour les Danois une haine irréconciliable.

L'ancienne maison de Holstein, fondué dans celle d'Oldembourg, étoit montée sur le trône de Dannemark par élection en 1449. tous les roïaumes

roïaumes du nord étoient alors électifs. Celui de Dannemark, devint bien-tôt héréditaire. Un de ses rois nommé Christiern III. avoit pour son frere Adolphe une tendresse dont on ne trouve guères d'exemples chez les princes. Il ne vouloit point le laisser sans souveraineté ; mais il ne pouvoit démembrer ses propres états. Il partagea avec lui par un accord bizarre les duchés de Holstein Gottorp & de Sleswick ; établissant que les descendans d'Adolphe gouverneroient désormais le Holstein, conjointement avec les rois de Dannemark, que ces deux duchés leur apartiendroient en commun ; & que le roi de Dannemark ne pourroit rien innover dans le Holstein sans le duc, ni le duc sans le roi. Une union si étrange, dont pourtant il y avoit déjà eu un exemple dans la même maison, pendant quelques années, étoit depuis près de quatre-vingt ans une source de querelles entre la branche de Dannemark, & celle de Holstein Gottorp ; les rois cherchant toujours à opprimer les ducs, & les ducs à être indépendans. Il en avoit coûté la liberté & sa souveraineté au dernier Duc. Il avoit recouvré l'une & l'autre aux conférences d'Altena en 1689. par l'entremise de la Suéde, de l'Angleterre & de la Hollande, garants de l'exécution du traité. Mais comme un traité entre les souverains, n'est souvent qu'une soumission à la nécessité, jufqu'à ce que le plus fort puisse accabler le plus foible, la querelle renaissoit plus envenimée que jamais entre le nouveau roi

20 HIST. DE CHARLES XII.

roi de Dannemark & le jeune duc. Tandis que le duc étoit à Stockholm, le Danois faisoit déjà des actes d'hostilité dans le païs de Holstein, & se liguoit secrètement avec le roi de Pologne, pour accabler le roi de Suède lui-même.

Fridéric Auguste, électeur de Saxe, que ni l'éloquence & les négociations de l'abbé de Polignac, ni les grandes qualités du prince de Conti son concurrent au trône, n'avoient pu empêcher d'être élu depuis deux ans roi de Pologne, étoit un prince moins connu encore par sa force de corps incroyable, que par sa bravoure & la galanterie de son esprit. Sa cour étoit la plus brillante de l'Europe, après celle de Louis XIV. jamais prince ne fut plus généreux, ne donna plus, & n'accompagna ses dons de tant de grace. Il avoit acheté la moitié des suffrages de la noblesse Polonoise, & forcé l'autre par l'approche d'une armée Saxonne. Il crut avoir besoin de ses troupes pour se mieux affermir sur le trône. Mais il falloit un prétexte pour les retenir en Pologne. Il les destina à attaquer le roi de Suède en Livonie, à l'occasion que l'on va rapporter.

La Livonie la plus belle & la plus fertile province du nord, avoit appartenu autrefois aux chevaliers de l'ordre Teutonique. Les Moscovites, les Polonois & les Suédois s'en étoient depuis disputés la possession. La Suède en joüissoit depuis près de cent années; & elle lui avoit été enfin cédée solemnellement par la paix d'Oliva.

Le

Le feu roi Charles XI. dans ses sévérités pour ses sujets n'avoit pas épargné les Livoniens. Il les avoit dépoüillé de leurs priviléges, & d'une partie de leurs patrimoines. Patkul malheureusement célèbre depuis par sa mort tragique, fut député de la noblesse Livonienne pour porter au trône les plaintes de la province. Il fit à son maître un harangue respectueuse, mais forte, & pleine de cette éloquence male que donne la calamité quand elle est jointe à la hardiesse : mais les rois ne regardent trop souvent ces harangues publiques, que comme des cérémonies vaines qu'il est d'usage de souffrir, sans y faire attention. Toutefois Charles XI. dissimulé, quand il ne se livroit pas aux emportemens de sa colère, frappa doucement sur l'épaule de Patkul. Vous avez parlé pour votre patrie en brave homme, lui dit-il, je vous en estime, continuez. Mais peu de jours après il le fit déclarer coupable de lèze-majesté ; & comme tel, condamner à la mort. Patkul qui s'étoit caché, prit la fuite. Il porta dans la Pologne ses ressentimens. Il fut admis depuis devant le roi Auguste. Charles XI. étoit mort ; mais la Sentence de Patkul & son indignation subsistoiront : il repræsenta au monarque Polonois la facilité de la conquête de la Livonie, des peuples désespérés, prêts à secouer le joug de la Suède ; un roi enfant, incapable de se défendre. Ces sollicitations furent bien reçues d'un prince déjà tenté de cette conquête. Tout fut prêt bien-tôt.

22 HIST. DE CHARLES XII.

tôt pour une invasion soudaine, sans même daigner recourir à la vaine formalité des déclarations de guerre, & des manifestes. Le nuage grossiffoit en même tems du côté de la Moscovie.

Pierre Alexiovits, czar de Russie, s'étoit déjà rendu redoutable par la bataille qu'il avoit gagnée sur les Turcs en 1597. & par la prise d'Azoph qui lui ouvrit l'empire de la mer noire. Mais c'étoit par des actions plus glorieuses que des victoires qu'il méritoit le nom de Grand. La Moscovie ou Russie embrassie le nord de l'Asie, & celui de l'Europe; & depuis les frontières de la Chine, s'étend l'espace de quinze cens lieues jusq'aux confins de la Pologne & de la Suéde. Mais ce pays immense étoit à peine connu de l'Europe ayant le czar Pierre. Les Moscovites étoient moins civilisés que les Méxicains, quand ils furent découverts par Cortez; nés tous esclaves de maîtres aussi barbares qu'eux, ils croupissoient dans l'ignorance, dans le besoin de tous les arts, & dans l'insensibilité de ces besoins qui étouffoit toute industrie. Une ancienne loi sacrée parmi eux leur défendoit sous peine de mort, de sortir de leur païs sans la permission de leur patriarche. Cette loi faite pour leur ôter les occasions de connoître leur joug, plaisoit à une nation qui dans l'abîme de son ignorance & de sa misère dédaignoit tout commerce avec les nations étrangères.

L'aire des Moscovites commençoit à la création

ation du monde, ils comptoient 7207. ans au commencement du siècle passé, sans pouvoir rendre raison de cette datte. Le premier jour de leur année revenoit au treize de notre mois de Septembre. Ils alléguoient pour raison de cet établissement, qu'il étoit vrai-semblable que Dieu avoit créé le monde en automne, dans la saison où les fruits de la terre sont dans leur maturité. Ainsi les seules apparences de connoissance qu'ils eussent, étoient des erreurs grossières: personne ne se doutoit parmi eux que l'automne de Moscovie pût être le printemps d'un autre païs dans les climats opposés. Il n'y avoit pas long-tems que le peuple avoit voulu bruler à Moscou le sécrétaire d'un ambassadeur de Perse, qui avoit prédit une éclipse de soleil. Ils ignoroient jusqu'à l'usage des chiffres; ils se servoient pour leurs calculs de petites boules enfilées dans des fils d'archal. Il n'y avoit pas d'autre manière de compter dans tous les bureaux des recettes, & dans le trésor du Czar.

Leur religion étoit & est encore celle des Chrétiens grecs, mais mêlée de superstitions ausquelles ils étoient d'autant plus fortement attachés qu'elles étoient plus extravagantes, & que le joug en étoit plus gênant. Peu de Moscovites osoient manger du pigeon, parce que le Saint-Esprit est peint en forme de colombe. Ils observoient régulièrement quatre carèmes par an; & dans ces tems d'abstinence, ils n'osoient se nourrir ni d'œufs, ni de lait. Dieu & saint Nicolas étoient les objets de leur culte;

24 HIST. DE CHARLES XII.

te; & immédiatement après eux, le Czar & le Patriarche. L'autorité de ce dernier étoit sans bornes, comme leur ignorance. Il rendoit des arrêts de mort, & infligeoit les suplices les plus cruels, sans qu'on pût appeler de son tribunal. Il se promenoit à cheval deux fois l'an, suivi de tout son clergé en cérémonie. Le Czar à pied tenoit la bride du cheval, & le peuple se prosternoit dans les rues comme les Tartares devant leur grand Lama. La confession étoit pratiquée; mais ce n'étoit que dans le cas des plus grands crimes. Alors l'absolution leur paroissoit nécessaire, mais non le repentir. Ils se croïent purs devant Dieu avec la bénédiction de leurs papas. Ainsi ils passoient sans remords, de la confession au vol & à l'homicide; & ce qui est un frein pour d'autres Chrétiens, étoit chez eux un encouragement à l'iniquité. Ils faisoient scrupule de boire du lait un jour de jeûne; mais les peres de famille, les prêtres, les femmes, les filles s'enyrroient d'eau-de-vie les jours de fêtes. On disputoit cependant sur la religion en ce païs comme ailleurs; la plus grande querelle étoit si les laïques devoient faire le signe de la croix avec deux doigts ou avec trois. Un certain Jacob Nursoff, sous le précédent règne, avoit excité une sédition dans Astrakan au sujet de cette dispute.

Le Czar dans son vaste empire avoit beaucoup d'autres sujets qui n'étoient pas Chrétiens. Les tartares qui habitent le bord occidental de la mer Caspienne & des Palus Méotides, font

sont mahométans. Les Sibériens, les Osti-
iques, les Samoïdes qui sont vers la mer Gla-
ciale, étoient des sauvages, dont les uns étoi-
ent idolâtres, les autres n'avoient pas même
la connoissance d'un Dieu: & cependant les
Suédois envoiés prisonniers parmi eux, ont
été plus contens de leurs mœurs que de cel-
les des anciens Moscovites.

Pierre Alexiovits avoit reçu une éducation
qui tendoit à augmenter encore la barbarie de
cette partie du monde.

Le hazard voulut que le fils d'un François
réfugié à Genève, nommé le Fort, vint cher-
cher de l'emploi dans les troupes Moscovites,
& fut connu du Czar, encore jeune. Il s'in-
sinua dans sa familiarité; il lui parloit souvent
des avantages du commerce & de la navigati-
on: il lui disoit comment la Hollande, qui
n'eût pas été la centième partie des Etats de
Moscovie, faisoit par le moyen du commerce
seul, une aussi grande figure dans l'Europe
que les Espagnes, dont elle avoit été autrefois
une petite province inutile & méprisée. Il
l'entretenoit de la politique rafinée des prin-
ces de l'Europe, de la discipline de leurs trou-
pes, de la police de leurs villes, du nombre
infini de manufactures; des arts & des sciences
qui rendent les Europeans puissans & heureux.
Ces discours éveillèrent le jeune Empereur,
comme d'une profonde létargie. Son puissant
génie, qu'une éducation barbare avoit retenu,
& n'avoit pu détruire, se développa presque

C tout-

26 HIST. DE CHARLES XII.

tout-à-coup. Il résolut d'être homme, de commander à des hommes, & de créer une nation nouvelle. Plusieurs princes avoient avant lui renoncé à des couronnes, par dégoût pour le poids des affaires; mais aucun n'avoit cessé d'être roi pour apprendre mieux à regner; c'est ce que fit Pierre le Grand. Il quitta la Moscovie en 1678. n'ayant encore régné que deux années, & alla en Hollande, déguisé sous un nom vulgaire, comme s'il avoit été un domestique de ce même M. le Fort, qu'il envoïoit ambassadeur extraordinaire auprès des Etats généraux. Arrivé à Amsterdam, il se fit inscrire dans le rôle des charpentiers de l'amirauté des Indes, sous le nom de Pierre Michaelof. Il travailloit dans le chantier comme les autres charpentiers. Dans les intervalles de son travail il apprenoit les parties des mathématiques qui peuvent être utiles à un prince, les fortifications, la navigation, l'art de lever des plans. Il entroit dans les boutiques des ouvriers, examinoit toutes les manufactures: rien n'échappoit à ses observations. Delà il passa en Angleterre, où il se perfectionna dans la science de la construction des vaisseaux: il repassa en Hollande, vit toute l'Allemagne, observant toujours tout ce qui pouvoit tourner à l'avantage de son païs. Enfin après deux ans de voyages & de travaux, ausquels nul autre homme que lui n'eût voulu se soumettre, il reparut en Moscovie, amenant avec lui les arts de l'Europe. Des artisans de toute espèce, l'y suivirent en foule. On vit

vit pour la premiere fois de grands vaisseaux moscovites sur la mer noire, dans la Baltique & dans l'Ocean. Des bâtimens d'une architecture régulière & noble furent élevés au milieu des huttes Russiennes. Il établit des Collèges, des Académies, des Imprimeries, des Bibliothéques : les villes furent policiées, les habilemens, les coutumes changérerent peu à peu, quoiqu' avec difficulté. Les Moscovites connurent par degrés ce que c'est que la société. Les superstitions même furent abolies ; la dignité de Patriarche fut éteinte : le Czar se declara le chef de la religion, & cette dernière entreprise qui auroit coûté le trône & la vie à un prince moins absolu, réussit presque sans contradiction, & lui assura le succès de toutes les autres nouveautés.

En même tems il fit naître le commerce dans ses états. Ses vues s'agrandissant à mesure qu'il changeoit la face de son païs, il n'y eût pas plutôt établi le commerce, qu'il entreprit de rendre un jour la Moscovie le centre du négoce de l'Asie & de l'Europe. Le Volga, le Tanaïs, la Duine devoient être unis par des canaux, dont il dressa lui-même le plan. Ainsi il se proposoit d'ouvrir de nouveaux chemins de la Baltique au Pont-Euxin & à la mer Caspienne, & de ces deux mers à l'Ocean septentrional. Mais ce n'étoit pas assez de changer la nature dans ses états, il falloit changer les mœurs de ses sujets ; & c'étoit la le plus difficile, il manquoit sur tout de troupes disciplinées & aguerries. Il avoit

28 HIST. DE CHARLES XII.

à la vérité donné quelques coups à la puissance Ottomane ; mais il n'avoit battu que des Tartares, aussi peu disciplinés que ses soldats. Fondateur & législateur de son Empire, & plus heureux, & plus grand peut-être s'il se fût contenté de ces deux titres, il vouloit y joindre celui de Conquérant. L'Ingrie qui est au nordest de la Livonie, avoit autrefois appartenu aux Czars ; mais depuis que Gustave Adolphe avoit conquis deux provinces, la Suède les avoit possédées paisiblement. Le Czar étoit impatient de faire revivre des droits cédés par ses ancêtres. D'ailleurs il lui falloit un port à l'orient de la mer Baltique pour l'exécution de ses grands desseins. Il conclut donc une ligue avec le roi de Pologne, pour enlever à la Suède tout ce qu'elle possédoit dans ces païs qui sont entre le golphe de Finlande, la mer Baltique, la Pologne & la Moscovie.

Voilà quels étoient les ennemis qui se préparaient à attaquer tout ensemble l'enfance de Charles XII.

Les bruits sourds de ces préparatifs allarmèrent le conseil du Roi : on délibéroit en sa présence ; & quelques-uns proposoient de détourner la tempête par des négociations, lorsque Charles se levant, avec un air de gravité & d'un homme supérieur qui a pris son parti :
“ Messieurs, dit-il, j'ai résolu de ne jamais faire une guerre injuste, mais de n'en finir une légitime, que par la perte de mes ennemis : ma résolution est prise : j'irai attaquer

ROI DE SUEDE. LIV. I. 29

“ quer le premier qui se déclarera ; & quand
“ je l'aurai vaincu, j'espére faire quelque peur
“ aux autres.” Ces paroles étonnèrent tous
ces vieux conseillers : ils se regardèrent sans
osier répondre. Enfin honteux d'espérer moins
que leur Roi, ils reçurent avec admiration ses
ordres pour la guerre.

On fut bien plus surpris encore, quand on
le vit renoncer tout d'un coup aux amusemens
les plus innocens de la jeunesse. Du moment
qu'il se prépara à la guerre, il commença une
vie toute nouvelle, dont il ne s'est jamais de-
puis écarté un seul moment. Plein de l'idée
d'Alexandre & de César, il se proposa d'imi-
ter tout de ces deux conquérans, hors leurs
vices. Il ne connut plus ni magnificence, ni
jeux, ni délaissemens : il réduisit sa table à la
frugalité la plus grande. Il avoit aimé le fa-
ste dans les habits ; il ne fut vêtu depuis que
comme un simple soldat. On l'avoit soup-
çonné d'avoir eu eune passion pour une fem-
me de sa cour ; soit que cette intrigue fut
vraie ou non, il est certain qu'il renonça alors
aux femmes pour jamais, non-seulement de
peur d'en être gouverné ; mais pour donner
l'exemple à ses soldats, qu'il vouloit contenir
dans la discipline la plus rigoureuse ; peut-
être encore par la vanité d'être le seul de tous
les rois qui domptât un penchant si difficile à
surmonter. Il résolut aussi de s'abstenir de
vin tout le reste de sa vie ; ce n'est pas, com-
me on l'a prétendu, qu'il voulut se punir d'un

C 3 excés,

30 HIST. DE CHARLES XII.

excés, dans lequel on disoit qu'il s'étoit laissé emporter à des actions indignes de lui: rien n'est plus faux que ce bruit populaire; jamais le vin n'avoit surpris sa raison, mais il allumoit trop son tempérament tout de feu: il quitta même depuis la bière, & se réduisit à l'eau pure. De plus, la sobrieté étoit une vertu nouvelle dans le nord, & il vouloit être le modèle de ses Suédois en tout genre.

Il commença par assurer des secours au duc de Holstein son beau-frere. Huit mille hommes furent envoiés d'abord en Poméranie, province voisine du Holstein, pour fortifier le Duc contre les attaques des Danois. Le Duc en avoit besoin. Ses états étoient déjà ravagés: son château de Gottorp pris, sa ville de Tonninge pressée par un siége opiniâtre, où le roi de Danemark étoit venu en personne pour jouir d'une conquête qu'il croïoit sûre. Cette étincelle commençoit à embrasser l'Empire. D'un côté les troupes Saxonnes du roi de Pologne, celles de Brandebourg, de Welfembutel, de Hesse-Cassel marchoient pour se joindre aux Danois. De l'autre, les huit mille hommes du roi de Suède, les troupes de Hanover & de Zell, & trois régimens de Hollande venoient secourir le Duc. Tandis que le petit païs de Holstein étoit ainsi le théâtre de la guerre, deux escadres, l'une d'Angleterre & l'autre de Hollande, parurent dans la mer Baltique. Ces deux états étoient garants du traité d'Alténa violé par les Danois: ils

s'em-

s'emprestoient alors à secourir le duc de Holstein opprimé, parce que l'intérêt de leur commerce s'opposoit à l'agrandissement du roi de Dannemark. Ils sçavoient que le Danois étant maître du passage du Sund imposeroit des lois onéreuses aux nations commerçantes, quand il seroit assez fort pour en user ainsi impunément. Cet intérêt a long-tems engagé les Anglois & les Hollandois à tenir autant qu'ils l'ont pu la balance égale entre les princes du nord: ils se joignirent au jeune roi de Suéde qui sembloit devoir être accablé par tant d'ennemis réunis, & le secoururent par la même raison pour laquelle on l'attaquoit; parce qu'on ne le croïoit pas capable de se défendre. Cependant Charles partit pour sa première campagne le 8. Mai nouveau stile de l'année 1700. Il quitta Stoklm, où il ne revint jamais. Une foule innombrable de peuple l'accompagna jusqu'au port de Carlescroon, en faisant des vœux pour lui, en versant des larmes & en l'admirant. Avant de sortir de Suéde, il établit à Stockholm un conseil de défense, composé de plusieurs sénateurs. Cette commission devoit prendre soin de tout ce qui regardoit la flotte, les troupes & les fortifications du païs. Le corps du sénat devoit régler tout le reste provisionnellement dans l'intérieur du roïaume. Aïant ainsi mis un ordre certain dans ses états, son esprit libre de tout autre soin, ne s'occupa plus que de la guerre. Sa flotte étoit composée de quarante-trois vaisseaux;

32 HIST. DE CHARLES XII.

feaux ; celui qu'il monta, nommé le Roi Charles, le plus grand qu'on ait jamais vu, étoit de cent-vingt pièces de canon : le comte Piper son premier ministre, le général Renchild, & le comte de Guiscard ambassadeur de France en Suéde, s'y embarquérent avec lui. Il joignit les escadres des Alliés. La flotte Danoise évita le combat, & laissa la liberté aux trois flottes combinées de s'approcher assez près de Copenhague, pour y jeter quelques bombes.

Alors le Roi comme dans un transport soudain, prenant les mains du comte Piper & du général Renchild : Ah, dit-il, si nous profitons de l'occasion pour faire une descente, & pour assiéger Copenhague par terre, tandis qu'elle seroit bloquée par mer ! Renchild lui répondit : Sire, le grand Gustave, après quinze ans d'expérience, n'eut pas fait une autre proposition. Les ordres furent donnés le moment d'après, pour faire embarquer cinq mille hommes, qui étoient sur les côtes de Suéde, & qui furent joints aux troupes qu'on avoit à bord. Le Roi quitta son grand vaisseau, & monta une fregate plus legere : on commença par faire partir trois cens grenadiers dans de petites chaloupes. Entre ces chaloupes, de petits batteaux plats portoient des fascines, des chevaux de frize, & les instrumens des pionniers. Cinq cens hommes d'élite suivoient dans d'autres chaloupes. Après venoient les vaisseaux de guerre du Roi, avec deux frégattes

gates Angloises & deux Hollandaises, qui devoient favoriser la descente à coups de canon.

Copenhague, capitale du Dannemark, est située dans l'Isle de Zéeland au milieu d'une belle plaine, ayant au nordouest le Sund, & à l'Orient la mer Baltique, où étoit alors le roi de Suède. Au mouvement imprévu des vaisseaux qui menaçoient d'une descente, les habitans consternés par l'inaction de leur flotte, & par le mouvement des vaisseaux Suédois, regardoient avec crainte en quel endroit fonderoit l'orage : la flotte de Charles s'arrêta vis-à-vis Humblebek à sept milles de Copenhague. Aussi-tôt les Danois rassemblent en cet endroit leur cavalerie. Des milices furent placées derrière d'épais retranchemens, & l'artillerie qu'on put y conduire, fut tournée contre les Suédois.

Le Roi quitta alors sa frégatte, pour s'aller mettre dans la premiere chaloupe, à la tête de ses gardes : l'ambassadeur de France étoit toujours auprès de lui : Monsieur l'ambassadeur, lui dit-il en latin (car il ne vouloit jamais parler françois) vous n'avez rien à démêler avec les Danois : vous n'irez pas plus loin, s'il vous plaît. Sire, lui répondit le comte de Guiscard, en françois, le Roi mon maître m'a ordonné de résider auprès de Votre Majesté : Je me flatte que vous ne me chasserez pas aujourd'hui de votre cour, qui n'a jamais été si brillante. En disant ces paroles il donna la main

34 HIST. DE CHARLES XII.

main au Roi, qui sauta dans la chaloupe, où le comte Piper & l'ambassadeur entrerent. On s'avançoit sous les coups de canon des vaisseaux qui favorisoient la descente. Les bateaux de débarquement n'étoient encore qu'à trois cens pas du rivage: Charles XII. impatient de ne pas aborder assez près, ni assez tôt, fe jette de sa chaloupe dans la mer, l'épée à la main, aïant de l'eau par delà la ceinture: ses ministres, l'ambassadeur de France, les officiers, les soldats, suivent aussi-tôt son exemple, & marchent au rivage malgré une grêle de mousquetades que tiroient les Danois. Le Roi qui n'avoit jamais entendu de sa vie de mousqueterie chargée à balle, demanda au major Stuard, qui se trouva auprès de lui, ce que c'étoit que ce petit siflement qu'il entendoit à ses oreilles? C'est le bruit que font les balles de fusil qu'on vous tire, lui dit le major: Bon, dit le Roi, ce sera là dorénavant ma musique. Dans le même moment le major qui expliquoit le bruit des mousquetades, en reçut une dans l'épaule; & un lieutenant tomba mort à l'autre côté du Roi. Il est ordinaire à des troupes attaquées dans leurs retranchemens d'être battues; parce que ceux qui attaquent, ont toujours une impétuosité, que ne peuvent avoir ceux qui se défendent; & qu'attendre les ennemis dans ses lignes, c'est souvent un aveu de sa foiblesse & de leur supériorité. La cavalerie Danoise & les milices s'ensuivirent apres une foible résistance. Le Roi

Roi maître de leurs retranchemens, se jeta à genoux pour remercier Dieu du premier succès de ses armes. Il fit sur le champ élever des redoutes vers la Ville, & marqua lui-même un campement. En même tems il renvoia ses vaisseaux en Scanie, partie de la Suède, voisine de Copenhague, pour chercher neuf mille hommes de renfort. Tout conspiroit à servir la vivacité de Charles. Les neuf mille hommes étoient sur le rivage prêts à s'embarquer, & dès le lendemain un vent favorable les lui amena.

Tout cela s'étoit fait à la vue de la flotte Danoise, qui n'avoit osé branler. Copenhague intimidée, envoia aussi-tôt des députés au Roi, pour le supplier de ne point bombarder la Ville. Il les reçut à cheval à la tête de son régiment des gardes : les députés se mirent à genoux devant lui : il fit païer à la Ville quatre cens mille Rixdales, avec ordre de faire voiturer au camp toutes sortes de provisions, qu'il promit de faire païer fidélement. On lui apporta des vivres, parce qu'il falloit obéir ; mais on ne s'attendoit guère que des vainqueurs daignassent païer : ceux qui les apportèrent, furent bien étonnés d'être païés généreusement & sans délai, par les moindres soldats de l'armée. Il régnoit depuis longtems dans les troupes Suédoises une discipline qui n'avoit pas peu contribué à leurs victoires : le jeune Roi en augmenta encore la sévérité. Un soldat n'eût pas osé refuser le païement de

ce

ce qu'il achetoit, encore moins aller en mraude, pas même sortir du camp. Il voulut de plus, que dans une victoire, ses troupes ne dépouillassent les morts, qu'après en avoir eu la permission, & il parvint aisément à faire observer cette loi. On faisoit toujours dans son camp la priere deux fois par jour, à sept heures du matin, & à quatre heures du soir: il ne manqua jamais d'y assister & de donner à ses soldats l'exemple de la pieté, comme de la valeur. Son camp bien mieux policé que Copenhague, eut tout en abondance: les païsans aimoient mieux vendre leurs denrées aux Suédois leurs ennemis, qu'aux Danois, qui ne les païoient pas si bien. Les bourgeois de la ville furent même obligés de venir plus d'une fois chercher au camp du roi de Suède, des provisions qui manquoient dans leurs marchés.

Le roi de Dannemark étoit alors dans le Holstein où il sembloit ne s'être rendu que pour lever le siège de Tonninge. Il voioit la mer Baltique couverte de vaisseaux ennemis, un jeune conquérant déjà maître de la Zéeland, & prêt à s'emparer de la capitale. Il fit publier dans ses états, que ceux qui prendroient les armes contre les Suédois auroient leur liberté. Cette déclaration étoit d'un grand poids dans un païs où tous les païsans, & même beaucoup de bourgeois sont serfs. Mais Charles XII. ne craignoit pas des armées d'esclaves. Il fit dire au roi de Dannemark qu'il

ne

ne faisoit la guerre que pour l'obliger à faire la paix, qu'il n'avoit qu'à se résoudre à rendre justice au duc de Holstein, ou à voir Copenhague détruite, & son roïaume mis à feu & à sang. Le Danois étoit trop heureux d'avoir à faire à un vainqueur qui se piquoit de justice. On assembla un congrès dans la ville de Travendal, sur les frontières du Holstein. Le roi de Suède ne souffrit pas que l'art des ministres trainât les négociations en longueur : il voulut que le traité s'achevât aussi rapidement qu'il étoit descendu en Zéeland. Effectivement il fut conclu le cinq d'Août à l'avantage du duc de Holstein, qui fut indemnisé de tous les frais de la guerre, & délivré d'opposition. Le roi de Suède ne voulut rien pour lui-même, satisfait d'avoir secouru son allié, & humilié son ennemi. Ainsi Charles XII, à dix-huit ans commença & finit cette guerre en moins de six semaines.

Précisément dans le même tems le roi de Pologne assiégeoit en personne la ville de Riga, capitale de la Livonie ; & le Czar s'avancoit du côté de l'Orient à la tête de cent mille hommes. Riga étoit défendue par le vieux comte d'Alberg, général Suédois, qui à l'âge de quatre-vingt ans joignoit le feu d'un jeune homme à l'expérience de soixante campagnes. Le comte Flemming depuis ministre de Pologne, grand homme de guerre & de cabinet, & le sieur Patkul, pressoient tous deux le siège sous les yeux du Roi : l'un avec toute l'activité

vité de son caractère, l'autre avec l'opiniâtréte de la vengeance. Mais malgré plusieurs avantages que les assiégeans avoient remportés, l'expérience du vieux comte d'Alberg rendoit inutiles leurs efforts; & le roi de Pologne desesperoit de prendre la ville. Il safit enfin une occasion honorable de lever le siége. Riga étoit pleine de marchandises, appartenant aux Hollandois. Les états généraux ordonnérerent à leur ambassadeur, auprès du roi Auguste, de lui faire sur cela des representations. Le roi de Pologne ne se fit pas prier. Il consentit à lever le siége plutôt que de causer le moindre dommage à ses alliez, qui ne furent point étonnés de cet excès de complaisance, dont ils scurent la véritable cause.

Il ne restoit donc plus à Charles XII. pour achever sa première campagne que de marcher contre son rival de gloire, Pierre Alexiovits. Il étoit d'autant plus animé contre lui, qu'il y avoit encore à Stockholm trois ambassadeurs Moscovites qui venoient de jurer le renouvellement d'une paix inviolable. Il ne pouvoit comprendre, lui qui se piquoit d'une probité sévère, qu'un législateur comme le Czar se fit un jeu de ce qui doit être si sacré. Ce jeune Prince plein d'honneur ne pensoit pas qu'il y eût une différente morale pour les rois & pour les particuliers. L'empereur de Moscovie venoit de faire paroître un manifeste, qu'il eût mieux fait de supprimer. Il alléguoit pour raison de la guerre, qu'on ne lui avoit pas rendu assiez

aflez d'honneurs, lorsqu'il avoit passé *incognito* à Riga; & qu'on avoit vendu les vivres trop chers à ses ambassadeurs. C'étoient là les griefs pour lesquels il ravageoit l'Ingrie avec cent mille hommes.

Il parut devant Narva à la tête de cette grande armée le premier Octobre, dans un tems plus rude en ce climat, que ne l'est le mois de Janvier à Paris. Le Czar qui dans de pareilles saisons faisoit quelquefois quatre cens lieues en poste à cheval, pour aller visiter lui-même une mine ou quelque canal, n'épargnoit pas plus ses troupes qu'il ne s'épargnoit lui-même. Il sçavoit d'ailleurs que les Suédois depuis le tems de Gustave Adolphe faisoient la guerre au cœur de l'hyver comme dans l'été: il voulut accoutumer aussi ses Moscovites à ne point connoître de saisons, & les rendre un jour pour le moins égaux aux Suédois. Ainsi dans un tems où les glaçes & les nieges forcent les autres nations, dans des climats tempérés, à suspendre la guerre, le Czar Pierre assiégeoit Narva à trente degrés du Pole; & Charles XII. s'avancoit pour la secourir.

Le Czar ne fut pas plutôt arrivé devant la place, qu'il se hâta de mettre en pratique ce qu'il venoit d'apprendre dans ses voïages. Il traça son camp; le fit fortifier de tous côtés; éleva des redoutes de distance en distance, & ouvrit lui-même la tranchée. Il avoit donné le commandement de son armée au duc de

40 HIST. DE CHARLES XII.

Croi Allemand, général habile, mais peu secondé alors par les Officiers Moscovites. Pour lui, il n'avoit dans ses propres troupes que le rang de simple lieutenant. Il avoit cru nécessaire de donner l'exemple de l'obéissance militaire à sa noblesse jusques-là indisciplinable, laquelle étoit en possession de conduire sans expérience & en tumulte des esclaves mal armés. Il leur voulut apprendre que les grades militaires devoient s'acheter par des services : il commença lui-même par être tambour, & étoit devenu officier par degrés. Il n'étoit pas étonnant que celui qui s'étoit fait charpentier à Amsterdam pour avoir des flottes, fût lieutenant à Narva, pour enseigner à sa nation l'art de la guerre.

Les Moscovites sont robustes, infatigables, peut-être aussi courageux que les Suédois ; mais c'est au tems à aguerrir les troupes, & à la discipline à les rendre invincibles. Les seuls bons soldats de l'armée étoient trente mille Streletses qui étoient en Moscovie ce que les Janissaires sont en Turquie. Le reste étoit des barbares arrachés à leurs forêts, couverts de peaux de bêtes sauvages ; les uns armés de flèches, les autres de massuës : peu avoient des fusils ; aucun n'avoit vu un siége régulier : il n'y avoit pas un bon canonier dans toute l'armée. Cent cinquante canons qui auroient dû réduire la petite ville de Narva en cendre, y avoient à peine fait brèche, tandis que l'artillerie de la ville renversoit à tout

tout moment des rangs entiers dans les tranchées. Narva étoit presque sans fortifications ; le comte de Hoorn qui y commandoit n'avoit pas mille hommes de troupes réglées ; cependant cette armée innombrable n'avoit pu la réduire en dix semaines.

On étoit déjà au quinze de Novembre quand le Czar apprit que le roi de Suéde ayant traversé la mer avec deux cens vaisseaux de transport, marchoit pour secourir Narva. Les Suédois n'étoient que vingt mille ; mais le Czar n'avoit que la supériorité du nombre. Loin donc de mépriser son ennemi, il emploia tout ce qu'il avoit d'art pour l'accabler. Non content de cent mille hommes, il se prépara à lui opposer encore une autre armée, & à l'arrêter à chaque pas. Il avoit déjà mandé près de quarante mille hommes qui s'avançoi-ent de Plescou à grandes journées. Il alla lui-même hâter leur marche, afin de pouvoir enfermer le roi entre ces deux armées. Ce n'étoit pas tout : trente mille hommes détachés du camp devant Narva, étoient postés à une lieue de cette Ville sur le chemin du roi de Suéde. Vingt mille Strelets étoient plus loin sur le même chemin. Cinq mille autres faisoient une garde avancée : il falloit passer sur le ventre à toutes ces troupes, avant que d'arriver devant le camp qui étoit muni d'un rempart & d'un double fossé. Le roi de Suéde avoit débarqué à Pernau dans le Golfe de Riga, avec environ seize mille hommes d'infanterie.

42 HIST. DE CHARLES XII.

fanterie, & un peu plus de quatre mille chevaux. De Pernau il avoit précipité sa marche jusqu'à Revel, suivi de toute sa cavalerie, & seulement de quatre mille fantassins. Il marchoit toujours en avant sans attendre le reste de ses troupes. Il se trouva bien-tôt avec ses huit mille hommes seulement, devant les premiers postes des ennemis. Il ne balança pas à les attaquer tous les uns après les autres, sans leur donner le tems d'apprendre à quel petit nombre ils avoient affaire. Les Moscovites voiant arriver les Suédois à eux, crurent avoir toute une armée à combattre. La garde avancée des cinq mille hommes s'enfuit à leur approche. Les vingt mille qui étoient derrière eux, épouvantés de la fuite de leurs compatriotes, ne résistèrent presque pas; ils allèrent porter le desordre & l'effroi aux trente mille hommes qui étoient à une lieue du camp; & la terreur panique se communiquant à toutes ces troupes, elles se retirèrent au gros de l'armée sans combattre. Ces trois postes furent emportés en deux jours & demi; & ce qui en d'autres occasions eût été compté pour trois victoires, ne retarda pas d'une heure la marche du Roi. Il parut donc enfin avec ses huit mille hommes fatigués d'une si longue marche devant un camp de cent mille Moscovites, bordé de cent cinquante canons de bronze. A peine ses troupes eurent-elles pris quelque repos, que sans délibérer il donna ses ordres, pour l'attaque.

Le signal étoit deux fusées, & le mot en Allemand, *avec l'aide de Dieu*. Un officier général lui ayant représenté la grandeur du péril: Quoi, vous doutez, dit-il, qu'avec mes huit mille braves Suédois, je ne passé sur le corps à cent mille Moscovites? Un moment après, craignant qu'il n'y eût un peu de fanfaronade dans ces paroles, il courut lui-même après cet officier: N'êtes-vous donc pas de mon avis, lui dit-il? N'ai-je pas deux avantages sur les ennemis; l'un que leur cavalerie ne pourra leur servir, & l'autre que le lieu étant refléréé, leur grand nombre ne fera que les incommoder; & ainsi je serai réellement plus fort qu'eux? l'officier n'eût garde d'être d'un autre avis, & on marcha aux Moscovites à midi le 30. Novembre 1700.

Dès que le canon des Suédois eut fait brèche aux retranchemens, ils s'avancèrent la baïonnette au bout du fusil, ayant au dos une niege furieuse, qui donnoit au visage des ennemis. Les Moscovites se firent tuer pendant une demie heure, sans quitter le revers des fossés: le Roi attaquoit à la droite du camp où étoit le quartier du Czar: il espéroit le rencontrer, ne s'achant pas que l'Empereur lui-même avoit été chercher ces quarante mille hommes qui devoient arriver dans peu. Aux premières décharges de la mousqueterie ennemie, le roi reçut une balle dans le bras gauche; mais elle ne fit qu'endommager légèrement les chairs: son activité l'empêcha même de sentir qu'il étot

étoit blessé. Son cheval fut tué sous lui presque aussi-tot. Un second eut la tête emportée d'un coup de canon. Il sauta légèrement sur un troisième, en disant: Ces gens-ci me font faire mes exercices; & continua de combattre & de donner les ordres avec la même présence d'esprit. Après trois heures de combat les retranchemens furent forcés de tous côtés. Le roi poursuivit la droite des ennemis jusqu'à la rivière de Narva, avec son aile gauche, si l'on peut appeler de ce nom environ quatre mille hommes qui en poursuivoient près de cinquante mille. Le pont rompit sous les fuiards; la rivière fut en un moment couverte de morts. Les autres désespérés retournèrent à leur camp, sans savoir où ils alloient. Ils trouvèrent quelques barraques, derrière lesquelles ils se mirent. Là ils se défendirent encore, parce qu'ils ne pouvoient pas se sauver. Mais enfin leurs généraux Dolorouky, Golboüin, Fedorovits, vinrent se rendre au roi, & mettre leurs armes à ses pieds. Pendant qu'on les lui présentoit, arrive le duc de Croi général de l'armée, qui venoit se rendre lui-même avec trente officiers.

Charles reçut tous ces prisonniers d'importance avec une politesse aussi aisée & un air aussi humain, que s'il leur eût fait dans sa cour les honneurs d'une fête. Il ne voulut garder que les généraux. Tous les officiers subalternes & les soldats furent conduits desarmés jusqu'à la rivière de Narva: on leur fournit des bat-

batteaux pour la repasser, & pour s'en retourner chez eux. Cependant la nuit s'approchoit, la droite des Moscovites se battoit encore: les Suédois n'avoient pas perdu quinze cens hommes: dixhuit mille Moscovites avoient été tués dans leurs retranchemens: un grand nombre étoit noïé; beaucoup avoient passé la riviere: il en restoit encore assez dans le camp, pour exterminer jusqu'au dernier Suédois. Mais ce n'est pas le nombre des morts, c'est l'épouvante de ceux qui survivent qui fait perdre les batailles. Le roi profita du peu de jour qui restoit, pour faire l'artillerie ennemie. Il se posta avantageusement entre leur camp & la Ville: là il dormit quelques heures sur la terre, enveloppé dans son manteau, en attendant qu'il pût fondre au point du jour sur l'aile gauche des ennemis, qui n'avoit point encore été tout-à-fait rompue. A deux heures du matin, le général Vede, qui commandoit cette gauche, ayant fçu le gracieux accueil que le roi avoit fait aux autres généraux, & comment il avoit renvoié tous les officiers subalternes & les soldats, l'envoia supplier de lui accorder la même grace. Le Vainqueur lui fit dire, qu'il n'avoit qu'à s'approcher à la tête de ses troupes, & venir mettre bas les armes & les drapeaux devant lui. Ce général parut bien-tôt après avec ses Moscovites, qui étoient au nombre d'environ trente mille. Ils marchèrent tête nue, soldats & officiers, à travers moins de sept mille Suédois. Les soldats en passant

46 HIST. DE CHARLES XII.

Passant devant le roi, jettoient à terre leurs fusils & leurs épées ; & les officiers portoient à ses pieds les enseignes & les drapeaux. Il fit repasser la rivière à toute cette multitude, sans en retenir un seul soldat prisonnier. S'il les avoit gardés, le nombre des prisonniers eût été au moins cinq fois plus grand que celui des vainqueurs.

Alors il entra victorieux dans Narva, accompagné du duc de Croi & des autres officiers généraux Moscovites : il leur fit rendre à tous leurs épées ; & sachant qu'ils manquaient d'argent, & que les marchands de Narva ne vouloient point leur en prêter, il envoia mille ducats au duc de Croi, & cinq cens à chacun des officiers Moscovites qui ne pouvoient se lasser d'admirer ce traitement, dont ils n'avoient pas même d'idée. On dressa aussitôt à Narva une relation de la victoire, pour l'envoyer à Stockholm & aux alliés de la Suède : mais le roi retrancha de sa main tout ce qui étoit trop avantageux pour lui, & trop injurieux pour le Czar. Sa modestie ne put empêcher qu'on ne frapât à Stockholm plusieurs médailles pour perpétuer la mémoire de ces événemens. Entr'autres on en frappa une qui le représentoit d'un côté sur un pied d'estal, où paroisoient enchaînés un Moscovite, un Danois, un Polonois ; de l'autre étoit un Hercule armé de sa maslue, tenant sous ses pieds un Cerbère avec cette Légende, *Tres une contudit ieu.*

Parmi

ROI DE SUEDE. LIV. I. 47

Parmi les prisonniers faits à la journée de Narva, on en vit un qui étoit un grand exemple des révolutions de la fortune ; il étoit fils aîné & héritier du roi de Géorgie : on le nommoit le Czarafis, nom qui signifie prince, ou fils de Czar, chez tous les Tartares, comme en Moscovie : car le mot de Czar vouloit dire roi chez les anciens Scites, dont tous ces peuples sont descendus ; & ne vient point des Césars de Rome, si long-tems inconnus à ces barbares. Son pere Mitelleski Czar, maître de la plus belle partie des païs qui sont entre les montagnes d'Ararat, & les extrémités Orientales de la mer noire, avoit été chassé de son roïaume par ses propres sujets en mil six cens quatre-vingt huit, & avoit choisi de se jettter entre les bras de l'empereur de Moscovie, plutôt que de recourir à celui des Turcs. Le fils de ce roi âgé de dix-neuf ans, voulut suivre Pierre le Grand dans son expédition contre les Suédois, & fut pris en combattant par quelques soldats Finlandois, qui l'avoient déjà dépouillé, & qui alloient le massacrer. Le comte Renchild l'arracha de leurs mains, lui fit donner un habit, & le presenta à son maître : Charles l'envoia à Stockholm, où ce prince malheureux mourut quelques années après. Le roi ne put s'empêcher en le voiant partir, de faire tout haut devant ses officiers, une réflexion naturelle sur l'étrange destinée d'un prince Asiatique, né au pied du mont Caucase, qui alloit vivre captif parmi les glaces

48 HIST. DE CHARLES XII.

ces de la Suède. C'est comme si j'étois un jour prisonnier, dit-il, chez les Tartares de Crimée. Ces paroles ne firent alors aucune impression ; mais dans la suite on ne s'en souvint que trop, lorsque l'événement en eût fait une prédiction.

Le Czar s'avancait à grandes journées avec l'armée de quarante mille Russes, comptant envelopper son ennemi de tous côtés. Il apprit à moitié chemin la bataille de Narva, & la dispersion de tout son camp. Il ne s'obstina pas à vouler attaquer avec ses quarante mille hommes, sans expérience & sans discipline, un vainqueur qui venoit d'en détruire cent mille dans un camp retranché. Il retourna ses pas, poursuivant toujours le dessein de discipliner ses troupes, pendant qu'il civilisoit ses sujets. Je fçai bien, dit-il, que les Suédois nous battront long-tems ; mais à la fin ils nous apprendront eux-mêmes à les vaincre. Moscou, sa capitale, fut dans l'épouante & dans la desolation, à la nouvelle de cette défaite. Telle étoit la fierté & l'ignorance de ce peuple, qu'ils crurent avoir été vaincus par un pouvoir plus qu'humain, & que les Suédois étoient de vrais magiciens. Cette opinion fut si générale, que l'on ordonna à ce sujet des prières publiques à saint Nicolas, patron de la Moscovie. Cette priere est trop singuliere, pour n'être pas rapportée. La voici :

“ O toi, qui es notre consolateur perpétuel dans toutes nos adversités, grand saint Nicolas,

ROI DE SUEDE. LIV. I. 49

“ Nicolas, infiniment puissant, par quel péché t'avons-nous offensé dans nos sacrifices, “ genuflexions, réverences, & actions de grace, que tu nous aies ainsi abandonnés ? “ nous avions imploré ton assistance contre ces terribles infolens enragés, épouvantables, indomptables, destructeurs, lorsque comme des lions & des ours qui ont perdu leurs petits, ils nous ont attaqués, effraïés, blessés, tués par milliers, nous qui sommes ton peuple ? Comme il est impossible que cela soit arrivé sans sortilège & enchantement, nous te supplions, ô grand saint Nicolas, d'être notre champion & notre porte-étendart ; de nous délivrer de cette foule de sorciers, & de les chasser bien loin de nos frontières avec la récompense qui leur est due.

Tandis que les Moscovites se plaignoient à saint Nicolas de leur défaite, Charles XII. faisoit rendre graces à Dieu, & se préparoit à de nouvelles victoires.

Fin du premier Livre.

E

HISTOIRE

[50]

HISTOIRE DE CHARLES XII. ROI DE SUEDE.

LIVRE SECOND.

ARGUMENT du second Livre.

Charles bat les Saxons au passage de la Duna
soumet la Curlande : est maître en Lithuanie
prend la résolution de détrôner Auguste. Idé
du gouvernement Polonois. Une diette est con
voquée à Varsovie : la moitié de la nation
déclare contre le roi Auguste. Ambassade de la
république de Pologne à Charles : le roi de Po
logne lui envoi secrettement la comtesse de Ka
nismar : bataille de Crassau : le duc de Ha
stein est tué : le Cardinal primat déclare le r
Auguste déchu de la couronne. Auguste fut
arrêter Jacques Sobieski qu'on vouloit élire à sa
place, & l'enferme à Lipsik avec le prince
Constantin frere de Jacques.

L

LE roi de Pologne s'attendit bien que son ennemi, vainqueur des Danois & des Moscovites, viendroit bientôt fondre sur lui. Il se ligua plus étroitement que jamais avec le Czar: ces deux princes convinrent d'une entrevue, pour prendre leurs mesures de concert. Ils se virent à Birsen, petite ville de Lithuanie, sans aucune de ces formalités qui ne servent qu'à retarder les affaires, & qui ne convenoient ni à leur situation, ni à leur humeur: ils passèrent quinze jours ensemble dans des plaisirs qui allèrent jusqu'à l'excès: car le Czar, qui vouloit réformer sa nation, ne put jamais bien corriger dans lui-même son penchant dangereux pour la débauche.

Le comte Piper, principal ministre du roi de Suède, avoit été informé le premier de l'entrevue qui devoit se faire, entre l'empereur de Moscovie & le roi de Pologne. Il conseilla à son maître d'opposer à leurs mesures un peu de cette politique, qu'il avoit jusques-là trop méprisée. **Charles XII.** l'écouta, & mit en usage, pour la premiere fois, ces manèges tant pratiqués dans les autres cours. Il y avoit dans l'armée Suédoise un jeune gentilhomme Ecchois, de ceux qui quittent de bonne heure leur païs, où ils sont pauvres, & qu'on rencontre dans toutes les armées de l'Europe. Celui-ci parloit très-bien l'Allemand, & avoit une grande souplesse dans l'esprit. On le choisit pour servir d'espion aux conférences des deux Rois: il alla s'adresser

52 HIST. DE CHARLES XII.

au colonel du régiment des cuirassiers Saxons, qui devoient servir de gardes au Czar pendant l'entrevue : il se fit passer pour un gentilhomme de Brandebourg : sa bonne mine, & un peu d'argent qu'il donna à propos, lui firent à voir une lieutenance dans le régiment. Arrivé à Birzen il s'insinua adroitement dans la familiarité des secrétaires des ministres, fut admis dans tous leurs plaisirs; & soit qu'il eût profité de leur indiscretion dans la débauche, soit qu'il les eût séduits par des présens, il tint d'eux les secrets de leurs maîtres, & courut en rendre compte à Charles XII.

Le Roi de Pologne s'étoit engagé à fournir au Czar cinquante mille hommes de troupes Allemandes, qu'on devoit acheter de divers Princes, & que le Czar devoit soudoier. Celui-ci de son côté devoit envoier cinquante mille Moscovites en Pologne, pour y apprendre l'art de la guerre, & promettoit de payer au roi Auguste trois millions de * Rixdales en deux ans. Ce traité, s'il eut été exécuté, eut pu être fatal au roi de Suède. C'étoit un moyen prompt & sûr d'aguerrir les Moscovites: c'étoit peut-être forger des fers à une partie de l'Europe.

Charles XII. se mit en devoir d'empêcher le roi de Pologne de recueillir le fruit de cette ligue. Après avoir passé l'hiver auprès de Narva, il parut en Livonie auprès de cette même ville de Riga, que le roi Auguste avoit

* Une Rixdale vaut environ un écu de 3 l.

assagée

assiégée inutilement. Les troupes Saxonnnes étoient postées le long de la riviere Duna, qui est fort large en cet endroit: il falloit disputer le passage à Charles, qui étoit à l'autre bord du fleuve. Les Saxons n'étoient pas commandés par leur Prince, alors malade; mais ils avoient à leur tête Ferdinand duc de Courlande, l'un des plus braves princes du Nord, & le maréchal Stenau officier de réputation. Le roi de Suéde avoit seul formé le plan du passage qu'il alloit tenter. Il avoit fait construire de grands batteaux d'une invention nouvelle, dont les bords beaucoup plus hauts qu'à l'ordinaire, pouvoient se lever & se baïsser, comme des pont-levis. En se levant ils couvroient les troupes qu'ils portoient; en se baïssant ils servoient de pont pour le débarquement: il mit encore en usage un autre artifice. Aïant remarqué que le vent souffloit du Nord où il étoit, au Sud où étoient campés les ennemis, il fit mettre le feu à quantité de paille mouillée, dont la fumée épaisse se répandant sur la riviere, déroboit aux Saxons la vue de ses troupes, & de ce qu'il alloit faire. A la faveur de ce nuage, il fait avancer des barges remplies de cette même paille fumante; de sorte que le nuage grossissant toujours, & chassé par le vent dans les yeux des ennemis, les mettoit dans l'impossibilité de sçavoir si le Roi passoit ou non. Cependant il conduissoit seul l'exécution de son stratagème. Étant déjà au milieu de la riviere; Eh bien,

54 HIST. DE CHARLES XII.

dit-il au général Renchild, la Duna ne sera pas plus méchante que la mer de Copenhague: croiez-moi, Général, nous les battrons: il arriva en un quart d'heure à l'autre bord; & fut mortifié de ne sauter à terre que le quatrième. Il fait aussi-tôt débarquer son canon, & forme sa bataille sans que les ennemis offusqués de la fumée, puissent s'y opposer que par quelques coups tirés au hazard. Le vent ayant dissipé ce brouillard, les Saxons virent le roi de Suède marchant déjà à eux.

Le maréchal Stenau ne perdit pas un moment: à peine aperçut-il les Suédois, qu'il fondit sur eux avec la meilleure partie de sa cavalerie. Le choc violent de cette troupe tombant sur les Suédois dans l'instant qu'ils formoient leurs bataillons, les mit en desordre. Ils s'ouvrirent, ils furent rompus, & poursuivis jusques dans la rivière. Le roi de Suède les rallia le moment d'après au milieu de l'eau, aussi aisément que s'il eût fait une revue. Alors ses soldats marchant plus ferrés qu'auparavant, repoussèrent le maréchal Stenau, & s'avancèrent dans la plaine. Le duc de Courlande sentit que ses troupes étoient étonnées: il les fit retirer en habile homme dans un lieu sec, flanqué d'un marais, & d'un bois où étoit son artillerie. L'avantage du terrain, & le tems qu'il avoit donné aux Saxons de revenir de leur première surprise, leur rendit tout leur courage. Charles ne balança pas à les attaquer: il avoit avec lui quinze mille hommes,

mes, le duc de Courlande environ douze milles. La bataille fut rude & sanglante: le Duc eut deux chevaux tués sous lui: il pénétra trois fois au milieu de la garde du Roi; mais enfin ayant été renversé de son cheval d'un coup de croûte de mousquet, le désordre se mit dans son armée, qui ne disputa plus la victoire. Ses cuirassiers le retirèrent avec peine, tout froissé & à demi mort, du milieu de la mêlée, & de dessous les chevaux qui le foulonnaient aux pieds.

Le roi de Suède, après sa victoire, court à Mittau capitale de la Courlande, & la prend. Toutes les villes de ce Duché se rendent à lui à discrédition: c'étoit un voyage, plutôt qu'une conquête. Il passa sans s'arrêter en Lithuanie, soumettant tout sur son passage. Il sentit une satisfaction flatteuse; & il l'avoua lui-même, quand il entra en vainqueur dans cette ville de Birzen, où le roi de Pologne & le Czar avoient conspiré sa ruine quelques mois auparavant.

Ce fut dans cette place qu'il conçut le dessein de détrôner le roi de Pologne, par les mains des Polonois même. Là étant un jour à table, tout occupé de cette entreprise, & observant sa sobrieté extrême, dans un silence profond, paroissant comme enséveli dans ses grandes idées, un colonel Allemand, qui fistoit à son dîner, dit assez haut pour être entendu, que les repas que le Czar & le roi de Pologne avoient fait au même endroit, étoient

un

56 HIST. DE CHARLES XII.

un peu différens de ceux de Sa Majesté. Oui, dit le Roi en se levant, & j'en troublerai plus aisément leur digestion. En effet, mêlant alors un peu de politique à la force de ses armes, il ne tarda pas à préparer l'événement qu'il méditoit.

La Pologne est la plus fidèle image de l'ancien gouvernement Gotique, corrigé ou altéré par tout ailleurs: c'est le seul état qui ait conservé le nom de République avec la dignité Roïale. La noblesse & le clergé défendant leur liberté contre leur Roi, & l'ôte au reste de la nation. Tout le peuple y est esclave, tant la destinée des hommes est que le plus grand nombre soit par tout, de façon ou d'autre, subjugé par le plus petit. Là le païsan ne séme point pour lui, mais pour des Seigneurs à qui lui & son champ, & le travail de ses mains appartiennent, & qui peuvent le vendre & l'égorger avec le bétail de la terre. Tout ce qui est gentilhomme ne dépend que de soi. Il faut pour le juger dans une affaire criminelle, une assemblée entière de la nation: il ne peut être arrêté, qu'après avoir été condamné. Ainsi il n'est presque jamais puni. Il y en a beaucoup de pauvres: ceux-là se mettent au service des plus puissans, en reçoivent un salaire, font les fonctions les plus basles, & aiment mieux servir leurs égaux, que de s'enrichir par le commerce. L'esclavage de la plus grande partie de la nation, & l'orgueil & l'oisiveté de l'autre, font que les arts sont

noirs

norés dans ce païs, d'ailleurs fertile, arrosé des plus beaux fleuves de l'Europe, & dans lequel il seroit très aisé de joindre par des canaux, l'oceان Septentrional & la mer Noire, & d'embrasser le commerce de l'Europe & de l'Asie. Le peu d'ouvriers & de marchands qu'on voit en Pologne, sont des étrangers, des Ecossois, des François, des Juifs qui achetent à vil prix les denrées du païs, & vendent cherrement aux nobles de quoi satisfaire leur luxe.

Qui verroit un roi de Pologne dans la pompe de la Majesté Roiale, le croiroit le prince le plus absolu de l'Europe: c'est cependant celui qui l'est le moins. Les Polonois sont réellement avec lui ce contrat qu'on suppose chez d'autres nations, entre le souverain & les sujets. Le roi de Pologne à son sacre même, & en jurant les *Paeta conventa*, dispense ses sujets du serment d'obéissance, en cas qu'il voile les lois de la République.

Il nomme à toutes les charges, confére tous les honneurs. Rien n'est héréditaire en Pologne, que les terres & le rang de noble. Le fils d'un Palatin, & celui du Roi, n'ont nul droit aux dignités de leur pere. Mais il y a cette grande différence entre le Roi & la République, qu'il ne peut ôter aucune charge après l'avoir donnée; & que la République a le droit de lui ôter la couronne, s'il transgressoit les lois de l'état.

La noblesse jalouse de sa liberté, vend souvent ses suffrages, & rarement ses affections.

A peine

58 HIST. DE CHARLES XII.

A peine ont-ils élu un roi, qu'ils craignent son ambition, & lui opposent leurs cabales. Les grands qu'il a faits & qu'il ne peut défaire, deviennent souvent ses ennemis, au lieu de rester ses créatures. Ceux qui sont attachés à la cour, sont l'objet de la haine du reste de la noblesse & ce qui forme toujours deux partis: division inévitable, & même nécessaire dans des païs où l'on veut avoir des rois, & conserver sa liberté.

Ce qui concerne la nation est réglé dans les états généraux qu'on appelle Diétes. Ces états sont composés du corps du Sénat, & de plusieurs gentilshommes. Les sénateurs sont les palatins & les évêques: le second ordre est composé des députés des Diétes particulières de chaque palatinat. A ces grandes assemblées préside l'archevêque de Gêne, primat de Pologne, vicaire du Royaume dans les interrègnes, & la première personne de l'état après le roi. Rarement y a-t-il en Pologne un autre cardinal que lui, parce que la Pourpre romaine ne donnant aucune préseance dans le Sénat, un évêque qui seroit cardinal, seroit obligé ou de s'asseoir à son rang de sénateur, ou de renoncer aux droits solides de la dignité qu'il a dans sa patrie, pour soutenir les prétentions d'un honneur étranger.

Ces Diétes se doivent tenir par les lois du Royaume, alternativement en Pologne, & en Lithuanie. Les députés y décident souvent leurs affaires le sabre à la main, comme les anciens

ciens Sarmates dont ils sont descendus, & quelquefois même au milieu de l'ivresse, vice que les Sarmates ignoroient. Chaque gentilhomme député à ces états généraux, jouit du droit qu'avoient à Rome les tribuns du peuple, de s'opposer aux lois du sénat. Un seul gentilhomme qui dit, *je proteste*, arrête par ce mot seul les résolutions unanimes de tout le reste ; & s'il part de l'endroit où se tient la Diète, il faut alors qu'elle se sépare.

On apporte aux désordres qui naissent de cette loi un remède plus dangereux encore. La Pologne est rarement sans deux factions. L'unanimité dans les Diètes étant alors impossible, chaque parti forme des confédérations, dans lesquelles on décide à la pluralité des voix, sans avoir égard aux protestations du plus petit nombre. Ces assemblées, illégitimes selon les lois, mais autorisées par l'usage, se font au nom du roi, quoique souvent contre son consentement, & contre ses intérêts ; à peu près comme la ligue se servoit en France du nom de Henri III. pour l'accabler ; & comme en Angleterre le parlement qui fit mourir Charles I. sur un échafaud, commença par mettre le nom de ce prince à la tête de toutes les résolutions qu'ils prenoient pour le perdre. Lorsque les troubles sont finis, alors c'est aux Diètes générales à confirmer ou à casser les actes de ces confédérations. Une Diète même peut changer tout ce qu'a fait la précédente, par la même raison que dans les états Monarchiques

un

60 HIST. DE CHARLES XII.

un roi peut abolir les lois de son prédécesseur, & les siennes propres.

La noblesse qui fait les lois de la République, en fait aussi la force. Elle monte à cheval dans les grandes occasions, & peut composer un corps de plus de cent cinquante mille hommes. Cette grande armée nommée Pospolite se meut difficilement, & se gouverne mal: la difficulté des vivres & des fourages la met dans l'impuissance de subsister long-tems assemblée; la discipline, la subordination, l'expérience lui manquent; mais l'amour de la liberté qui l'anime, la rend toujours formidable.

On peut la vaincre ou la dissiper, ou la tenir même pour un tems dans l'esclavage; mais elle-secoue bien-tôt le joug: ils se comparent eux-mêmes aux roseaux que la tempête couche par terre, & qui se relevent dès que le vent ne souffle plus. C'est pour cette raison qu'ils n'ont point de places de guerre: ils veulent être les seuls remparts de leur République: ils ne souffrent jamais que leur roi bâtisse des forteresses, de peur qu'il ne s'en serve, moins pour les défendre, que pour les opprimer. Leur païs est tout ouvert, à la réserve de deux ou trois places frontières. Que si dans leurs guerres ou civiles ou étrangères ils s'obstinent à soutenir chez eux quelque siége, il faut faire à la hâte des fortifications de terre, réparer de vieilles murailles à demi ruinées, élargir des fossés presque comblés, & la ville est prise avant que les retranchemens soient achevés.

La

ROI DE SUEDE. LIV. II. 62

La Pospolite n'est pas toujours à cheval pour garder le pays: elle n'y monte que par l'ordre des Diètes, ou même quelquefois sur le simple ordre du roi dans les dangers extrêmes.

La garde ordinaire de la Pologne est une armée qui doit toujours subsister aux dépens de la République. Elle est composée de deux corps indépendans l'un de l'autre, sous deux grands généraux différens. Le premier corps est celui de la Pologne, & doit être de trente-six mille hommes: le second au nombre de douze mille est celui de Lithuanie. Les deux grands généraux sont indépendans l'un de l'autre. Quoique nommés par le roi, ils ne rendent jamais compte de leurs opérations qu'à la République, & ont une autorité suprême sur leurs troupes. Les colonels sont les maîtres absolus de leurs régimens; c'est à eux à les faire subsister comme ils peuvent, & à leur payér leur solde. Mais étant rarement payés eux-mêmes, ils défolent le pays, & ruinent les laboureurs pour satisfaire leur avidité & celle de leurs soldats. Les seigneurs Polonois paroissent dans ces armées avec plus de magnificence que dans les villes: leurs tentes sont plus belles que leurs maisons. La cavalerie qui fait les deux tiers de l'armée, est presque toute composée de gentilshommes: elle est remarquable par la bonne mine des cavaliers, par la beauté des chevaux, & par la richesse des habilemens & des harnois.

Leurs gens d'armes sur tout que l'on distingue

F

62 HIST. DE CHARLES XII.

stingue en Houffarts & Pancernes ne marchent qu'accompagnés de plusieurs valets qui leur tiennent des chevaux de main, ornés de brides à plaques & cloux d'argent, de selles brodées, d'arçons, d'étriers dorés, & quelquefois d'argent massif, avec de grandes houfles traînantes à la maniere des Turcs dont les Polonois imitent autant qu'ils peuvent la magnificence.

Autant cette cavalerie est parée & superbe, autant l'infanterie paroît miserable & délabrée, mal vétuë, mal armée, sans habit d'ordonnance ni rien d'uniforme: ces fantassins qui ressemblent à des Tartares vagabonds, supportent avec une fermeté étonnante la faim, le froid, la fatigue, & tout le poids de la guerre.

On voit encore dans les soldats Polonois le caractère des anciens Sarmates leurs ancêtres, aussi peu de discipline, la même sureur à attaquer, la même promptitude à fuir & à revenir au combat, le même acharnement dans le carnage quand ils sont vainqueurs.

Le roi de Pologne s'étoit flatté d'abord que dans le besoin ces deux armées combattroient en sa faveur, que la Pospolite Polonoise s'armeroit à ses ordres; & que toutes ces forces jointes aux Saxons ses sujets, & aux Moscovites ses alliés, composeroient une multitude devant qui le petit nombre des Suédois n'oseroit paroître. Il se vit presque tout à coup privé de ces secours par les soins même qu'il avoit pris pour les avoir tous à la fois.

Accoutumé dans ses pays héritaires au pourvoi

voir absolu, il crut trop qu'il pourroit gouverner la Pologne comme la Saxe ; le commencement de son régne fit des mécontents : ses premières démarches irritèrent le parti qui s'étoit opposé à son élection, & alienèrent presque tout le reste. La Pologne murmura de voir ses villes remplies de garnisons Saxonnes, & ses frontières de troupes Moscovites. Cette nation bien plus jalouse de maintenir sa liberté, qu'empressée à attaquer ses voisins, ne regarda point la guerre du roi Auguste contre la Suède, & l'irruption en Livonie, comme une entreprise avantageuse à la République. On trompe difficilement une nation libre sur ses vrais intérêts. Les Polonois s'entendoient que si cette guerre entreprise sans leur consentement étoit malheureuse, leur pays ouvert de tous côtés seroit en proie au roi de Suède ; & que si elle étoit heureuse, ils seroient subjugués par leur Roi même, qui maître alors de la Livonie comme de la Saxe, enclaveroit la Pologne entre ces deux pays pleins de places fortes. Dans cette alternative, ou d'être esclaves du Roi qu'ils avoient élu, ou d'être ravagés par Charles XII. justement outragé, ils ne formèrent qu'un cri contre la guerre qu'ils crurent déclarée à eux-mêmes plus qu'à la Suède. Ils regardèrent les Saxons & les Moscovites comme les instrumens de leurs chaînes. Bientôt voiant que le roi de Suède avoit renversé tout ce qui étoit sur son passage, & s'avançoit avec une armée victorieuse au cœur de la Lithuania,

nie, ils éclatérerent contre leur Souverain, avec d'autant plus de liberté qu'il étoit malheureux.

Deux partis divisoient alors la Lithuanie, celui des princes Sapieha, & celui d'Oginsky. Ces deux factions avoient commencé par des querelles particulières dégénérées en guerre civile. Le roi de Suède s'attacha les princes Sapieha: Oginsky mal secouru par les Saxons, vit son parti presque anéanti. L'armée Lithuanienne que ces troubles & le défaut d'argent reduisoient à un petit nombre, étoit en partie dispersée par le vainqueur. Le peu qui tenoit pour le roi de Pologne, étoit séparé en petit corps de troupes fugitives, qui erroient dans la campagne, & subsistoient de rapines. Auguste ne voyoit en Lithuanie que de l'impuissance dans son parti, de la haine dans ses sujets, & une armée ennemie conduite par un jeune Roi outragé, victorieux & implacable.

Il y avoit à la vérité en Pologne une armée : mais au lieu d'être de trente-six mille hommes, nombre prescrit par les lois, elle n'étoit pas de dix huit mille. Non seulement elle étoit mal payée & mal armée ; mais ses généraux ne sçavoient encore quel parti prendre.

La ressource du Roi étoit d'ordonner à la noblesse de le suivre ; mais il n'osoit s'exposer à un refus qui eût trop découvert, & par conséquent augmenté sa foibleffe.

Dans cet état de trouble & d'incertitude, tous les Palatinats du royaume demandoient

au Roi une diète : de même qu'en Angleterre dans les tems difficiles, tous les corps de l'état présentent des adresses au Roi pour le prier de convoquer un parlement. Auguste avoit plus besoin d'une armée que d'une diète, où les actions des Rois sont pésées. Il fallut bien cependant qu'il la convoquât pour ne point affrager la nation sans retour. Elle fut donc indiquée à Varsovie pour le deux Décembre de l'année 1701. Il s'apperçut bien-tôt que Charles XII. avoit pour le moins autant de pouvoir que lui dans cette assemblée. Cetx qui tenoient pour les Sapieha, les Lubormisky & leurs amis, le palatin Leesinsky trésorier de la couronne, & sur tout les partisans des princes Sobiesky, étoient tous secrètement attachés au roi de Suède.

Le plus considérable de ces partisans, & le plus dangereux ennemi qu'eût le roi de Pologne, étoit le cardinal Radjousky, archevêque de Gnêne, primat du royaume, & président de la diète. C'étoit un homme plein d'artifice & d'obscurités dans sa conduite ; entièrement gouverné par une femme ambitieuse que les Suédois appelloient madame la Cardinale, laquelle ne cessoit de le pousser à l'intrigue & à la faction. L'habileté du Primat consistoit à profiter des conjonctures, sans chercher à les faire naître ; il paroilloit irrésolu lorsqu'il étoit le plus déterminé dans ses projets, allant toujours à ses fins par des voies qui y sembloient opposées. Le roi Jean Sobiesky,

66 HIST. DE CHARLES XII.

biesky, prédecesseur d'Auguste, l'avoit d'abord fait évêque de Warmie, & vice-chancelier du royaume. Radjousky n'étant encore qu'évêque, obtint le cardinalat par la faveur du même Roi : cette dignité lui ouvrit bien-tôt le chemin à celle de primat ; ainsi réunissant dans sa personne tout ce qui impose aux hommes, il étoit en état d'entreprendre beaucoup impunément.

Il essaya son crédit après la mort de Jean, pour mettre le prince Jacques Sobiesky sur le trône : mais le torrent de la haine qu'on portoit au pere, tout grand homme qu'il étoit, en écarta le fils. Le cardinal primat se joignit alors à l'abbé de Polignac, ambassadeur de France, pour donner la couronne au prince de Conti, qui en effet fut élu. Mais l'argent & les troupes de Saxe triomphèrent de ses négociations. Il se laissa enfin entraîner au parti qui couronna l'électeur de Saxe, & attendit avec patience l'occasion de mettre la division entre la nation, & ce nouveau Roi.

Les victoires de Charles XII. protecteur du prince Jaques Sobiesky, la guerre civile de Lithuanie, le soulèvement général de tous les esprits contre le roi Auguste, firent croire au cardinal primat que le tems étoit arrivé où il pourroit renvoyer Auguste en Saxe, & rouvrir au fils du roi Jean le chemin du trône. Ce prince autrefois l'objet innocent de la haine des Polonois, commençoit à devenir leurs délices depuis que le roi Auguste étoit

hai

haï ; mais il n'osoit concevoir alors l'idée d'une si grande révolution ; & cependant le cardinal en jettoit insensiblement les fondemens.

D'abord il sembla vouloir réconcilier le Roi avec la Republique. Il envoia des lettres circulaires, dictées en apparence par l'esprit de concorde, & par la charité, pièges, usés & connus, mais où les hommes sont toujours pris. Il écrivit au roi de Suéde une lettre touchante, le conjurant au nom de celui que tous les Chiétiens adorent également, de donner la paix à la Pologne & à son Roi. Charles XII. répondit aux intentions du cardinal plus qu'à ses paroles. Cependant il restoit dans le grand duché de Lithuania avec son armée victorieuse, déclarant qu'il ne vouloit point troubler la diète ; qu'il faisoit la guerre à Auguste & aux Saxons, non aux Polonois ; & que loin d'attaquer la République, il venoit la tirer d'oppression. Ces lettres & ces réponses étoient pour le public. Des Emisaires qui alloient & venoient continuellement de la part du cardinal au comte Piper, & des assemblées secrètes chez ce prélat, étoient les ressorts qui faisoient mouvoir la diète : elle proposa d'envoyer une ambassade à Charles XII. & demanda unanimement au Roi, qu'il n'appelât plus les Moscovites sur les frontières, & qu'il renvoyat ses troupes Saxonnes.

La mauvaise fortune d'Auguste avoit déjà faite ce que la diète exigeoit de lui. La ligue conclue secrètement à Birzen avec le Moscovite

68 HIST. DE CHARLES XII.

vite étoit devenue aussi inutile, qu'elle avoit paru d'abord formidable. Il étoit bien éloigné de pouvoir envoyer au Czar les cinquante mille Allemands qu'il avoit promis de faire lever dans l'Empire. Le Czar même, dangereux voisin de la Pologne, ne se pressoit pas de secourir alors de toutes ses forces un royaume divisé, dont il esperoit recueillir quelques dépouilles. Il se contenta d'envoyer dans la Lithuanie vingt mille Moscovites, qui y firent plus de mal que les Suédois, fuyant par tout devant le vainqueur, & ravageant les terres des Polonois, jusqu'à ce que poursuivis par les généraux Suédois, & ne trouvant plus rien à piller, ils s'en retournèrent par troupes dans leur pays. A l'égard des débris de l'armée Saxonne battue à Riga, le roi Auguste les envoya hiverner, & se recruter en Saxe, afin que ce sacrifice, tout forcé qu'il étoit, pût ramener à lui la nation Polonoise irritée.

Alors la guerre se changea en intrigues: la diète étoit partagée en presque autant de factions, qu'il y avoit de Palatins. Un jour les intérêts du roi Auguste y dominoient: le lendemain ils y étoient proscrits. Tout le monde crioit pour la liberté & la justice: mais on ne sçavoit point ce que c'étoit que d'être libre & juste. Le tems se perdoit à cabaler en secret, & à haranguer en public. La diète ne sçavoit ni ce qu'elle vouloit, ni ce qu'elle devoit faire. Les grandes compagnies n'ont presque jamais pris de bons conseils dans les troubles

troubles civils, parce que les hommes hardis y sont factieux, & que les gens de bien y sont timides pour l'ordinaire. La diète se sépara en tumulte le 17. Février de l'année 1702. après trois mois de cabales & d'irrésolutions. Les Sénateurs qui sont les Palatins & les Evêques, restèrent dans Varsovie. Le sénat de Pologne a le droit de faire provisoirement des lois, que rarement les diètes infirment. Ce corps moins nombreux, accoutumé aux affaires, fut bien moins tumultueux, & décida plus vite.

Ils arrêtèrent qu'on envoieroit au roi de Suède l'ambassade proposée dans la diète ; que la Pospolite monteroit à cheval, & se tiendroit prête à tout événement : ils firent plusieurs règlements pour appaiser les troubles de Lithuanie, & plus encore pour diminuer l'autorité de leur Roi, quoique moins à craindre que celle de Charles.

Auguste aima mieux alors recevoir des lois dures de son vainqueur, que de ses sujets. Il se détermina à demander la paix au roi de Suède, & voulut entamer avec lui un traité secret. Il falloit cacher cette démarche au sénat, qu'il regardoit comme un ennemi encore plus intraitable. L'affaire étoit delicate ; il s'en reposa sur la comtesse de Konismar, Suédoise d'une grande naissance, à laquelle il étoit alors attaché. Cette femme célèbre dans le monde par son esprit & par sa beauté, étoit plus capable qu'aucun ministre de faire réussir une

70 HIST. DE CHARLES XII.

une négociation. De plus, comme elle avoit du bien dans les états de Charles XII. & qu'elle avoit été long-tems à sa cour, elle avoit un prétexte plausible d'aller trouver ce Prince. Elle vint donc au camp des Suédois en Lithuanie, & s'addressa d'abord au comte Piper, qui lui promit trop légèrement une audience de son maître. La comtesse parmi les perfections qui la rendoient une des plus aimables personnes de l'Europe, avoit le talent singulier de parler les langues de plusieurs pays qu'elle n'avoit jamais vus, avec autant de délicatesse que si elle y étoit née : elle s'amusoit même quelquefois à faire des vers François, qu'on eût pris pour être d'une personne née à Versailles. Elle en composa pour Charles XII. que l'histoire ne doit point oublier. Elle introduisoit les Dieux de la Fable, qui tous louoient les différentes vertus de Charles. La pièce finissoit ainsi :

*Enfin chacun des Dieux discourant à sa gloire,
Le plaçoit par avance au temple de mémoire :
Mais Venus ni Bachus n'en dirent pas un mot.*

Tant d'ésprit & d'agrémens étoient perdus auprès d'un homme tel que le roi de Suède. Il refusa constamment de la voir. Elle prit le parti de se trouver sur son chemin, dans les fréquentes promenades, qu'il faisoit à cheval. Effectivement elle le rencontra un jour dans un sentier fort étroit : elle descendit de cheval,

rosse, dès qu'elle l'aperçut. Le Roi la salua, sans lui dire un seul mot, tourna la bride de son cheval, & s'en retourna dans l'instant : de sorte que la comtesse de Konismar, ne remporta de son voyage que le satisfaction de pouvoir croire que le roi de Suéde ne redouloit qu'elle.

Il fallut alors que le roi de Pologne se jetât dans les bras du Sénat. Il lui fit deux propositions par le palatin de Mariembourg ; l'une, qu'on lui laissât la disposition de l'armée de la République, à laquelle il payeroit de ses propres deniers deux quartiers d'avance : l'autre qu'on lui permit de faire revenir en Pologne douze mille Saxons. Le cardinal primat fit une reponse aussi dure qu'étoit le refus du roi de Suéde. Il dit au palatin de Mariembourg, au nom de l'assemblée, " qu'on avoit résolu d'envoyer à Charles XII. une ambassade ; qu'il ne s'agissoit plus que d'accommoder le Roi avec la Pologne & la Suéde : qu'il étoit inutile de payer une armée qui ne combattroit pas pour lui, sans l'ordre de la République ; & que pour les Saxons, il ne lui conseilloit pas de les faire venir.

Le Roi dans cette extrémité, voulut au moins conserver les apparences de l'autorité royale. Un de ses chambellans alla de sa part trouver Charles, pour sçavoir de lui, où, & comment Sa Majesté Suédoise voudroit recevoir l'ambassade du Roi son maître & de la Répub-

72 HIST. DE CHARLES XII.

République. On avoit oublié malheureusement de demander un passeport aux Suédois pour ce chambellan. Le roi de Suède le fit mettre en prison, au lieu de lui donner audience, en disant qu'il comptoit recevoir une ambassade de la République, & rien du roi Auguste.

Alors Charles aïant laissé derrière lui des garnisons dans quelques villes de Lithuanie, s'avança au delà de Grodno, ville connue en Europe par les diétes qui s'y tiennent, mais mal bâtie, & plus mal fortifiée.

A quelques milles par delà Grodno il rencontra l'ambassade de la République : elle étoit composée de cinq Sénateurs. Le waivode Galesky, & le comte de Tarlo, mort depuis en France, devoient porter la parole. Le Roi leur donna audience dans sa tente avec une pompe qu'il avoit toujours dédaignée, mais qu'il crut nécessaire alors. Un lieutenant général avec cent drabans à cheval, qui sont les gardes du roi de Suède, alla au devant des ambassadeurs ; ils mirent pied à terre à cinquante pas de la tente roïale, & furent conduits entre deux haies de gardes sous les armes, jusqu'à une grande antichambre. Un major général les introduisit de là dans une chambre assez vaste, dont le plafond, le plancher & les murs étoient couverts de tapis de Perse. Le Roi les attendoit sur un trône : il se leva & se découvrit à leur premiere révérence : ensuite le Roi & les ambassadeurs s'étant couverts, le

Waivode

Waivode parla le premier, le comte Tarlo ensuite. Leurs discours furent pleins de ménagemens & d'obscurités : ils ne prononcèrent pas une seule fois le nom du roi de Pologne, ne voulant ni parler en sa faveur, ni s'en plaindre ouvertement ; mais seulement laisser entendre ce qu'il ne convenoit pas d'expliquer. Charles traita en particulier chaque ambassadeur avec amitié, & avec confiance. Mais quand il fallut répondre à la République qui les envoioit, & qui à son gré n'entroit pas dans ses vues avec une soumission assez prompte, il leur fit dire par le comte Piper, qu'il seroit réponse dans Varsovie.

Le même jour il marcha vers cette ville : sa marche fut précédée par un manifeste dont le cardinal, & son parti, inondèrent la Pologne en huit jours. Charles par cet écrit invitait tous les Polonois à joindre leur vengeance à la sienne, & prétendoit leur faire voir que leurs intérêts & les siens étoient les mêmes. Ils étoient cependant bien différens : mais le manifeste, soutenu par un grand parti, par le trouble du Sénat, & par l'approche du Conquéran, fit de très-fortes impressions. Il fallut reconnoître Charles pour protecteur, puisqu'il voulait l'être, & qu'on étoit encore trop heureux qu'il se contentât de ce titre.

Les Sénateurs contraires à Auguste, publièrent hautement l'écrit sous ses yeux même. Le peu qui lui étoient attachés, demeurèrent dans le silence. Enfin quand on apprit que

Charles avançoit à grandes journées, tous se préparèrent en confusion à partir : le cardinal quitta Varsovie des premiers : la plûpart précipitèrent leur fuite ; les uns pour aller attendre dans leurs terres le dénouement de cette affaire ; les autres pour aller soulever leurs amis. Il ne demeura auprès du Roi que l'ambassadeur de l'Empereur, celui du Czar, le nonce du Pape, & quelques Evêques, & Palatins liés à sa fortune. Il falloit fuir, & on n'avoit encore rien décidé en sa faveur. Il se hâta avant de partir de tenir un conseil avec ce petit nombre de Sénateurs, qui represen-toient encore le Sénat. Quelques zélés qu'ils fussent pour son service, ils étoient Polonois : ils avoient tous conçu une si grande aversion pour les troupes Saxonnes, qu'ils n'osèrent pas lui accorder la liberté d'en faire venir au-delà de six mille pour sa défense ; encore votèrent-ils que ces six mille hommes seroient commandés par le grand général de la Pologne, & renvoiés immédiatement après la paix. Quant aux armées de la République, ils lui en lais-sèrent la disposition.

Après ce résultat le Roi quitta Varsovie, trop foible contre ses ennemis, & peu satisfait de son parti même. Il fit aussi-tôt publier ses Universaux pour assemlbler la Pospolite, & les armées qui n'étoient guéres que de vains noms : il n'y avoit rien à espérer en Lithuanie où étoient les Suédois. L'armée de Pologne réduite à peu de troupes, manquoit d'armes, de

provi-

ROI DE SUEDE. LIV. II. 75

provisions & de bonne volonté. La plus grande partie de la noblesse intimidée, irrésolue, ou mal disposée, demeura dans ses terres. En vain le Roi autorisé par les lois de l'état, ordonna, sur peine de la vie, à tous les gentilshommes de monter à cheval, & de le suivre. Il commençoit à devenir problématique, si on devoit lui obéir. Sa grande ressource étoit dans les troupes de son électorat, où la forme du gouvernement entièrement absolue, ne lui laissoit pas craindre une désobéissance. Il avoit déjà mandé secrettement douze mille Saxons, qui s'avancoient avec précipitation. Il en faisoit encore revenir huit mille, qu'il avoit promis à l'Empereur dans la guerre de l'Empire contre la France, & qu'il fut obligé de appeler par la nécessité où il étoit réduit. Introduire tant de Saxons en Pologne, c'étoit révolter contre lui tous les esprits, & violer la loi faite par son parti même, qui ne lui en permettoit que fix mille: mais il sçavoit bien que s'il étoit vainqueur, on n'oseroit pas se plaindre; & que s'il étoit vaincu, on ne lui pardonneroit pas d'avoir même amené les fix mille hommes. Pendant que ces soldats arrivoient par troupes, & qu'il alloit de Palatinat en Palatinat rassembler la noblesse qui lui étoit attachée, le roi de Suède arriva enfin devant Varsovie le 5 Mai 1702. A la premiere sommation les portes lui furent ouvertes. Il renvoia la garnison Polonoise, congédia la garde bourgeoisie, établit des corps de gardes par tout,

G 2 ordonna

ordonna aux habitans de venir remettre toutes leurs armes : mais content de les desarmer, & ne voulant pas les aigrir, il n'exigea d'eux qu'une contribution de cent mille francs. Le roi Auguste assembloit alors ses forces à Cracovie : il fut bien surpris d'y voir arriver le cardinal Primat. Cet homme qui brûloit de consummer son ouvrage, prétendoit garder jusqu'au bout la décence de son caractère, & chasser son Roi avec les dehors respectueux d'un bon sujet : il lui fit entendre que le roi de Suède paroissoit disposé à un accommodement raisonnable, & demanda humblement la permission d'aller le trouver. Le roi Auguste accorda ce qu'il ne pouvoit refuser, c'est-à-dire, la liberté de lui nuire.

Le cardinal Primat couvrant ainsi le scandale de sa conduite, en y ajoutant la perfidie, courut incontinent voir le roi de Suède, auquel il n'avoit point encore osé se presenter. Il vit ce Prince à Praag, près de Varsovie, mais sans les cérémonies dont on avoit usé avec les ambassadeurs de la République. Il trouva ce Conquérant vêtu d'un habit de gros drap bleu, avec des boutons de cuivre doré, de grosses bottes, des gands de buffle qui lui venoient jusqu'au coude, dans une chambre sans tapisserie, où étoient le duc de Holstein son beau-frere, le comte Piper son premier ministre, & plusieurs officiers généraux. Le Roi avança quelques pas au-devant du Cardinal ; ils eurent ensemble debout une conférence d'un quart-

quart-d'heure, que Charles finit en disant tout haut : Je ne donnerai point la paix aux Polonois, qu'ils n'aient élu un autre Roi. Le Cardinal qui s'attendoit à cette déclaration, la fit scavoir aussi-tôt à tous les Palatinats, les assurant de l'extrême déplaisir qu'il disoit en avoir, & en même tems de la nécessité où l'on étoit de complaire au vainqueur.

A cette nouvelle le roi de Pologne vit bien qu'il falloit perdre ou conserver son trône par une bataille. Il épuisa ses ressources pour cette grande décision. Toutes ses troupes Saxônes étoient arrivées des frontières de Saxe : la noblesse du Palatinat de Cracovie où il étoit encore, venoit en foule lui offrir ses services. Il encourageoit lui-même chacun de ces gentilshommes à se souvenir de leurs sermens : ils l'assurèrent de verser pour lui jusqu'à la dernière goutte de leur sang. Fortifié de leurs secours, & des troupes qui portoient le nom de l'armée de la couronne, il alla pour la première fois chercher en personne le roi de Suède. Il le trouva bien-tôt qui s'avançoit lui-même vers Cracovie.

Les deux Rois parurent en présence le 19 Juillet de cette année 1702. dans une vaste plaine auprès de Cliffau, entre Varsovie & Cracovie. Auguste avoit près de vingt-quatre mille hommes. Charles XII. n'en avoit que douze mille. Le combat commença par des décharges d'artillerie. A la première volée qui fut tirée par les Saxons, le due de Hol-

stein qui commandoit la cavalerie Suédoise, jeune Prince plein de courage & de vertu, reçut un coup de canon dans les reins. Le Roi demanda s'il étoit mort, on lui dit que oui; il ne répondit rien: quelques larmes tombèrent de ses yeux; il se cacha un moment le visage avec les mains, puis tout à coup poussant son cheval à toute bride, il s'élança au milieu des ennemis, à la tête de ses gardes.

Le Roi de Pologne fit tout ce qu'on devoit attendre d'un Prince qui combattoit pour la couronne. Il ramena lui-même trois fois ses troupes à la charge; mais l'ascendant de Charles XII. l'emporta. Il gagna une victoire complète. Le camp ennemi, les drapeaux, l'artillerie, la caisle militaire d'Auguste lui demeurèrent. Il ne s'arrêta pas sur le champ de bataille, & marcha droit à Cracovie, poursuivant le roi de Pologne qui fuïoit devant lui.

Les bourgeois de Cracovie furent assez hardis pour fermer leur porte au vainqueur. Il les fit rompre, & prit le château d'assaut. Ses soldats, les seuls dans le monde qui s'abstinent de piller après la victoire, ne maltraièrent aucun bourgeois; mais le Roi fit paier aux habitans la témérité de leur résistance par des contributions excessives.

Il sortoit de Cracovie bien résolu de poursuivre le roi Auguste sans relâche. A quelques milles de la ville, son cheval s'abattit, & lui fractura la cuisse. Il fallut le reporter à Cracovie,

ou

oife,
i, re-
Roi
oui;
mbé-
nt le
pouil-
ca au
es.
evoit
ur su
s ses
t de
vie-
dra-
ugus-
sur le
ovie,
it de-
z har-
Il les
Ses
stinst-
raité-
païci-
e par
arsfui-
mil-
i fra-
ovie,
ou

où il demura au lit six semaines entre les mains des chirurgiens. Cet accident donna à Auguste le loisir de respirer. Il fait aussitôt répandre dans la Pologne & dans l'Empire que Charles XII. est mort de sa chute. Cette fausse nouvelle crue quelques tems, jeta tous les esprits dans l'étonnement, & dans l'incertitude. Dans ce petit intervalle il assemble à Mariembourg, puis à Lublin tous les ordres du Royaume déjà convoqués à Sandomir. La foule y fut grande: peu de Palatinats refusèrent d'y envoyer. Il regagna presque tous les esprits par des largesses, par des promesses, & par cette affabilité nécessaire aux Rois absous pour se faire aimer, & aux rois électifs pour se maintenir. La diète fut bien-tôt détrompée de la fausse nouvelle de la mort du roi de Suède: mais le mouvement étoit déjà donné à ce grand corps: il se laissa emporter à l'impulsion qu'il avoit reçue: tous ses membres jurèrent de demeurer fidèles à leur Souverain.

Le cardinal Primat lui-même affectant encore d'être attaché au roi Auguste, vint à la diète de Lublin: il y baifa la main au Roi, & ne refusa point de prêter le serment comme les autres. Ce serment confisstoit à jurer que l'on n'avoit rien entrepisé, & qu'on n'entreprendroit rien contre Auguste. Le Roi dispensa le Cardinal de la premiere partie du serment, & le Prélat jura le reste en rougisant. Le résultat de cette diète fut que la République de Pologne entretiendroit une armée de cinquante

80 HIST. DE CHARLES XII.

quante mille hommes à ses dépens pour le service de son Souverain ; qu'on donneroit six semaines aux Suédois pour déclarer s'ils vouloient la paix ou la guerre, & pareil terme aux princes de Sapieha, les premiers auteurs des troubles de Lithuanie, pour venir demander pardon au roi de Pologne.

Mais durant ces délibérations Charles XII, guéri de sa blessure, renversoit tout devant lui. Toujours ferme dans le dessein de forcer les Polonois à détrôner eux-mêmes leur roi, il fit convoquer par les intrigues du cardinal Primat une nouvelle assemblée à Varsovie pour l'opposer à celle de Lublin. Ses généraux lui representoient que cette affaire pourroit encore avoir des longueurs, & s'évanouir dans les délais : que pendant ce tems les Moscovites s'aguerrissoient tous les jours contre les troupes qu'il avoit laissées en Livonie & en Ingrie : que les combats qui se donnoient souvent dans ces Provinces entre les Suédois & les Russes, n'étoient pas toujours à l'avantage des premières ; & qu'enfin sa présence y ferroit peut-être bien-tôt nécessaire. Charles aussi inébranlable dans ses projets, que vif dans les actions, leur répondit : “ Quand je de-“ vrois rester ici cinquante ans, je n'en sorti-“ rai point que je n'aie détrôné le roi de Po-“ logne.

Il laissa l'assemblée le roi de Varsovie combattre par des discours & par des écrits celle de Lublin, & chercher de quoi justifier ses procé-

procédés dans les lois du Royeume, lois tou-
jours équivoques, que chaque parti interprète
à son gré, & que le succès seul rend inconte-
stables. Pour lui aïant augmenté ses troupes
victorieuses de six mille hommes de cavalerie,
& de huit mille d'infanterie qu'il reçut de
Suède, il marcha contre les restes de l'armée
Saxonne qu'il avoit battue à Clissau, & qui
avoit eu le tems de se rallier & de se grossir
pendant que sa chute de cheval l'avoit retenu
au lit. Cette armée évitoit ses approches, &
se retirloit vers la Prusse au nord-ouest de Var-
sovie. La riviere de Bug étoit entre lui &
les ennemis. Charles passe à la nage à la tête
de sa cavalerie: l'infanterie alla chercher un
gué au-dessus. On arrive aux Saxons le pre-
mier de Mai 1703, dans un lieu nommé Pul-
tusk. Le général Stenau les commandoit au
nombre d'environ dix mille. Le roi de Sué-
de dans sa marche précipitée n'en avoit pas
amené davantage, sûr qu'un moindre nombre
lui suffissoit. La terreur de ses armes étoit si
grande, que la moitié de l'armée Saxonne
s'enfuit à son approche sans rendre de combat.
Le général Stenau fit ferme un moment avec
deux régimens: le moment d'après il fut lui-
même entraîné dans la fuite générale de son
armée, qui se dispersa avant d'être vaincue.
Les Suédois ne firent pas mille prisonniers, &
ne tuèrent pas six cens hommes, aïant plus
de peine à les poursuivre, qu'à les défaire.

Auguste à qui il ne restoit plus que les dé-
bri

82 HIST. DE CHARLES XII.

bris de ses Saxons battus de tous côtés, se retira en hâte dans Thorn ville de la Prusse royale, sur la Vistule, laquelle est sous la protection des Polonois. Charles se disposa aussitôt à l'assiéger. Le roi de Pologne qui ne s'y crut pas en sûreté, se retira jusqu'en Saxe. Cependant Charles dans tant de marches si vives, traversant des rivières à la nage, & courant avec son infanterie montée en croupe derrière ses cavaliers, n'avoit pu amener de canon devant Thorn. Il lui fallut attendre qu'il lui en vint de Suède par mer.

En attendant il se posta à quelques milles de la ville : il s'avançoit souvent trop près des remparts pour la reconnoître. L'habit simple qu'il portoit toujours, lui étoit dans ces dangereuses promenades d'une utilité à laquelle il n'avoit jamais pensé : il l'empêchoit d'être remarqué, & d'être choisi par les ennemis qui eussent tiré à sa personne. Un jour s'étant avancé fort près avec une de ses Généraux nommé Lieven, qui étoit vêtu d'un habit d'écarlate galonné d'or, il craignit que ce général ne fût trop apperçu, il lui ordonna de se mettre derrière lui, par un mouvement de cette magnanimité qui lui étoit si naturelle, que même il ne faisoit pas réflexion qu'il exposoit sa vie à un danger manifeste pour sauver celle de son sujet.

Lieven connoissant trop hard sa faute d'avoir mis un habit remarquable qui exposoit aussi ceux qui étoient auprès de lui, & craignant

nant également pour le Roi en quelque place qu'il fût, hésitoit s'il devoit obéir ; dans le moment que duroit cette contestation, le roi le prend par le bras, se met devant lui & le couvre ; au même instant une volée de canon qui venoit en flanc, renverse le général mort sur la place même que le Roi quittoit à peine. La mort de cet homme tué précisément au lieu de lui, & parce qu'il l'avoit voulu sauver, ne contribua pas peu à l'affermir dans l'opinion où il fut toute sa vie d'une prédestination absolue, & lui fit croire que sa destinée qui le conservoit si singulièrement, le réservoit à l'exécution des plus grandes choses.

Tout lui réussissoit, & ses négociations & ses armes étoient également heureuses. Il étoit comme présent dans toute la Pologne, car son grand Maréchal Renchild étoit au cœur de cet Etat avec un grand corps d'armée. Près de trente mille Suédois sous divers Généraux, repandus au nord & à l'orient sur les frontières de la Moscovie, arrêtoient les efforts de tout l'empire des Russes ; & Charles étoit à l'occident à l'autre bout de la Pologne à la tête d'élite de ses troupes.

Le Dannemark lié par le traité de Traventhal, que son impuissance l'empêchoit de rompre, demeuroit dans le silence. L'électeur de Brandebourg qui avoit acquis le titre de Roi de Prusse sans être devenu plus puissant, n'osoit faire éclater son dépit de voir le roi de Suède si près de ses états. Son grand père a-

voit

84 HIST. DE CHARLES XII.

voit été dépouillé de la plus belle partie de la Poméranie, par Gustaphe Adolphe. Il n'avoit de sureté pour le reste que la modération de Charles. Plus loin en tirant vers le sudouest, entre les fleuves de l'Elbe & du Weser, le duché de Breme dernier territoire des anciennes conquêtes de la Suéde, rempli de fortes garnisons, ouvroit encore à ce Conquerant les portes de la Saxe & de l'Empire. Ainsi depuis l'océan Germanique jusqu'assez près de l'embouchure du Boristhène, ce qui fait la largeur de l'Europe & jusqu'aux portes de Moscou, tout étoit dans la consternation & dans l'attente d'une révolution entière. Ses vaisseaux maîtres de la mer Baltique, étoient employés à transporter dans son pays les prisonniers faits en Pologne. La Suéde tranquille au milieu de ces grands mouvemens goûtoit une paix profonde, & jouissoit de la gloire de son roi sans en porter le poids; puisque ces troupes victorieuses étoient payées & entretenues aux dépens des vaincus.

Dans ce silence général du Nord devant les armes de Charles XII. la ville de Dantzik oia lui déplaire. Quatorze frégates & quarante vaisseaux de transport amenoient au roi un renfort de six mille hommes, avec du canon & des munitions, pourachever le siège de Thorn. Il falloit que ce secours remontât la Vistule. A l'embouchure de ce fleuve étoit Dantzik ville riche & libre, qui jouit avec Thorn & Elbing des mêmes priviléges en Pologne,

logne, que les villes Impériales ont dans l'Allemagne. Sa liberté a été attaquée tour à tour par les Danois, la Suède & quelques princes Allemands, & elle ne l'a conservée que par la douce qu'ont ces puissances les unes des autres. Le comte de Steinbock un des généraux Suédois assembla le magistrat de la part du roi, demanda le passage pour les troupes, & leur proposa de lui vendre de la poudre & quelques munitions. Le magistrat, par une imprudence ordinaire à ceux qui traitent avec plus forts qu'eux, n'osa ni le refuser, ni lui accorder nettement ses demandes. Le général Steinbock se fit donner de force plus qu'il n'avoit demandé: on exigea même de la ville une contribution de cent mille écus, par laquelle elle paya son refus imprudent. Enfin les troupes de renfort, le canon & les munitions étoient arrivés devant Thorn, on commença le siège le 22. Septembre.

Rovel gouverneur de la place, la défendit un mois avec cinq mille hommes de garnison. Au bout de ce tems, il fut forcé de se rendre à discréction. La garnison fut faite prisonnière de guerre, & envoyée en Suède. Rovel fut présent desarmé au Roi. Ce Prince qui ne seroit jamais une occasion d'honorer le mérite dans ses ennemis, lui donna une épée de la main, lui fit un présent considérable en argent, & le renvoya sur sa parole. L'honneur d'avoit la ville de Thorn d'avoir produit au temps Copernic le fondateur du vrai système du

H monde,

86 HIST. DE CHARLES XII.

monde, ne lui servit de rien auprès d'un vainqueur trop peu instruit de ces matières, & qui ne sçavoit encore récompenser que la valeur. La ville petite & pauvre fut condamnée à payer quarante mille écus, contribution excessive pour elle.

Elbing bâtie sur un bras de la Vistule, fondée par les chevalier Teutons & annexée aussi à la Pologne, ne profita pas de la faute des Dantzikois ; elle balança trop à donner passage aux troupes Suédoises. Elle en fut plus sévèrement punie que Dantzik. Charles y entra le 13. de Décembre à la tête de quatre mille hommes, la bayonnette au bout du fusil. Les habitans épouvantés se jetterent à genou dans les rues, & lui demandèrent miséricorde. Il les fit tous desfarmes, logea ses soldats chez les bourgeois : ensuite ayant mandé le Magistrat, il exigea le jour même une contribution de deux cens soixante mille écus ; il y avoit dans la ville deux cens pièces de canon & quatre cens milliers de poudre qu'il faisit. Une bataille gagnée ne lui eût pas valu de si grands avantages.

Tous ces succès étoient les avant-coureurs du détrônement du roi Auguste.

A peine le Cardinal avoit juré à son Roi de ne rien entreprendre contre lui, qu'il s'étoit rendu à l'assemblée de Varsovie, toujours sous le prétexte de la paix. Il arriva ne parlant que de concorde & d'obéissance, mais accompagné de trois mille soldats levés dans ses ter-

Enfin il leva le masque, & le 14. Fevrier 1704. il déclara au nom de l'assemblée, *auguste électeur de Saxe, inhabile à porter la couronne de Pologne.* On y prononça d'une commune voix que le trône étoit vacant. La session de ce jour n'étoit pas encore finie, lorsqu'un courrier du roi de Suède apporte une lettre de ce Monarque à l'assemblée. Le Cardinal ouvre la lettre : elle contenoit un ordre en forme de priere, d'élire pour Roi le prince Jacques Sobieski : On se disposa à obéir avec joie, & on fixa même le jour de l'élection. Jacques Sobieski étoit alors à Breslau en Silésie, attendant avec impatience la couronne qu'il avoit porté son pere. Il en recevoit les compliments ; & quelques flatteurs lui avoient même déjà donné le titre de Majesté, en lui parlant. Il étoit un jour à la chasse à quelques lieues de Breslau avec le prince Constantin un de ses freres : trente cavaliers Saxons envoiés secrètement par le roi Auguste, sortent tout à coup d'un bois voisin, entourent les deux Princes & les enlèvent sans résistance. On avoit préparé des chevaux de relais, sur lesquels ils furent sur le champ conduit à Lipsic où l'on les enferma étroitement. Ce coup dérangea les mesures de Charles, du Cardinal & de l'assemblée de Varsovie.

La fortune qui se joue des têtes couronnées, mit presque dans le même tems le roi Auguste sur le point d'être pris lui-même. Il étoit à table à trois lieues de Cracovie, se reposant

88 HIST. DE CHARLES XII.

posant sur un garde avancée postée à quelque distance, lorsque le général Renchild parut subitement après avoir enlevé cette garde. Le roi de Pologne n'eut que le tems de monter à cheval lui onzième. Le général Renchik le poursuivit pendant quatre jours, prêt de la saifir à tout moment. Le Roi fut jusqu'à Sendomir : le général Suédois l'y suivit encore, & ce ne fut que par un bonheur singulier que ce Prince échappa.

Pendant tout ce tems le parti du roi Auguste traitoit celui du Cardinal, & en étoit traité reciprocement, de traître à la Patrie. L'armée de la Couronne étoit partagée entre les deux factions. Auguste forcé enfin d'accepter le secours Moscovite, se repentit de n'avoit pas eu recours assez-tôt. Il courroit tantôt en Saxe où ses ressources étoient épuisées, tantôt il retournoit en Pologne, où l'on n'osoit le servir. D'un autre côté le roi de Suède victorieux & tranquille regnoit en Pologne plus absolument que n'avoit jamais fait Auguste.

Le comte Piper qui avoit dans l'esprit autant de politique, que son maître avoit de grandeur dans le sien, proposa alors à Charles XII. de prendre pour lui-même la couronne de Pologne. Il lui representoit combien l'exécution en étoit facile avec une armée victorieuse, & un parti puissant dans le cœur d'un royaume qui lui étoit déjà soumis. Il le tenoit par le titre de défenseur de la Religion.

Evan

vangelique, nom qui flattoit l'ambition de Charles. Il étoit aisé, disoit-il, de faire en Pologne ce que Gustave Vasa avoit fait en Suède, & de établir le Luthéranisme, & de rompre les chaînes du peuple, esclave de la noblesse & du clergé. Charles fut tenté un moment, mais la gloire étoit son idole. Il lui sacrifia son intérêt, & le plaisir qu'il eût eu d'enlever la Pologne au Pape. Il dit au comte Piper, qu'il étoit plus flatté de donner que de gagner des royaumes : il ajouta en souriant : Vous étiez fait pour être le ministre d'un prince Italien.

Charles étoit encore aupres de Thorn, dans cette partie de la Prusse-Royale qui appartient à la Pologne ; il portoit de-là sa vue sur ce qui se passoit à Varsovie, & tenoit en respect les puissances voisines. Le prince Alexandre, frere des deux Sobiesky enlevés en Silesie, vint lui demander vengeance. Charles la lui promit d'autant plus qu'il la croyoit aisée, & qu'il se vengeoit lui-même. Mais impatient de donner un Roi à la Pologne, il proposa au prince Alexandre de monter sur le Trône, dont la fortune s'opiniâtroit à écarter son frere. Il ne s'attendoit pas à un refus. Le prince Alexandre lui déclara, que rien ne pourroit jamais l'engager à profiter du malheur de son aîné. Le roi de Suède, le comte Piper, tous ses amis, & sur tout le jeune Pâtit de Posnania Stanislas Lechinsky, le préférerent d'accepter la couronne. Il fut inébran-

90 HIST. DE CHARLES XII.

lable : les Princes voisins apprirent avec étonnement ce refus inoui, & ne sçavoient qu'ils devoient admirer davantage, ou un roi de Suède qui à l'age de vingt-deux ans donna la couronne de Pologne, ou le prince Alexandre qui la refusoit,

Fin du second Livre.

HISTOIRE

c éto
ent q
roi d
donn
Alexas

HISTOIRE DE CHARLES XIII. ROI DE SUEDE.

LIVRE TROISIEME.

ARGUMENT du Livre troisième.

Stanislas Leszinski élu roi de Pologne : Mort du Cardinal Primat : belle retraite du général Shullembourg : exploits du Czar : fondation de Petersbourg : bataille de Fravenstad : Charles entre en Saxe : paix d'Alrandstad : Auguste abdique la couronne, & la céde à Stanislas. Le general Patkul plenipotentiaire du Czar, est roué & écartelé. Charles reçoit en Saxe des ambassadeurs de tous les Princes : il va seul à Dresdē voir Auguste avant de partir.

Dans ces conjonctures Stanislas Leszinski, fils du grand Trésorier de la couronne mort depuis peu, fut député de l'assemblée de Varsovie

92 HIST. DE CHARLES XII.

Varsovie pour aller rendre compte au roi de Suéde de plusieurs différens survenus dans le tems de l'enlèvement du prince Jacques. Stanislas avoit une phisionomie heureuse, pleine de hardiesse & de douceur, avec un air de probité & de franchise, qui de tous les avantages extérieurs, est sans doute le plus grand, & qui donne plus de poids aux paroles, que l'éloquence même. La sagesse avec laquelle il parla du roi Auguste, de l'assemblée, du cardinal Primat, & des intérêts différens qui divisoient la Pologne, frappa Charles XII. Ce Prince se connoissoit en hommes; il avoit réussi dans le choix qu'il avoit fait de ses généraux & de ses ministres. Il prolongea près la conférence pour mieux sonder le génie du jeune Député. Après l'audience il dit tout haut: Qu'il n'a voit jamais vu d'homme si propre à concilier tous les partis. Il ne tarda pas à s'informer du caractère du Palatin Lecfinsky; il scut qu'il étoit plein de bravoure, endurci à la fatigue; qu'il couchoit toujours sur une espèce de paillassé, n'exigeant aucun service de ses domestiques auprès de sa personne; qu'il étoit d'une tempérance peu commune dans ce climat, libéral, adoré de ses vassaux; & le seul Seigneur peut-être en Pologne qui eût quelques amis; dans un tems où l'on ne connoissoit de liaisons que celles de l'intérêt & de la faction.

Ce caractère qui avoit en beaucoup de choses du rapport avec le sien, le détermina entièrement. Il ne prit conseil de personne; &

sans

ans aucune intrigue, sans même aucune délibération publique, il dit à deux de ses généraux, en montrant Lecinsky : Voilà le Roi qu'auront les Polonois.

La résolution étoit prise, & Stanislas n'en cavoit rien encore, quand le cardinal Primat vint trouver Charles. Le Prélat étoit Roi dans l'interrégne, & vouloit prolonger son autorité passagère : Charles lui demanda quel homme il croïoit en Pologne digne de régner. Je n'en connois que trois, dit le Cardinal. Le premier est le prince Sapieha ; mais son humeur impérieuse, cruelle, & despotique ne convient point à un peuple libre. Le second est Lubormiski, grand Général de la couronne ; mais il est trop vieux, & soupçonné d'aimer trop l'argent. Le troisième est le Palatin de Posnanie, plus digne du trône que les deux autres, si son peu d'expérience ne le rendoit pas inhabile à gouverner une nation difficile. Le Cardinal donnoit ainsi l'exclusion à ceux-même qu'il proposoit, & vous oîtez croire incapables de regner les seuls qu'il voit dit en être dignes. Le Roi de Suéde fit la conversation en lui disant, que Stanislas Lecinsky feroit sur le trône.

A peine le Cardinal sortoit d'auprès du Roi qu'il reçoit un courrier de cette Palatine qui le gouvernoit. Il apprend par les lettres qu'elle l'envoie, qu'elle veut marier sa fille au fils de Lubormiski, & le conjure de tout emploi auprès du Roi, pour donner la couronne de

94 HIST. DE CHARLES XII.

de Pologne au pere. La lettre venoit trop tard, le Cardinal avoit donné de Lubormisk des impressions qu'il ne pouvoit plus effacer. Il épousa toute son adresse pour amener le roi de Suéde insensiblement au nouvel intérêt qu'il embrassloit : il essaia de le détourner sur tout du choix de Stanislas : mais qu'avez-vous, dit le Roi, à alléguer contre lui ? Sire, dit le Prélat, il est trop jeune. Le Roi repliqua sèchement, il est à peu près de mon âge ; tourna le dos au Prélat, & aussitôt envoia le comte de Hoorn signifier à l'assemblée de Varsovie qu'il falloit élire un Roi dans cinq jours ; & qu'il falloit élire Stanislas Lescinsky. Le comte de Hoorn arriva le sept de Juillet ; il fixa le jour de l'élection au douze, comme il aurait ordonné le décampement d'un bataillon. Le cardinal Primat frustré du fruit de tant d'intrigues, retourna à l'assemblée, où il remua tout pour faire échouer une élection où n'avoit point de part. Mais le roi de Suède arriva lui-même *incognito* à Varsovie : alors fallut se taire. Tout ce que put faire le Primat fut de ne se point trouver à l'élection : se réduisit à la neutralité, sans vouloir secouder ni traverser la résolution du roi de Suède, se ménageant encore entre Auguste & Stanislas & attendant l'occasion de nuire à tous deux.

Le Samedi douze Juillet, jour fixé pour l'élection étant venu, on s'assembla à trois heures après midi au Colo, champ destiné pour cette cérémonie ; l'évêque de Posnanie vint présider

à l'as-

l'assemblée à la place du cardinal Primat. Il
ava suivi de plusieurs Castellans & d'une foule
gentilshommes du parti. Le roi de Suède
étoit glissé parmi eux pour y jouir en secret
sa puissance. Le comte de Hoorn & deux
autres officiers généraux assistoient publique-
ment à cette solemnité, comme ambassadeurs
extraordinaires de Charles auprès de la Répu-
lique. La séance dura jusqu'à neuf heures du
soir: l'évêque de Posnanie la finit en déclarant
le nom de la diète *Stanislas* élu roi de Pologne:
Charles XII. mêlé dans la foule fut le premi-
er à crier, *Vivat*; tous les bonnets sautèrent en
l'air, & le bruit des acclamations étouffa les
voix des opposans.

Il ne servit de rien au cardinal Primat, & à
ceux qui avoient voulu demeurer neutres, de
être absents de l'élection. Il fallut que dès
le lendemain ils vinsent tous rendre hommage
au nouveau Roi: il les reçut comme s'il eût
été content d'eux. La plus grande mortifica-
tion: alors qu'ils eurent, fut d'être obligés de le suivre au quartier du roi de Suède. Ce Prince
seconda l'ordre au Souverain qu'il venoit de faire, tous
les honneurs dûs à un roi de Pologne; &
pour donner plus de poids à sa nouvelle dignité, on lui assigna de l'argent & des troupes.
Le nom de roi ne changea rien dans les
mœurs de Stanislas: il ne fit seulement que
tourner ses talens du côté de la guerre; un
courage venoit de le mettre sur le trône, un autre
courage pouvoit l'en faire tomber. Il avoit à
con-

conquérir la moitié de son nouveau royaume & à s'affermir dans l'autre : traité de souveraineté à Varsovie, & de rebelle à Sendomir, il prépara à se faire reconnoître de tout le monde par la force des armes.

Charles XII. partit aussi-tôt de Varsovie pour aller achever la conquête de la Pologne. Il avait donné rendez-vous à son armée devant Leopold, capitale du grand Palatinat de Russie, place importante par elle-même, & plus encore par les richesses dont elle étoit remplie. On croyoit qu'elle tiendroit quinze jours à cause des fortifications que le roi Auguste y avoit faites. Le Conquérant l'investit le 5. Septembre, & le lendemain la prit d'assaut. Tout ce qui osa résister fut passé au fil de l'épée. Les troupes victorieuses & maîtrises de la ville ne se débandèrent point pour courir au pillage, malgré le bruit des trésors qui étoient dans Leopold. Elles se rangèrent en bataille dans la grande place. Là ce qui restoit de la garnison vint se rendre prisonnier de guerre. Le roi fit publier à son de trompe que tous ceux des habitans qui auroient des effets appartenans au roi Auguste ou à ses adhérents, les apportassent eux-mêmes avant la fin du jour, sur peine de la vie. Les mesures furent si bien prises que peu osèrent désobéir : on apporta au roi quatre cens caisses remplies d'or & d'argent monnayé, de vaisselle, & de choses précieuses.

Le commencement du règne de Stanislas fut

marqué presque le même jour par un événement bien différent. Quelques affaires qui demandoient absolument sa présence, l'avoient obligé de demeurer dans Varsovie. Il avoit avec lui, sa mère, sa femme, & ses deux fils, dont l'une alors âgée seulement d'un an, étoit depuis reine de France. Le cardinal Brimat, l'évêque de Posnanie, & quelques grands de Pologne composoient sa nouvelle cour. Elle étoit gardée par six mille Polonois de l'armée de la couronne, depuis peu passés son service ; mais dont la fidélité n'avoit point encore été éprouvée. Le général Hoorn, gouverneur de la ville, n'avoit d'ailleurs avec lui que quinze cens Suédois. On étoit à Varsovie dans une tranquillité profonde, & Stanislas comptoit en partir dans peu de jours pour aller à la conquête de Léopold. Tout à coup il apprend qu'une armée nombreuse approche la Ville. C'étoit le roi Auguste, qui par un nouvel effort & par une des plus belles marches que jamais général ait faites, ayant donné change au roi de Suède, venoit avec vingt mille hommes fondre dans Varsovie & enlever son rival.

Varsovie étoit très-mal fortifiée, les troupes Polonoises qui la défendoient, peu sûres : Auguste avoit des intelligences dans la ville : Stanislas demeuroit, il étoit perdu. Il renoya sa famille en Posnanie sous la garde des troupes Polonoises, ausquelles il se fioit le plus. Le cardinal Primat s'enfuit des premiers sur

les frontières de Prusse. Plusieurs gentilshommes prirent des chemins différens. Le nouveau Roi partit lui-même pour aller trouver Charles XII. apprenant de bonne heure à souffrir des disgraces, & forcé de quitter sa capitale six semaines après y avoir été élu Souverain. L'évêque de Posnanie fut le seul qui ne put fuir une maladie dangereuse le retint dans Varsovie. Une partie des six mille Polonois suivit Stanislas, une autre escortoit sa famille. On envoya en Posnanie, ceux dont on ne voulloit point exposer la fidélité à la tentation de rentrer au service du roi Auguste. Pour le général Hoorn qui étoit gouverneur de Varsovie au nom du roi de Suède, il demeura avec seize quinze cens Suédois dans le château.

Auguste entra dans la capitale en Souverain irrité & victorieux. Chaque habitant fut taxé au-delà de ses forces, & maltraité par le soldat. Le palais du Cardinal & toutes les maisons des Seigneurs confédérés, tous leurs biens à la ville & à la campagne furent livrés au pillage. Ce qu'il y eut de plus étrange dans cette révolution passagère, c'est qu'un nonce du Pape qui étoit venu avec le roi Auguste demanda au nom de son maître qu'on lui remît l'évêque de Posnanie comme justiciable devant la cour de Rome, en qualité d'évêque & auteur d'un Prince mis sur le trône par les armes d'un Luthérien.

La cour de Rome qui a toujours songé à augmenter son pouvoir temporel à la faveur

ilshom
ouveau
Charles
ffrir de
e fix se
. Lé
ut fuit
Varso
is suivre
e. On
voulou
de ren
e génér
soviea
vec se
uverai
fut tan
er le so
es mai
eurs bi
t livr
ge dan
n nono
ugusti
n lui b
iable d
e & d
par le
longé
faveu
d
spirituel, avoit depuis très long-tems éta-
li en Pologne une espéce de Jurisdiction, à
la tête de laquelle est le nonce du Pape: ces
ministres n'avoient pas manqué de profiter de
toutes les conjonctures favorables, pour éten-
dre leur pouvoir réveré par la multitude, mais
soujours contesté par les plus sages. Ils s'éto-
ient attribués le droit de juger toutes les causes
les ecclesiastiques, & avoient sur tout dans les
tems de troubles usurpé beaucoup d'autres pré-
rogatives, dans lesquelles ils se sont maintenus
usques vers l'année 1728. ou l'on vient de
étrancher ces abus, qui ne sont jamais réfor-
més que lorsqu'ils sont devenus tout-à-fait in-
tolérables.

Le roi Auguste bien aise de punir l'évêque
de Posnanie avec bonté, & de plaire à la
cour de Rome, contre laquelle il se seroit éle-
té en tout autre tems, remit le prélat Polonois
entre les mains du Nonce. L'Evêque après a-
voir vu piller sa maison, fut porté par des sol-
dats chez le ministre Italien, & envoyé en
l'axe où il mourut. Le comte de Hoorn es-
uya dans le château où il étoit enfermé, le feu
continuel des ennemis: enfin la place n'étant
pas tenable, il fut forcé de battre la chamade,
& resta prisonnier de guerre avec ses quinze
cents Suédois. Ce fut là le premier avantage
qu'eut le roi Auguste dans le torrent de sa
mauvaise fortune, contre les armes victorieu-
ses de son ennemi.

Le comte de Hoorn relâché sur sa parole,
I 2 arriva

arriva à Leopold peu de tems après Stanislas. Il prit la liberté de se plaindre un peu au roi de Suéde de ce que sa Majesté n'avoit pas secouru Varsovie. Consolez-vous mon pauvre Comte, lui dit le roi, il faut bien laisser quelque chose à faire au roi Auguste pour l'amuser; sans cela il s'ennuieroit de nous avoir si long-tems chez lui: mais, croyez-moi, il ne jouira pas de cet avantage.

En effet le dernier effort que venoit de tenir Auguste étoit l'éclat d'un feu qui s'éteint. Ses troupes rassemblées à la hâte étoient des Polonois prêts à l'abandonner à la premiere disgrâce, des recrues de Saxons qui n'avoient point encore vu de guerres, des Cosaques vagabonds plus propres à dépouiller des vaincus, qu'à vaincre. Tous trembloient au seul nom du roi de Suéde.

Ce Conquérant accompagné du roi Stanislas alla chercher son ennemi à la tête de l'élite de ses troupes. L'armée Saxonne fuyoit par tout devant lui. Les villes lui envoyoient leurs clefs de trente milles à la ronde: il n'y avoit point de jour qui ne fût signalé par quelque avantage. Les succès devenoient trop familiers à Charles. Il disoit que c'étoit aller à la chasse plutôt que faire la guerre, & se plaignoit de ne point acheter la victoire.

Auguste confia pour quelque tems le commandement de son armée au comte de Shullembourg, général très-habile, & qui avoit besoin de toute son expérience à la tête d'une armée

ROI DE SUEDE. LIV. III. · 101

armée découragée. Il songea plus à conserver les troupes de son maître, qu'à vaincre: il fit la guerre avec adresse, & les deux Rois avec vivacité. Il leur déroba des marches, occupa des passages avantageux, sacrifia quelque cavalerie pour donner le tems à son infanterie de se retirer en sûreté.

Après bien des ruses & des contremarches il se trouva près de Punits dans le palatinat de Bosnacie, croyant que le roi de Suède & le roi Stanislas étoient à plus de cinquante lieues de lui. Il apprend en arrivant que les deux Rois avoient fait ces cinquantes lieues en neuf jours, & venoient l'attaquer avec dix ou douze mille chevaux. Shullembourg n'avoit pas mille cavaliers, & plus de huit mille fantassins: il falloit se soutenir contre une armée supérieure, contre le nom du roi de Suède, & contre la crainte naturelle que tant de défaites inspiroient aux Saxons. Il avoit toujours prétendu, malgré l'avis des généraux Allemans, que l'infanterie pouvoit résister en pleine campagne, même sans chevaux de frise, à la cavalerie: il en osa faire ce jour-là l'expérience contre cette cavalerie victorieuse, commandée par deux Rois, & par l'élite des généraux Suédois. Il se posta si avantageusement qu'il ne pût être entouré: sa premiere ligne fut un genouil en terre: elle étoit armée de piques & de fusils; les soldats extrêmement ferrés présentoient aux chevaux des ennemis une espèce de rempart hérissé de piques & de

bayonnettes : la seconde ligne un peu courbée sur les épaules de la première, tiroit par-dessus, & la troisième debout faisoit feu en même temps derrière les deux autres. Les Suédois fondirent avec leur impétuosité ordinaire sur les Saxons, qui les attendirent sans s'ébranler, les coups de fusil, de pique & de bayonnette effarouchèrent les chevaux, qui se cabroient au lieu d'avancer. Par ce moyen les Suédois n'attaquèrent qu'en désordre, & les Saxons défendirent en gardant leurs rangs.

Si Charles avoit fait mettre pied à terre sa cavalerie, l'armée de Shullembourg étoit de truite sans ressource. Ce Général ne craignoit rien tant : il s'attendoit à tout moment que les ennemis alloient prendre ce parti ; mais ni le roi de Suède qui avoit si souvent mis en pratique toutes les ruses de la guerre, ni aucun de ses Généraux n'eurent cette idée. Le combat inégal d'un corps de cavalerie contre des fantassins, interrompu & recommencé plusieurs reprises, dura trois heures. Les Suédois perdirent plus de chevaux que d'hommes. Shullembourg céda enfin, mais ses troupes n'eurent pas rompues. Il en fit un bataillon quarré long ; & quoique chargé de cinq bœufures, il se retira en bon ordre en cette forme au milieu de la nuit dans la petite ville de Guarau, à trois lieues du champ de bataille. A peine commençoit-il à respirer dans cet endroit, que les deux Rois paroissent tout à coup derrière lui.

Au de-là de Gurau, en tirant vers le fleuve de l'Oder, étoit un bois épais, à travers duquel le général Saxon fauva son infanterie fatiguée. Les Suédois sans se rebuter le poursuivirent par le bois même, avançant avec difficulté dans des routes à peine praticables pour des gens de pied. Les Saxons n'eurent traversé le bois que cinq heures avant la cavalerie Suédoise. Au sortir de ce bois coule la riviere de Parts au pied d'un village nommé Rutsen. Shullembourg avoit envoyé en diligence rassembler des batteaux, il fait passer la riviere à sa troupe qui étoit déjà diminuée de moitié. Charles arrive dans le tems que Shullembourg étoit à l'autre bord. Jamais Général ne s'étoit retiré avec tant d'art, & jamais vainqueur n'avoit poursuivi si vivement son ennemi. La réputation de Shullembourg dépendoit d'échapper au roi de Suéde, le Roi de son côté croyoit sa gloire interressée à prendre Shullembourg & le reste de son armée; il ne perd point de tems; il fait passer sa cavalerie à la nage. Les Saxons se trouvoient enfermés entre cette riviere de Parts, & le grand fleuve de l'Oder qui prend sa source dans la Silésie, & qui est déjà profond & rapide en cet endroit.

La perte de Shullembourg paroifsoit inévitale: il essaya encore de se tirer de cette extrémité par un de ces coups de l'art qui valent des victoires, & qui sont d'autant plus glorieux que la fortune n'y a point de part. Il ne lui restoit plus que quatre mille hommes; un

moulin

moulin qu'il remplit de grenadiers, étoit à sa droite, un marais à sa gauche, il avoit un fossé devant lui, & son arriere garde étoit sur le bord de l'Oder. Il n'avoit point de pontons pour traverser ce fleuve ; mais dès la veille il avoit commandé des radaux. Charles arrive, attaque aussi-tôt le moulin, persuadé qu'après l'avoir pris, il faudra que les Saxons périssent ou dans le fleuve, ou les armes à la main, ou que du moins ils se rendent à discrétion avec leur Général. Cependant les radaux étoient prêts, les Saxons traversoient l'Oder à la faveur de la nuit ; & quand Charles eut forcé le moulin, il ne trouva plus d'armée ennemie. Les deux Rois honorèrent par leurs éloges cette retraite, dont on parle encore avec admiration dans l'Empire. Et Charles ne put s'empêcher de dire : Aujourd'hui Shullembourg nous a vaincus.

Mais ce qui faisoit la gloire de Shullembourg n'étoit guères utile au roi Auguste. Ce Prince abandonna encore une fois la Pologne à ses ennemis ; il se retira en Saxe, & fit réparer avec précipitation les fortifications de Dresde, craignant déjà, non sans raison, pour la capitale de ses états héréditaires.

Charles XII. voyoit la Pologne soumise ; ses Généraux à son exemple venoient de battre en Curlande plusieurs petits corps Moscovites, qui depuis la grande bataille de Narva ne se montroient plus que par pelotons, & qui dans ces quartiers ne faisoient le guerre que

comme

comme des Tartares vagabonds qui pillent, qui fuyent, & qui reparoissent pour fuir encore.

Par tout où se trouvoient les Suédois, ils se croyoient surs de la victoire quand ils étoient vingt contre cent. Dans de si heureuses conjonctures Stanislas prépara son couronnement. La fortune qui l'avoit fait élire à Varsovie, & qui l'en avoit chassé, l'y rappella encore aux acclamations d'une foule de noblesse que le fort des armes lui attachoit. Une diète y fut convoquée, tous les obstacles y furent applanis ; il n'y eut que la cour de Rome seule qui le traversât.

Il étoit naturel qu'elle se déclarat pour le roi Auguste, qui de Protestant s'étoit fait Catholique pour monter sur le trône, contre Stanislas placé sur le même trône par le grand ennemi de la religion Catholique. Clement XI. alors pape envoya des brefs à tous les Prelats de Pologne, & sur tout au cardinal Primate, par lesquels il les menaçoit de l'excommunication s'ils osoient assister au sacre de Stanislas, & attenter en rien contre les droits du roi Auguste.

Le Primate retiré alors à Dantzik, étoit soupçonné d'avoir fait lui-même venir ces brefs de Rome pour rallumer un feu qu'il ne pouvoit attiser de ces mains. Si ces brefs parvenoient aux Evêques qui étoient à Varsovie, il étoit à craindre que quelques-uns n'obéissent par foiblesse, & que la plupart ne s'en prévallassent pour se rendre plus difficiles à mesure qu'ils

qu'ils seroient plus nécessaires. On avoit donc pris toutes les précautions pour empêcher que ces lettres du Pape ne fussent reçues dans Varsovie. Un Franciscain reçut secrètement les brefs pour les délivrer en main propre aux Prelats. Il en donna d'abord un au suffragant de Chelm ; ce Prelat très-attaché à Stanislas, le porta au Roi tout cacheté. Le Roi fit venir le Religieux, & lui demanda comment il avoit osé se charger d'une telle pièce. Le Franciscain répondit, que c'étoit par l'ordre de son Général. Stanislas lui ordonna d'écouter désormais les ordres de son Roi préférablement à ceux du général des Franciscains, & le fit sortir dans le moment de la ville.

Le même jour un publia un placard du roi de Suède, par lequel il étoit défendu à tous Ecclésiastiques séculiers & réguliers dans Varsovie, sous des peines très-grièves, de se mêler des affaires d'Etat. Pour plus de sureté, il fit mettre des gardes aux portes de tous les Prelats, & défendit qu'aucun étranger entrât dans la ville. Il prenoit sur lui ces petites sévérités, afin que Stanislas ne fût point brouillé avec le Clergé à son avénement. Il disoit qu'il se délassoit de ses fatigues militaires, en arrêtant les intrigues de la cour Romaine, & qu'on se battoit contre elle avec du papier, au lieu qu'il falloit attaquer les autres Souverains avec des armes véritables.

Le cardinal Primat étoit sollicité par Charles & par Stanislas de venir faire la cérémonie du

couron-

couronnement. Il ne crut pas devoir quitter Dantzik pour sacrer un Roi qu'il n'avoit point voulu élire ; mais comme sa politique étoit de ne jamais rien faire sans prétexte, il voulut préparer une excuse légitime à son refus. Il fit afficher pendant la nuit le bref du Pape à la porte de sa propre maison. Le magistrat de Dantzick indigné, fit chercher les coupables, qu'on ne trouva point. Le Primat feignoit d'être irrité, & étoit fort content : il avoit une raison pour ne point sacrer le nouveau Roi ; & il se ménageoit en même-tems avec Charles XII. Auguste, Stanislas, & le Pape. Il mourut peu de jours après, laissant son pays dans une confusion affreuse ; & comme les politiques même ont quelquefois des remords dans leurs derniers momens, il écrivit au roi Auguste en souriant pour lui demander pardon.

Le sacre se fit tranquillement, & avec pompe le 4. Octobre 1705. dans la ville de Varsovie malgré l'usage où l'on est en Pologne de couronner les Rois à Cracovie. Stanislas Lecinski, & sa femme Charlotte Opalinska furent sacrés Roi & Reine de Pologne par les mains de l'archevêque de Léopold, assisté de beaucoup d'autres Prélats. Charles XII. vit la cérémonie *incognito*, comme il avoit vu l'élection : unique fruit qu'il retroit de ses conquêtes.

Tandis qu'il donnoit un Roi à la Pologne soumise, que le Dannemarck n'osoit le troubler ; que le roi de Prusse recherchoit son amitié,

mitié, & que le roi Auguste se retiroit dans ses états héréditaires, le Czar devenoit de jour en jour redoutable. Il avoit foiblement secouru Auguste en Pologne ; mais il avoit fait de puissantes diversions en Ingrie.

Pour lui non-seulement il commençoit à être grand homme de guerre, mais même montrer l'art à ses Moscovites : la discipline s'établissoit dans ses troupes ; il avoit de bons ingénieurs ; une artillerie bien servie ; beaucoup de bons officiers : il scavoit le grand art de faire subsister des armées. Quelques-uns de ses généraux avoient appris & à bien combattre, &, selon le besoin, à ne combattre pas bien plus, il avoit formé une marine capable de faire tête aux Suédois dans la mer Baltique.

Fort de tous ces avantages dûs à son génie, & de l'absence du roi de Suède, il prit Narva d'assaut le 21. Août de l'année 1704 après un siège régulier ; & après avoir empêché qu'elle ne fût secourue par mer & par terre. Les soldats maîtres de la ville coururent au pillage : ils s'abandonnèrent aux barbaries les plus énormes. Le Czar courroit de tous côtés pour arrêter le desordre & le massacre : il arracha lui-même des femmes des mains des soldats qui les alloient égorger après les avoir violées. Il fut même obligé de tuer de sa main quelques Moscovites qui n'écoutoient point ses ordres. On montre encore à Narva dans l'hôtel de Ville, la table sur laquelle il posa son épée en entrant ; & on s'y ressouvi-

et des paroles qu'il addressa aux Citoiens qui rassemblérent. " Ce n'est point du sang des habitans que cette épée est teinte, mais de celui des Moscovites, que j'ai répandu pour sauver vos vies."

Le Czar aspiroit à plus qu'à détruire des villes. Il en fendoit une alors peu loin de Narva même, au milieu de ses nouvelles contrées. C'étoit la ville de Petersbourg, dont il fit depuis sa résidence, & le centre de son commerce. Elle est située entre la Finlande & l'Ingrie, dans une Isle marécageuse, autour de laquelle la Néva se divise en plusieurs bras pour ne pas tomber dans le golfe de Finlande : il-même traça le plan de la ville, de la fortification, du port, des quais qui l'embellissent, & des forts qui en défendent l'entrée. Cette isle est nulte & deserte, qui n'étoit qu'un amas de boue pendant le court été de ces climats ; & dans l'hyver qu'un étang glacé où l'on ne pouvoit aborder par terre qu'à travers des forêts sans route, & des marais profonds ; & qui n'auroit été jusqu'alors que le repaire des loups & des ours, fut remplie en 1703. de plus de trois cens mille hommes que le Czar avoit rassemblés de toutes les extrémités de ses états. Les païsans du royaume d'Astracan, & ceux qui habitent les frontières de la Chine, furent transportés à Petersbourg. Il fallut percer des forêts, faire des chemins, sécher des marais, lever des digues avant de jettter les fondemens de la ville. La nature fut forcée par tout. Le

K

Czar

110 HIST. DE CHARLES XII.

Czar s'obstina à peupler un pays qui semblait n'être pas destiné pour des hommes : ni les inondations qui ruinèrent ses ouvrages, ni la stérilité du terrain, ni l'ignorance des ouvriers, ni la mortalité même qui fit périr deux cents mille hommes dans ces commencemens, ne lui firent point changer de résolution. Il fut difficile de prévoir si cette colonie subsisterait long-tems ; mais la postérité sera étonnée qu'elle ait été fondée au milieu de tant d'obstacles que la nature, le génie des peuples, & une guerre malheureuse, y apportoient. Petersbourg étoit déjà une ville en 1705. & son port étoit rempli de vaisseaux. L'Empereur attiroit les étrangers par des bienfaits, distribuant des terres aux uns, donnant des maisons aux autres, & encourageant tous les arts qui venoient adoucir ce climat sauvage. Sur tout il avoit rendu Petersbourg inaccessible aux efforts des ennemis : les généraux Suédois qui battoient souvent ses troupes par tout ailleurs n'avoient pu endommager cette colonie naissante. Elle étoit tranquille au milieu de la guerre qui l'environnoit.

Le Czar en se créant ainsi de nouveaux états, tendoit toujours la main au roi Auguste qui perdoit les siens ; il lui persuada par le général Patkul, passé depuis peu au service de Moscovie, & alors Ambassadeur du Czar à Saxe, de venir à Grodno conferer encore une fois avec lui sur l'état malheureux de ses affaires. Le roi Auguste y vint avec quelques troupes

ROI DE SUEDE. LIV. III. 311

troupes, accompagné du général Shullembourg, que son passage de l'Oder avoit rendu illustre dans le Nord, & en qui il mettoit sa dernière espérance. Le Czar y arriva, faisant marcher près lui une armée de cent mille hommes. Les deux Monarques firent de nouveaux plans de guerre. Le roi Auguste détrôné ne craignoit plus d'irriter les Polonois en abandonnant leur pays aux troupes Moscovites. Il fut résolu que l'armée du Czar se diviseroit en plusieurs corps pour arrêter le roi de Suède à chaque pas. Ce fut dans le tems de cette entrevue que le roi Auguste institua l'ordre de l'Aigle blanche, folle ressource pour attacher à lui quelques Seigneurs Polonois, plus avides d'avantages réels que d'un vain honneur qui devient ridicule, quand on le tient d'un Prince qui n'est Roi que de nom. La conférence des deux Rois finit d'une manière extraordinaire.

Le Czar partit soudainement & laissa ses troupes à son allié, pour courir éteindre lui-même une rébellion dont il étoit menacé à Astracan.

La peine étoit-il parti que le roi Auguste ordonna que Patkul fut arrêté à Dresde. Toute l'Europe fut surprise qu'il osât, contre le droit des gens & en apparence contre ses intérêts, mettre en prison l'Ambrassadeur du seul Prince qui le protégoit.

Tel étoit le noeud secret de cet événement. Patkul proscrit en Suède pour avoir soutenu les Priviléges de la Livonie sa Patrie, avoit été général du roi Auguste; mais son esprit

112 HIST. DE CHARLES XIII.

altier & vif s'accommodant mal des hauteurs du général Fleming, favori du roi, plus impérieux & plus vif que lui, il avoit passé au service du Czar, dont il étoit alors Général & Ambassadeur auprès d'Auguste : c'étoit un esprit pénétrant ; il avoit démêlé que les vues de Fleming & du Chancelier de Saxe étoient de proposer la paix au roi de Suède à quelque prix que ce fût. Il forma aussitôt le dessein de les prévenir, & de ménager un accommodement entre le Czar & la Suède. Le Chancelier évanta son projet, & obtint qu'on laissât de sa personne. Le roi Auguste dit au Czar que Patkul étoit un perfide qui les trahissoit tous deux. Il n'étoit pourtant coupable que d'avoir trop bien servi son nouveau Maître : mais un service rendu mal à propos est souvent puni comme une trahison.

Cependant d'un côté les cent mille Moscovites divisés en plusieurs petits corps, brûloient & ravageoient les terres des partisans de Stanislas, de l'autre Shullembourg s'avancoit avec ses nouvelles troupes. La fortune des Suédois dissipâ ces deux armées en moins de deux mois. Charles XII. & Stanislas attaquèrent les corps séparés des Moscovites, l'un après l'autre ; mais si vivement, qu'un général Moscovite étoit battu avant qu'il fût la défaite de son compagnon.

Nul obstacle n'arrêtoit le vainqueur : s'il se trouvoit une rivière entre les ennemis & lui, Charles XII. & ses Suédois la passoient à la nage :

age: Un parti Suédois prit le bagage d'Auguste, où il y avoit deux cens mille écus d'argent monnoyé: Stanislas fafit huit cens mille ducats apartenans au prince Menzikof général Moscovite. Charles à la tête de sa cavalerie aisoit souvent trente lieues en vingt-quatre heures, chaque cavaliere menant un cheval en main pour le monter quand le sien seroit rentré. Les Moscovites épouvantés & réduits à un petit nombre, fuyoient en désordre au-delà du Boristéne. Tandis que Charles chassoit devant lui les Moscovites jusqu'au fonds de la Lithuanie, Shullembourg repassa enfin l'Oder, & vint à la tête de vingt mille hommes presenter la bataille au grand Maréchal Renchild, qui passoit pour le meilleur général de Charles XII. & que l'on apelloit le Parménion de l'Alexandre du nord. Ces deux illustres Généraux qui sembloient participer à la destinée de leurs Maîtres, se rencontrèrent assez près de Punits dans un lieu nommé Fravenstad, territoire déjà fatal aux troupes d'Auguste. Renchild n'avoit que treize bataillons & vingt-deux escadrons qui faisoient en tout près de dix mille hommes: Shullembourg en avoit une fois autant. Il est à remarquer qu'il y avoit dans son armée un corps de six à sept mille Moscovites que l'on avoit long-tems disciplinés en Saxe, sur lesquels on comptoit comme sur des soldats aguerris, qui joignoient la féroce Russe à la discipline Allemande. Cette bataille de Fravenstad se donna le 12. Février

114 HIST. DE CHARLES XII.

1706. mais ce même général Shullembourg qui avec quatre mille hommes avoit en quelque façon trompé la fortune du roi de Suède succomba sous celle du général Renschild. Le combat ne dura pas un quart d'heure, les Saxons ne résistèrent pas un moment, les Moscovites jettèrent leurs armes dès qu'ils virent les Suédois; l'épouvrante fut si subite, & le désordre si grand, que les vainqueurs trouvèrent sur le champ de bataille sept mille fusils tous chargés qu'on avoit jettés à terre sans tirer. Jamais deroute ne fut plus prompte, plus complète & plus honteuse; & cependant jamais Général n'avoit fait une si belle disposition que Shullembourg, de l'aveu de tous les officiers Saxons & Suédois, qui virent en cette journée combien la prudence humaine est peu maîtresse des évenemens.

Parmi les prisonniers il se trouva un régiment entier de François: ces malheureux avoient été pris par les troupes de Saxe l'an 1704. à cette fameuse bataille de Hocsted si funeste à la grandeur de Louis XIV. Ils avoient passé depuis au service du roi Auguste, qui en avoit fait un régiment de Dragons, & en avoit donné le commandement à un François de la maison de Joyeuse. Le colonel fut tué à la premiere ou plutôt à la seule charge des Suédois: le régiment tout entier fut fait prisonnier de guerre. Dès le jour même ces François demandèrent à servir Charles XII. & ils furent reçus à son service par une destinée

finqu.

ngulière qui les réservoit à changer encore
e vainqueur & de maître.

A l'égard des Moscovites, ils demandèrent
vie à genoux : mais Renchild les fit mas-
sacrer inhumainement plus de six heures après
le combat, pour punir sur eux les violences
de leurs compatriotes, & pour se débarasser
de ces prisonniers dont il n'eût scu que faire.

Le roi en revenant de Lithuanie apprit
cette nouvelle victoire : mais la satisfaction
qu'il ren reçut fut troublée par un peu de ja-
bouise : il ne put s'empêcher de dire : *Renchild
ne voudra plus faire comparaison avec moi.*

Auguste se vit alors sans ressources ; il ne lui
restoit plus que Cracovie, où il s'étoit enfermé
avec deux regimens Moscovites, deux de Sax-
ons, & quelques troupes de l'armée de la Cou-
ronne, par lesquelles même il craignoit d'être
livré au vainqueur : mais son meilleur fut au
comble, quand il scut que Charles XII. étoit en-
fin entré en Saxe le premier Septembre 1706.

La diète de Ratisbonne qui represente l'Em-
pire ; mais dont les résolutions sont souvent
aussi infructueuses que solemnelles, déclara le
roi de Suéde ennemi de l'Empire, s'il passoit
au-delà de l'Oder avec son armée : cela même
le détermina à venir plutôt en Allemagne.

A son approche les villages furent déserts ;
les habitans fuyoient de tous côtés. Charles
en usa alors comme à Copenhague : il fit af-
ficher par tout qu'il n'étoit venu que pour
donner la paix ; que tous ceux qui reviendroient

316 HIST. DE CHARLES XII.

ent chez eux & qui payeroient les contributions qu'il ordonneroit, feroient traités commes propres sujets, & les autres poursuivis sans quartier. Cette déclaration d'un Prince qu'on scavoit n'avoir jamais manqué à sa parole, fit revenir en foule tous ceux que la peur avoit écartés. Il choisit son camp à Altranstad près de la campagne de Lutzen, champ de bataille fameux par la victoire & par la mort de Gustave Adolphe : il alla voir la place où ce grand homme avoit été tué. Quand on l'eut conduit sur le lieu : " J'ai tâché, dit-il, de " vivre comme lui, Dieu m'accordera peut- " être un jour une mort aussi glorieuse."

De ce camp, il ordonna aux états de Saxe de s'assembler, & de lui envoyer sans délai les registres des finances de l'Electorat. Dès qu'il les eut en son pouvoir, & qu'il fut informé au juste de ce que la Saxe pouvoit fournir ; il la taxa à fix cens vingt-cinq mille rixdalles par mois. Outre cette contribution, les Saxons furent obligés de fournir à chaque soldat Suédois, deux livres de viande, deux livres de pain, deux pots de biere, & quatre sols par jour, avec du fourrage pour la cavalerie. Les contributions ainsi réglées le Roi établit une nouvelle police pour garantir les Saxons des insultes de ses soldats : il ordonna dans toutes les Villes où il mit garnison, que chaque hôte, chez qui les soldats logeroient, donneroient des certificats tous les mois de leur conduite, faute de quoi le soldat n'auroit point

la paix. Des inspecteurs alloient de plus tous les quinze jours de maison en maison, s'informer si les Suédois n'avoient point commis de dégat. Ils avoient soin de dédommager les hôtes, & de punir les coupables.

On sçait sous quelle discipline sévère viennent les troupes de Charles XII. qu'elles ne pilloient pas les villes prises d'assaut, avant d'en avoir reçu la permission ; qu'elles alloient même au pillage avec ordre, & le quittaient au premier signal. Les Suédois se vantent encore aujourd'hui de la discipline qu'ils observèrent en Saxe ; & cependant les Saxons se plaignent des dégâts affreux qu'ils y commirent : contradictions qui seroient impossibles à concilier, l'on ne sçavoit combien les hommes voient différemment les mêmes objets. Il étoit bien difficile que les vainqueurs n'abusassent quelquefois de leurs droits ; & que les vaincus ne prissent les plus légères lésions pour des rigandages barbares. Un jour le Roi se promenant à cheval près de Lipsic, un païsan saxon vint se jeter à ses pieds pour lui demander justice d'un grenadier qui venoit de lui enlever ce qui étoit destiné pour le dîner de sa famille. Le Roi fit venir le soldat : Est-il vrai, dit-il, d'un visage sévère, que vous avez volé cet homme ? Sire, dit le soldat, je ne lui ai pas fait tant de mal que Vôtre Majesté en a fait à son maître ; vous lui avez ôté un royaume, & je n'ai pris à ce manant qu'un dindon. Le Roi donna dix ducats de sa main au païsan,

118 HIST. DE CHARLES XII.

fan, & pardonna au soldat en faveur de la hardiesse du bon mot, en lui disant : Souviens-toi, mon ami, que si j'ai ôté un royaume au roi Auguste, je n'en ai rien pris pour moi.

La grande foire de Lipsic se tint comme à l'ordinaire : les marchands y vinrent avec une sûreté entière ; on ne vit pas un soldat Suédois dans la foire : on eût dit que l'armée du Roi de Suède n'étoit en Saxe que pour veiller à la conservation du pays. Il commandoit dans tout l'Electorat avec un pouvoir aussi absolu & une tranquillité aussi profonde que dans Stockholm.

Le roi Auguste errant dans la Pologne, privé à la fois de son royaume & de son électorat, écrivit enfin une lettre de sa main à Charles XII. pour lui demander la paix. Il chargea en secret le baron d'Imhof d'aller porter la lettre conjointement avec monsieur Finsten référendaire du Conseil privé ; il leur donna à tous deux ses pleins pouvoirs, & son blanc signé : *Allez, leur dit-il en propres mots, tâchez de m'obtenir des conditions raisonnables & Chrétiennes.* Il étoit réduit à la nécessité de cacher ses démarches pour la paix, & de ne recourir à la médiation d'aucun Prince ; car étant alors en Pologne à la merci des Moscovites, il craignoit avec raison que le dangereux allié qu'il abandonnoit, ne se vangeât sur lui de sa soumission au vainqueur. Ses deux Plénipotentiaires arrivèrent de nuit au camp de Charles XII. ils eurent une audience

gence secrète. Le roi lut la lettre. " Messieurs, dit-il aux Plénipotentiaires, vous aurez dans un moment ma réponse." Il se tira aussi-tôt dans son cabinet & écrivit ce qui suit :

Je consens de donner la paix aux conditions suivantes, auquelles il ne faut pas s'attendre que je change rien.

1°. Que le roi Auguste renonce pour jamais à la couronne de Pologne, qu'il reconnoisse Stanislas pour legitime Roi, & qu'il promette de ne jamais songer à remonter sur le trône, même après la mort de Stanislas.

2°. Qu'il renonce à tous autres traités, & particulièrement à ceux qu'il a faits avec la Moscovie.

3°. Qu'il renvoie avec honneur en mon camp les Princes Sobiesky, & tous les prisonniers qu'il pu faire.

4°. Qu'il me livre tous les déserteurs qui ont offé à son service, & nommément Jean Patkul, qu'il cesse toute procédure contre ceux qui de son service ont passé dans le mien.

Il donna ce papier au comte Piper, le chargeant de negocier le reste avec les Plénipotentiaires du roi Auguste. Ils furent épouvanlés de la dureté de ces propositions. Ils misent en usage le peu d'art qu'on peut employer quand on est sans pouvoir, pour tâcher de flétrir la rigueur du roi de Suède. Ils eurent plusieurs conférences avec le comte Piper. Ce Ministre ne répondait autre chose à toutes

leurs

leurs insinuations, finon : Telle est la volonté du Roi mon maître ; il ne change jamais ses résolutions.

Tandis que cette paix se négociait sourdement en Saxe, la fortune sembla mettre le Roi Auguste en état d'en obtenir une plus honorable, & de traiter avec son vainqueur sur pied plus égal.

Le prince Menzikoff généralissime des armées Moscovites, vint avec trente mille hommes le trouver en Pologne dans le tems qu'il non-seulement il ne souhaitoit plus ses secours mais que même il les craignoit ; il avoit avec lui quelques troupes Polonoises & Saxones qui faisoient en tout six mille hommes. Environné avec ce petit corps de l'armée du prince Menzikoff, il avoit tout à redouter en cas qu'on découvrît sa négociation. Il se voia en même tems détrôné par son ennemi, & en danger d'être arrêté prisonnier par son allié. Dans cette circonstance délicate, l'armée se trouva en présence d'un des généraux Suédois nommé Meyerfeld, qui étoit à la tête de dix mille hommes à Calish, près du palatinat de Posnanie. Le prince Menzikoff pressa le Roi Auguste de donner bataille. Le Roi très-embarrassé différa sous divers prétextes ; quoique les ennemis fussent trois fois moins forts que lui, il y avoit quatre mille Suédois dans l'armée de Meyerfeld ; & c'en étoit assez pour rendre l'événement douteux. Donner bataille aux Suédois pendant les négociations

ions, & la perdre, c'étoit creuser l'abîme où
étoit ; il prit le parti d'envoyer un homme
de confiance au général ennemi, pour lui don-
ner part du secret de la paix, & l'avertir de se
retirer : mais cet avis eut un effet tout con-
traire à ce qu'il en attendoit. Le général Mey-
erfeld crut qu'on lui tendoit un piège pour
l'intimider ; & sur cela seul il se résolut à ris-
quer le combat.

Les Moscovites vainquirent ce jour-là les
Suédois en bataille rangée pour la première
fois. Cette victoire que le roi Auguste rem-
porta presque malgré lui, fut complete : il en-
tra triomphant au milieu de sa mauvaise for-
tune dans Varsovie, autrefois sa capitale, ville
alors démantelée & ruinée, prête à recevoir le
vainqueur quel qu'il fût, & à reconnoître le
plus fort pour son Roi. Il fut tenté de saisir ce
moment de prospérité, & d'aller attaquer en
Saxe le Roi de Suède avec l'armée Moscovite.
Mais ayant réfléchi que Charles XII. étoit à la
tête d'une armée Suédoise, jusqu'alors invin-
cible, que les Moscovites l'abandonneroient
au premier bruit de son traité commencé ;
que la Saxe, son païs héréditaire, déjà épuisée
d'argent & d'hommes seroit ravagée également
par les Moscovites & par les Suédois ; que
l'empire occupé de la guerre contre la France,
pouvoit le secourir ; qu'il demeureroit sans
morts, sans argent, sans amis, il conçut qu'il
alloit flétrir sous la loi qu'imposoit le Roi de
Suède. Cette loi ne devint que plus dure,

quand Charles eut appris que le Roi Auguste avoit attaqué ses troupes pendant la négociation. Sa colère & le plaisir d'humilier davantage un ennemi qui venoit de le vaincre, rendirent plus inflexible sur tous les articles du traité. Ainsi la victoire du Roi Auguste ne servit qu'à rendre sa situation plus malheureuse ce qui peut-être n'étoit jamais arrivé qu'à lui

Il venoit de faire chanter le *Te Deum* dans Varsovie, lorsque Finsten, l'un de ses Plénipotentiaires, arriva de Saxe avec ce traité de paix qui lui ôtoit la couronne. Auguste hésita, mais il signa, & partit pour la Saxe, dans la vain espérance que sa présence pourroit flétrir le Roi de Suède, & que son ennemi se souviendroit peut-être des anciennes alliances de leurs maisons, & du sang qui les unissoit.

Ces deux Princes se virent pour la première fois dans un lieu nommé Guntersdorf au quartier du comte Piper, sans aucune cérémonie. Charles XII. étoit en grosse bottes, ayant pour cravatte un tafetas noir qui lui ferroit le col. Son habit étoit comme à l'ordinaire d'un grand drap bleu avec des boutons de cuivre doré. portoit au côté une longue épée qui lui avoit servi à la bataille de Narva, & sur le pommeau de laquelle il s'appuioit souvent. La convention ne roula que sur cet étrange habillement & sur ces grosses bottes. Charles XII. dit au Roi Auguste, qu'il ne les avoit quittées depuis six ans, que pour se coucher. Ces bagatelles furent le seul entretien de deux Rois, dont l'

oit une couronne à l'autre. Auguste surtout parloit avec un air de complaisance, & de satisfaction, que les Princes & les hommes accustomed aux grandes affaires, sçavent prendre au milieu des mortifications les plus cruelles. Les deux Rois dînèrent depuis plusieurs fois ensemble. Charles affecta toujours de donner la droite au Roi Auguste: mais loin de reculer de ses demandes, il en fit encore de plus dures: il voulut que le Roi Electeur, non seulement envoyât à Stanislas les pierreries & les archives de la couronne; mais encore qu'il l'écrivît une lettre de félicitation sur son avènement. Il insista sur tout qu'on lui livrât sans différer le général Patkul. Auguste fut donc forcé d'écrire à son rival la lettre suivante.

MONSIEUR ET FRERE,

Comme je dois avoir des égards pour les prières Roi de Suède, je ne puis m'empêcher de féliciter Votre Majesté sur son avènement à la couronne, puisque peut-être le traité avantageux que le roi Suède vient de conclure pour Votre Majesté, eût dû dispenser de ce commerce; toutefois je félicite Votre Majesté, priant Dieu que vos sujets us soient plus fidèles qu'ils ne me l'ont été.

AUGUSTE, Roi.

Lipsc 8 Avril 1707.

Stanislas répondit :

MONSIEUR ET FRÈRE,

La correspondance de Votre Majesté est une nouvelle obligation que j'ai au roi de Suède : suis sensible, comme je le dois, aux complimens que vous me faites sur mon avénement ; j'espére que mes sujets n'auront point lieu de me manquer de fidélité puisque j'observerai les lois du royaume.

STANISLAS, roi de Pologne.

Le roi Stanislas vint lui-même à Lipsic : y rencontra un jour le roi Auguste ; mais ces Princes se saluèrent sans se parler. C'étoit le comble du triomphe de Charles XII. de voir dans sa cour deux rois, dont l'un étoit couronné, & l'autre détrôné par ses armes.

Il fallut qu'Auguste ordonnât lui-même tous ses officiers de magistrature de ne plus qualifier de roi de Pologne, & qu'il fit effacer des prières publiques, ce titre auquel il renonçoit. Il eut moins de peine à élargir les Sobelesky : ces Princes au sortir de leur prison fusèrent de le voir ; mais le sacrifice de Patkul fut ce qui dût lui coûter davantage. D'un côté le Czar le redemandoit hautement comme son ambassadeur ; de l'autre le roi de Suède exigeoit en menaçant qu'on le lui livrât. Patkul étoit alors enfermé dans le château de Cossington en Saxe. Le roi Auguste crût pourtant satisfaire Charles XII. & son honneur en même-tems. Il envoya des gardes pour livrer ce

malheur

malheureux aux troupes Suédoises ; mais auparavant il envoia au Gouverneur de Konifting, un ordre secret de laisser échapper son prisonnier. La mauvaise fortune de Patkul l'emporta sur le soin qu'on prenoit de le sauver. Le Gouverneur sachant que Patkul étoit très riche, voulut lui faire acheter sa liberté. Le prisonnier comptant encore sur le droit des gens, & informé des intentions du roi Auguste, refusa de payer ce qu'il pensoit devoir obtenir pour rien. Pendant cet intervalle les gardes commandés pour saisir le prisonnier arrivèrent, & le livrèrent immédiatement à quatre capitaines Suédois qui l'emmènerent d'abord au quartier général d'Alranstad, où il demeura trois mois attaché à un poteau avec une grosse chaîne de fer. De-là il fut conduit à Casimir.

Charles XII. oubliant que Patkul étoit ambassadeur du Czar ; & se souvenant seulement qu'il étoit né son sujet, ordonna au conseil de guerre de le juger avec la dernière rigueur. Il fut condamné à être rompu vif, & à être mis en quartiers. Un Chapelain vint lui annoncer qu'il falloit mourir, sans lui apprendre le genre du supplice. Alors cet homme qui avoit bravé la mort dans tant de batailles, se trouvant seul avec un Prêtre, & son courage n'ayant plus soutenu par la gloire, ni par la colère, uniques sources de l'intrépidité des hommes, répandit amèrement des larmes dans le sein du Chapelain. Il étoit fiancé avec une dame Saxonne nommée madame d'Enfilden,

L 3 qui

126 HIST. DE CHARLES XII.

qui avoit de la naissance, du mérite & de la
beauté, & qu'il avoit compté d'épouser à peu
près dans le tems même qu'on le livra au sup-
plice. Il recommanda au Chapelain d'aller le
trouver pour la consoler, & de l'assurer qu'il
mouroit plein de tendresse pour elle. Quand
on l'eut conduit au lieu du supplice, & qu'il
vit les roues & les pieux dressés, il tomba
dans des convulsions de frayeur, & se rejeta
dans les bras du Ministre qui l'embrassa en le
couvrant de sa manteau & en pleurant. Alors
un officier Suédois lut à haute voix un papier
dans lequel étoient ces paroles.

“ On fait scâvoir que l'ordre très-expre-
“ de sa Majesté, notre Seigneur très-clément
“ est que cet homme qui est traître à la patrie
“ soit roué & écartelé pour réparation de ses
“ crimes, & pour l'exemple des autres. Qu'il
“ chacun se donne de garde de la trahison, &
“ serve son roi fidélement.” A ces mots de
Prince très-clément. Quelle clémence, dit
Patkul, & à ceux de *traître à la patrie*. Hélas
dit il, je l'ai trop bien servie. Il reçut seize
coups, & souffrit le supplice le plus long & le
plus affreux qu'on puisse imaginer. Ainsi pérut
l'infortuné Jean-Reinold Patkul, ambassadeur & général de l'Empereur de Moscovie.

Ceux qui ne voyoient en lui qu'un sujet dé-
volté contre son roi, disoient qu'il avoit mé-
rité la mort; ceux qui le regardoient comme
un Livonien né dans une Province, laquelle
avoit des priviléges à défendre, & qui se sou-
venoient qu'il n'étoit sorti de la Livonie qu'

pour en avoir soutenu les droits, l'appelloient le martyr de la liberté de son pays. Tous convenoient d'ailleurs que le titre d'Ambassadeur du Czar devoit rendre sa personne sacrée. Le seul roi de Suède élevé dans les principes du Despotisme, crut n'avoir fait qu'un acte de justice, tandis que toute l'Europe condamnoit sa cruauté.

Ses membres coupés en quartiers resterent exposés sur des porteaux jusques en 1713. qu'Auguste étant remonté sur son trône, fit rassembler ces témoignages de la nécessité où il avoit été réduit à Alranstad : on les lui apporta à Varsovie dans une cassette, en présence de l'Envoyé de France. Le roi de Pologne montrant la cassette à ce Ministre ; Voilà, lui dit-il simplement, les membres de Patkul, sans rien ajouter pour blâmer ou pour plaindre sa mémoire, & sans que personne de ceux qui étoient presents, osât parler sur un sujet si délicat & si triste.

Charles gardoit le même traitement au général Fléming, favori, & depuis premier ministre du roi Auguste. Fleming étoit né dans la Poméranie Suédoise ; & quoique dès son enfance il eût été attaché à l'électeur de Saxe : Charles le regardoit toujours comme son sujet : il demanda long-tems qu'il lui fût livré. Fleming qui voyoit son maître hors d'état de rien refuser, prit le parti de se retirer en Prusse, de-là il écrivit au roi Stanislas, avec lequel il avoit été lié en Pologne, pour le suppler

plier d'obtenir du roi de Suède qu'il cessât cette proscription contre lui. Stanislas en parla avec chaleur ; il réitéra ses prières huit jours de suite, sans pouvoir rien obtenir : enfin il se jeta presque aux pieds de Charles qui lui dit : **Mon Frere, vous le voulez, je vous donne sa vie ; mais souvenez-vous que vous vous en repentirez un jour.** En effet Fléming servit depuis son maître contre le roi Stanislas, beaucoup trop au-delà de son devoir.

Environ ce tems-là un Livonien nommé Paikel, officier dans les troupes Saxonnes, fait prisonnier les armes à la main, venoit d'être jugé à mort à Stokolm par arrêt du Sénat : mais il n'avoit été condamné que à perdre la tête. Cette différence de supplices dans le même cas, faisoit trop voir que Charles en faisant périr Patkul d'une mort si cruelle, avoit plus songé à se venger qu'à punir. Quoiqu'il en soit, Paikel après sa condamnation, fit proposer au Sénat de donner au Roi le secret de faire de l'or si on vouloit lui pardonner : il fit faire l'expérience de son secret dans la prison en présence du colonel Hamilton & des magistrats de la ville ; & soit qu'il eût en effet découvert quelque art utile, soit qu'il n'eut que celui de tromper habilement, ce qui est beaucoup plus vrai-semblable ; on porta à la monnoie de Stokolm l'or qui se trouva dans le creuset à la fin de l'expérience ; & on en fit au Sénat un rapport si juridique, & qui parut si important, que la Reine ayeule de Charles ordonna de suspen-

de l'exécution jusqu'à ce que le Roi informé de cette singularité envoyat ses ordres à Stokolm.

Le Roi répondit qu'il avoit refusé à ses amis la grâce du criminel, & qu'il n'accorderoit jamais à l'intérêt ce qu'il n'avoit pas donné à l'amitié. Cette inflexibilité eut quelque chose d'heroïque dans un Prince, qui d'ailleurs croyoit le secret possible. Le roi Auguste, qui en fut informé, dit; Je ne m'étonne pas que le Roi de Suéde ait tant d'indifférence pour la pierre philosophale : il l'a trouvée en Saxe.

Quand le Czar eut appris l'étrange paix que le roi Auguste, malgré leurs traités, avoit concluë à Alrandstad ; & que Patkul son ambassadeur Plénipotentiaire avoit été livré au roi de Suéde au mépris des lois des Nations, il fit éclater ses plaintes dans toutes les cours de l'Europe : il écrivit à l'empereur d'Allemagne, à la reine d'Angleterre, aux Etats généraux des Provinces-Unies : il appelloit lâcheté & perfidie la nécessité douloureuse sous laquelle Auguste avoit succombé : il conjura toutes les Puissances d'interposer leur médiation pour lui faire rendre son ambassadeur, & pour prévenir l'affront qu'on alloit faire en sa personne à toutes les Têtes couronnées ; il les pressa par le motif de leur honneur de ne pas s'avilir jusqu'à donner de la paix d'Alrandstad une garantie que Charles XII. leur arrâchoit en menaçant. Ces lettres n'eurent d'autre effet que de mieux faire voir la puissance du roi de Suéde. L'Empereur, l'Angleterre, &

la

130 HIST. DE CHARLES XII.

la Hollande avoient alors à soutenir contre la France une guerre ruiueuse : ils ne jugèrent pas à propos d'irriter Charles XII. par le refus de la vaine cérémonie de la garantie d'un traité. A l'égard du malheureux Patkul, il n'eut pas une Puissance qui interposât ses bons offices en sa faveur, & qui ne fit voir combien peu un sujet doit compter sur des Rois.

On proposa dans le conseil du Czar d'user de represailles envers les officiers Suédois prisonniers à Moscou. Le Czar ne voulut point consentir à une barbarie qui eût eu des suites si funestes : il y avoit plus de Moscovites prisonniers en Suède, que de Suédois en Moscovie.

Il chercha une vengeance plus utile. La grande armée de son ennemi étoit en Saxe sans agir ; Levenhaup, général du roi de Suède, qui étoit resté en Pologne à la tête d'environ vingt mille hommes, ne pouvoit garder les passages dans un pays sans fortifications & plein de factions. Stanislas étoit au camp de Charles XII. L'empereur Moscovite fafit cette conjoncture & rentre en Pologne avec plus de soixante mille hommes : il les sépare en plusieurs corps, & marche avec un camp volant jusqu'à Léopold, où il n'y avoit point de garnison Suédoise. Toutes les villes de Pologne sont à celui qui se présente à leurs portes avec des troupes. Il fit convoquer une assemblée à Léopold, telle à peu près que celle qui avoit détrôné Auguste à Varsovie.

La Pologne avoit alors deux Primats aussi bien que deux Rois, l'un de la nomination d'Auguste, l'autre de celle de Stanislas. Le Roi nommé par Auguste convoqua l'assemblée de Léopold, où se rendirent tous ceux que ce Prince avoit abandonnés par la paix d'Alrandstad, & ceux que l'argent du Czar avoit gagnés : on y proposa d'élire un nouveau Souverain. Il s'en fallut peu que la Pologne n'eût alors trois Rois, sans qu'on eût pu dire quel eût été le véritable.

Pendant les conférences de Léopold, le Czar lié d'intérêt avec l'empereur d'Allemagne, par la crainte commune où ils étoient du Roi de Suède, obtint secrètement qu'on lui envoyat beaucoup d'officiers Allemands. Ceux-ci venoient de jour en jour augmenter considérablement ses forces, en apportant avec eux la discipline & l'expérience. Il les engageoit à son service par des liberalités ; & pour mieux encourager ses propres troupes, il donna son portrait enrichi de diamans aux officiers généraux & aux colonels qui avoient combattu à la bataille de Calish : les officiers balternes eurent des médailles d'or ; les simples soldats en eurent d'argent. Ces monuments de la victoire de Calish furent tous frappés dans sa nouvelle ville de Petersbourg, où les arbres fleurissoient à mesure qu'il apprenoit à ses troupes à connoître l'émulation & la gloire.

La confusion, la multiplicité des factions, les ravages continuels en Pologne, empêchèrent

rent

rent la diète de Léopold de prendre aucune résolution. Le Czar la fit transférer à Lublin. Le changement de lieu ne diminua rien de troubles & de l'incertitude où tout le monde étoit: l'assemblée se contenta de ne reconnoître, ni Auguste qui avoit abdiqué, ni Stanislas élu malgré eux: mais ils ne furent assez unis, ni assez hardis pour nommer un Roi. Pendant ces délibérations inutiles, le parti des princes Sapieha, celui d'Oginsky, ceux qui tenoient en secret pour le roi Auguste, les nouveaux sujets de Stanislas, se faisoient tous la guerre, pilloient les terres les uns des autres, &achevoient la ruine de leur pays. Les troupes Suédoises, commandées par Levenhaup, dont une partie étoit en Livonie, une autre en Lithuanie, une autre en Pologne, cherchoient tous les jours les troupes Moscovites. Ils bruloiient tout ce qui étoit ennemi de Stanislas. Les Moscovites ruinoient également, amis & ennemis; on ne voyoit que des villes en cendres, & des troupes errantes de Polonois dépouillés de tout, qui détestoient également, & leurs deux Rois, & Charles XII & le Czar.

Le roi Stanislas partit d'Alrandstad le 15 Juillet de l'année 1707. avec le général Remchild, seize regimens Suédois, & beaucoup d'argent, pour appaiser tous ces troubles en Pologne, & se faire reconnoître paisiblement. Il fut reconnu par tout où il passa: la discipline de ses troupes qui faisoit mieux sentir

barbarie des Moscovites, lui gagna les états: son extrême affabilité lui réunit presque toutes les factions, à mesure qu'elle fut connue. Son argent lui donna la plus grande partie de l'armée de la couronne. Le Czar craignant de manquer de vivres dans un pays que les troupes avoient désolé, se retira en Lituanie, où étoit le rendezvous de ses corps d'armée, & où il devoit établir des magazins. Cette retraite laissa le roi Stanislas paisible Souverain de presque toute la Pologne.

Le seul qui le troublât alors dans ses états, fut le comte Siniawsky, grand général de la Couronne, de la nomination du Roi Auguste. Cet homme qui avoit d'assez grands talens & beaucoup d'ambition, étoit à la tête d'un tiers parti: il ne reconnoissoit ni Auguste, ni Stanislas; & après avoir tout tenté pour se faire élire lui-même, il se contentoit d'être chef de parti, ne pouvant être Roi. Les troupes de la Couronne qui étoient demeurées sous ses ordres, n'avoient guères d'autre soldes que la liberté de piller impunément leur propre pays. Tous ceux qui craignoient ces brigandages, ou qui en souffroient, se donnèrent bientôt à Stanislas, dont la puissance s'affermissoit de jour en jour.

Le Roi de Suède recevoit alors dans son camp d'Alrandstad, les ambassadeurs de presque tous les princes de la Chrétienté. Les uns veulent le supplier de quitter les terres de l'Empereur, les autres eussent bien voulu qu'il eût

M tourné

tourné ses armes contre l'Empereur : le bruit même s'étoit répandu par tout, qu'il devoit joindre à la France pour accabler la maison d'Autriche. Parmi tous ces ambassadeurs, le fameux Jean duc de Malbouroug, de la paix d'Anne, reine de la Grande Bretagne. Cet homme qui n'a jamais assiége de ville qu'il ait prise, ni donné de bataille qu'il n'ait gagnée, étoit à Saint-James un adroit Courtisan dans le Parlement un Chef de parti, dans les païs étrangers le plus habile Négociateur de son siècle. Il avoit fait autant de mal à la France par son esprit que par ses armes. On entendu dire au secrétaire des Etats généraux Fagel, homme d'un très-grand mérite ; qu'plus d'une fois les Etats généraux ayant résolu de s'opposer à ce que le duc de Malbouroug devoit leur proposer, le Duc arrivoit, leur parlait en françois, langue dans laquelle il se primoit très-mal, & les persuadoit tous.

Il soutenoit avec le prince Eugéne, compagnon de ses victoires, & avec Hensius, pensionnaire de Hollande, tout le poids des treprises des Alliés contre la France. Il savoit que Charles étoit aigri contre l'Empire & contre l'Empereur ; qu'il étoit sollicité secrètement par les François, & que si ce Conquérant embrassoit le parti de Louis XIV. les Alliés seroient opprimés.

Il est vrai que Charles avoit donné sa parole en 1700. de ne se mêler en rien de la guerre de Louis XIV. contre les Alliés. Mais le

Le Malbouroug ne croioit pas qu'il y eût un Prince assez esclave de sa parole pour ne la pas crifier à sa grandeur & à son intérêt. Il part donc de la Haye dans le dessein d'aller sonder les intentions du roi de Suéde.

Dès qu'il fut arrivé à Lipsic, où Charles était alors, il s'addressa secrètement, non pas au comte Piper premier Ministre, mais au baron de Goerts, qui commençoit à partager avec Piper la confiance du Roi. Il dit à Goerts que le dessein des Alliés étoit de proposer bien-ôt au Roi de Suéde d'être Médiateur une seconde fois entr'eux & la France. Il parloit ainsi dans l'espérance de découvrir par la réponse de Goerts les intentions du Roi, & parce qu'il eût mieux aimé avoir Charles pour arbitre que pour ennemi. Ensuite il eut son audience publique à Lipsic.

En abordant le Roi, il lui dit en françois qu'il s'estimeroit heureux de pouvoir apprendre sous ses ordres ce qui lui restoit à faire pour l'art de la guerre. Puis il eut en particulier une audience d'une heure, dans laquelle le Roi parloit en allemand & le Duc en françois. Celui-ci qui ne se hâtoit jamais de faire ses propositions, & qui avoit par une longue habitude aquis l'art de démêler les hommes, & de pénétrer les rapports qui sont entre leurs plus secrètes pensées, & leurs actions, leurs estés, leurs discours, étudia attentivement le Roi. En lui parlant de guerre en général, il fut apercevoir dans Charles XII. une aversion

naturelle pour la France ; il remarqua qu'il plaitoit à parler des conquêtes des Alliés. Lui prononça le nom du Czar, & vit que les yeux du roi s'allumoit toujours à ce nom malgré la modération de cette conférence. aperçut de plus sur une table une carte de Moscovie. Il ne lui en fallut pas davantage pour juger que le véritable dessein du roi de Suède & sa seule ambition, étoient de détruire le Czar après le roi de Pologne. Il comprit que si ce Prince restoit en Saxe, c'étoit pour imposer quelques conditions un peu dures à l'Empereur d'Allemagne. Il sçavoit bien que l'Empereur ne résisteroit pas, & qu'ainsi les affaires se termineroient aisément. Il laissa Charles XII. à son penchant naturel, & satisfait de l'avoir pénétré, ne lui fit aucune proposition.

Comme peu de négociations s'achèvent sans argent, & qu'on voit quelquefois des Ministres qui vendent la haine ou la faveur de leur Maître, on crut dans toute l'Europe que le duc de Marlbouroug n'avoit réussi auprès du roi de Suède qu'en donnant à propos une grande somme au comte Piper ; & la mémoire de ce Suédois en est restée flétrie jusqu'aujourd'hui. Pour moi qui ai remonté autant qu'il m'a été possible à la source de ce bruit, j'ai trouvé que Piper avoit reçu un présent médiocre de l'Empereur, par les mains du comte de Wratilau, avec le consentement du roi son maître, rien du duc de Marlbouroug. De plus,

comte Piper qui fentoit qu'on pourroit lui imputer un jour les démarches de son roi si elles devenoient malheureuses, envoia au Séant de Suède son avis cacheté pour être ouvert après sa mort. Cet avis étoit que Charles deoit affermir en Pologne le trône de Stanislas, accepter ensuite la médiation entre la France et les Alliés, avant d'aller s'engager dans la Moscovie. Il est vrai que Piper pouvoit en même tems conseiller à son maître cette expédition dangereuse, & vouloir s'en disculper devant la postérité; mais aussi il est certain que Charles étoit inflexible dans le dessein d'aller détrôner l'Empereur des Ruffes, qu'il recevoit alors conseil de personne, & qu'il avoit pas besoin des avis du comte Piper pour prendre de Pierre Alexiovits une vengeance qu'il cherchoit depuis si long-tems.

Enfin ce quiacheve de justifier ce Ministre, c'est l'honneur rendu long-tems après à sa memoire par Charles XII. qui ayant apris que Piper étoit mort en Russie, fit transporter son corps à Stokholm, & lui ordonna à ses dépens des obséquies magnifiques.

Le roi qui n'avoit point encore éprouvé de revers ni même de retardement dans ses succès, croyoit qu'une année lui suffiroit pour détrôner le Czar, & qu'il pourroit ensuite retenir sur ses pas s'ériger en arbitre de l'Europe, mais il vouloit auparavant humilier l'Empereur d'Allemagne.

Le comte Zobor chambellam de cet Empereur,

pereur, avoit prononcé quelques paroles respectueuses pour le roi de Suède en présence de l'ambassadeur Suédois à Vienne ; l'Empereur en avoit fait justice, quoiqu'à regret, bannissant le Comte. Le roi de Suède ne fut pas satisfait, il voulut qu'on lui livrât le comte Zobor. La fierté de la cour de Vienne fut obligée de flétrir, on mit le Comte entre les mains du roi qui le renvoya après l'avoir gardé quelque temps prisonnier à Settin.

Il demanda de plus, contre toutes les lois des nations, qu'on lui livrât quinze cens malheureux Moscovites, qui ayant échappé à ses armes, avoient fui jusques sur les terres de l'Empire. Il fallut encore que la cour de Vienne consentît à cette étrange demande ; si l'envoyé Moscovite à Vienne n'avoit adroitement fait évader ces malheureux par divers chemins, ils étoient tous livrés à leurs ennemis.

La troisième & la dernière de ses demandes fut la plus forte. Il se déclara le protecteur des sujets protestans de l'Empereur en Silésie province apartenante à la maison d'Autriche non à l'Empire. Il voulut que l'Empereur leur accordât des libertés & des priviléges établis à la vérité par les traités de Westphalie mais éteints, ou du moins éludés par ceux de Riswik. L'Empereur qui ne chercoit qu'à éloigner un voisin si dangereux, pria encore & accorda tout ce qu'on voulut. Les Luthériens de Silésie eurent plus de cent Eglises

que les Catholiques furent obligés de leur céder par ce traité ; mais la concession de ces priviléges que leur assuroit la fortune du roi de Suède, leur fut ravie dès qu'il ne fut plus en état d'imposer des lois.

L'Empereur qui fit ces concessions forcées, & qui plia en tout sous la volonté de Charles XII. s'appelloit Joseph : il étoit fils aîné de Léopold, & frere du sage empereur Charles VI. qui lui succéda depuis. L'internonce du Pape qui résidoit alors auprès de Joseph, lui fit des reproches fort vifs, de ce qu'un empereur Catholique comme lui avoit fait céder l'intérêt de sa propre religion à ceux des hérétiques. Vous êtes bienheureux, lui répondit l'Empereur en riant, que le Roi de Suède ne m'ait pas proposé de me faire Lutherien : car il l'avoit voulu, je ne scçai pas ce que j'avois fait.

Le comte de Wratislau, son ambassadeur auprès de Charles XII. apporta à Lipscic le traité en faveur des Silésiens, signé de la main de son maître. Alors Charles dit, qu'il étoit content, & qu'il étoit le meilleur ami de l'Empereur ; cependant il ne vit pas sans dépit que Rome eût traversé autant qu'elle l'avoit pû. Il regardoit avec mépris la foibleffe de cette Cour, qui ayant aujourd'hui la moitié de l'Europe pour ennemie irreconciliable, est toujours en défiance de l'autre, & ne soutient son crédit que par l'habileté des négociations : cependant il songeoit à se vanger d'elle. Il dit au comte

140 HIST. DE CHARLES XII.

comte de Wratislau, que les Suédois avoient autrefois subjugué Rome, & qu'ils n'avoient pas dégénéré comme elle. Il fit avertir le Pape qu'il lui redemanderoit un jour les effets que la reine Christine avoit laissés à Rome. On ne sciait jusqu'où ce jeune Conquérant eût porté ses ressentimens & ses armes, si la fortune eût secondé ses desseins. Rien ne lui paroissoit alors impossible : il avoit même envoyé secrettement plusieurs officiers en Asie, & jusqu'en Egypte, pour lever le plan des Villes, & l'informer des forces de ces Etats. Il est certain que si quelqu'un eût pu renverser l'Empire des Persans & des Turcs, & passé ensuite en Italie, c'étoit Charles XII. Il étoit aussi jeune qu'Alexandre, aussi guerrier, aussi entreprenant, plus infatigable, plus robuste, & plus vertueux ; & les Suédois valoient peut-être mieux que les Macédoniens : mais de pareils projets qui sont traités de divins quand ils réussissent, ne sont regardés que comme des chiméres quand on est malheureux.

Enfin toutes les difficultés étant applanies ; toutes ses volontées exécutées, après avoir humilié l'Empereur, donné la loi dans l'Empire, avoir protégé sa religion Lutherienne au milieu des Catholiques, détrôné un Roi, couronné un autre, se voyant la terreur de tous les Princes, il se prépara à partir. Les délices de la Saxe où il étoit resté oisif une année, n'avoient en rien addouci sa maniere de vivre. Il montoit à cheval trois fois par jour, se levait

à quatre heures du matin, s'habilloit seul, ne buvoit point de vin, ne restoit à table qu'un quart d'heure, exerçoit ses troupes tous les jours, & ne connoissoit d'autre plaisir que celui de faire trembler l'Europe.

Les Suédois ne sçavoient point encore où le Roi vouloit les mener ; on se doutoit seulement dans l'armée que Charles pourroit aller à Moscou. Il ordonna quelques jours avant son départ à son grand Maréchal des logis, de lui donner par écrit de route depuis Lipsic . . . il s'arrêta un moment à ce mot ; & de peur que le Maréchal des logis ne put rien deviner de ses projets, il ajouta en riant, jusqu'à toutes les capitales de l'Europe. Le Maréchal lui apporta une liste de toutes ces routes, à la tête desquelles il avoit affecté de mettre en grosses lettres, *Routes de Lipsic à Stokholm*. La plupart des Suédois n'aspiroient qu'à y retourner : mais le Roi étoit bien éloigné de songer à leur faire revoir leur patrie. " Monsieur le Maréchal, dit-il, je vois bien où vous voudriez me mener ; mais nous ne retournerons pas à Stokholm si-tôt."

L'armée étoit déjà en marche, & passoit auprès de Dresde : Charles étoit à la tête, courant toujours selon sa coutume deux ou trois cens pas devant ses gardes. On le perdit tout d'un coup de vue : quelques officiers s'avancèrent à bride abattue pour sçavoir où il pouvoit étre. On courut de tous côtés ; on ne le trouva point : l'allarmée est en un moment

ment dans toute l'armée : on fait alte ; les Généraux s'assemblent : on étoit déjà dans la consternation : on apprit enfin d'un Saxon qui passoit, ce qu'étoit devenu le Roi.

L'envie lui avoit pris en passant si près de Dresde, d'aller rendre une visite au roi Auguste : il étoit entré à cheval dans la Ville, suivi de trois ou quatre officiers généraux, & avoit été droit descendre au Palais. Il monta jusqu'à dans l'appartement de l'Electeur, avant que le bruit se fût répandu qu'il étoit dans la ville. Le général Fléming ayant vu de loin le Roi de Suède, n'eut que le tems de courir avertir son maître. Tout ce qu'on pouvoit faire dans une occasion pareille, s'étoit déjà présenté à l'idée du Ministre : il en parloit à Auguste ; mais Charles entra tout botté dans la chambre, devant qu'Auguste eut eu même le tems de revenir de sa surprise. Il étoit malade alors, & en robe de chambre : il s'habilla en hâte. Charles déjeuna avec lui comme un voïageur qui vient prendre congé de son ami ; ensuite il voulut voir les fortifications. Pendant le peu de tems qu'il emploia à les parcourir, un Léonien proscrit en Suède, qui servoit dans les troupes de Saxe, crut que jamais il ne s'offroirait une occasion plus favorable d'obtenir sa grâce, il conjura le roi Auguste de la demander à Charles ; bien sur que ce Roi ne refuseroit pas cette légère condescendance à un Prince qui il venoit d'ôter une couronne, & entre les mains duquel il étoit dans ce moment. Auguste

chargea aisément de cette affaire. Il étoit un
éloigné du roi de Suéde, & s'entretenoit
avec Hord général Suédois. Je crois, lui dit-il
souriant, que vôtre maître ne me refusera
pas. Vous ne le connoissez pas, répartit le gé-
néral Hord, il vous refusera plutôt ici que par
tout ailleurs. Auguste ne laissa pas de demander
au Roi en termes pressans, la grâce du Livoni-
en. Charles la refusa d'une manière à ne se la
faire demander une seconde fois. Après a-
voir passé quelques heures dans cette étrange
visite, il embrassa le Roi Auguste, & partit.
trouva en rejoignant son armée, tous ses gé-
néraux assemblés en conseil de guerre ; il leur
demanda la cause. Le général Renchild lui
dit, qu'il comptoit assiéger Dresde en cas qu'
on eut retenu Sa Majesté prisonniere. Bon,
dit le Roi, on n'oseroit, on n'oseroit. Le len-
emain, sur la nouvelle qu'on reçut que le roi
Auguste tenoit conseil extraordinaire à Dresde ;
vous verrez, dit Renchild, qu'ils délibèrent sur
ce qu'ils devoient faire hier.

Fin du troisième Livre.

HISTOIRE

HISTOIRE
DE
CHARLES XII.
ROI DE SUEDE.

LIVRE QUATRIEME.

ARGUMENT du Livre quatrième.

Charles quitte la Saxe : poursuit le Czar : s'enfonce dans l'Ukraine : ses pertes, sa bataille de Pultava : suites de cette bataille : Charles réduit à fuir en Turquie : sa réception en Bessarabie.

Charles partit enfin de Saxe en Septembre 1707. suivi d'une armée de quarante trois mille hommes, autrefois couverte de fer, & alors brillante d'or, & d'argent, & enrichie des dépouilles de la Pologne & de la Saxe. Chaque soldat emportoit avec lui cinquante écus d'argent comptant; non-seulement

ent tous les régimens étoient complets, mais y avoit dans chaque compagnie plusieurs numéraires qui attendoient des places vantes. Outre cette armée, le comte Levenp, l'un ne ses meilleurs Généraux, l'at- doit en Pologne avec vingt mille hommes : avoit encore une autre armée de quinze mille hommes en Finlande, & de nouvelles armées lui venoient de Suède. Avec toutes ces forces on ne douta pas qu'il ne dût détrôner le Czar.

Cet Empereur étoit alors en Lithuanie occi-
té à ranimer un parti auquel le roi Auguste
avoit ayant renoncé : ses troupes divisées en
seurs corps, fuyoient de tous côtés au pre-
mier bruit de l'approche du roi de Suède. Il
oit recommandé lui-même à tous ses Gé-
raux de ne jamais attendre ce Conquérant
de des forces inégales.

Le roi de Suède au milieu de sa marche victorieuse, reçut un ambassadeur solennelle de part des Turcs. L'Ambassadeur eut son audience au quartier du comte Piper; c'étoit toujours chez ce Ministre que se faisoient les cérémonies d'éclat. Il soutenoit la dignité de maître par des dehors magnifiques; & le roi toujours plus mal logi, plus mal servi, & plus mal vêtu que le moindre officier de son armée, disoit que son Palais étoit le quartier de l'ambassadeur. L'ambassadeur Turc presenta à Charles ses soldats Suédois, qui ayant été pris par des bouquins, & vendus en Turquie, avoient été rachetés par le grand Seigneur; & que

N cet

cet Empereur envoyoit au roi comme le p
sent le plus agréable qu'il pût lui faire ; n
que la fierté Ottomane prétendît rendre ho
mage à la gloire de Charles XII. mais pa
que le Sultan ennemi naturel des empere
de Moscovie & d'Allemagne vouloit se for
fier contr' eux de l'amitié de la Suède &
l'alliance de la Pologne. L'Ambassadeur co
plimenta Stanislas sur son avénement : a
ce roi fut reconnu en peu de tems par l'Al
lemagne, la France, l'Angleterre, l'Espag
& la Turquie. Il n'y eut que le Pape q
voulut attendre, pour le reconnoître, que
tems eût affermi sur sa tête cette couron
qu'une disgrâce pouvoit faire tomber.

A peine Charles eût-il donné audience
l'ambassadeur de la porte Ottomane, q
courut chercher les Moscovites.

Le Czar étoit sorti de Pologne, & y é
rentré plus de vingt fois pendant le cours
la guerre : ce pays ouvert de toutes pa
n'ayant point de places fortes qui coupent
retraite à une armée laissoit aux Moscovites
liberté de reparoître souvent au même end
où ils avoient été battus ; & même de pa
trer dans le pays aussi avant que le vainqueur
Pendant le séjour de Charles en Saxe, le C
s'étoit avancé jusqu'à Léopold, à l'extrême
méridionale de la Pologne. Il étoit alors u
le Nord à Grodno en Lithuanie à cent lie
de Léopold.

Charles laissa en Pologne Stanislas, qui
fisté de dix mille Suédois & de ses nouvea
fuis

ROI DE SUEDE. LIV. IV. 147

nts, avoit à conserver son Royaume contre
ennemis, étrangers & domestiques ; pour
il se mit à la tête de sa cavalerie, & mar-
vers Grodno au milieu des glaces au mois
Janvier 1708.

Il avoit déjà passé le Niemen à deux lieues
la ville ; & le Czar ne sçavoit encore rien
sa marche. A la première nouvelle que les
édois arrivent, le Czar sort par la porte du
ord ; & Charles entre par celle qui est au Mi-

Le roi n'avoit avec lui que six cens gar-
, le reste n'avoit pu le suivre. Le Czar
oit avec plus de deux mille hommes dans
opinion que toute une armée entroit dans
odno. Il apprend le jour même par un trans-
e Polonois, qu'il n'a quitté la place qu'à six
s hommes, & que le gros de l'armée enne-
étoit encore éloigné de plus de cinq lieues.
ne perd point de tems ; il détache quinze
s cheveaux de sa troupe à l'entrée de la
t pour aller surprendre le roi de Suéde dans
ville. Les quinze cens Moscovites arrivé-
t à la faveur de l'obscurité jusqu'à la pre-
regarde Suédoise sans être reconnus. Tren-
hommes composoient cette garde ; ils sou-
ent seuls un demi quart d'heure l'effort
quinze cens hommes. Le roi qui étoit à
tre bout de la ville accourut bien-tôt avec
reste de ses six cens gardes. Les Mosco-
es s'ensuivirent avec précipitation. Son armée
fut pas long-tems sans le joindre, ni lui sans
suivre l'ennemi. Tous les corps Mosco-
es répandus dans la Lithuanie se retiroient

en hâte du côté de l'Orient dans le Palais de Minsky, près des frontières de la Moscovie où étoit leur rendez-vous. Les Suédois le roi partagea aussi en divers corps, ne cesserent de les suivre pendant plus de trente lieues de chemin. Ceux qui fuyoient & ceux qui poursuivoient, faisoient des marches forcées presque tous les jours, quoiqu'on fût au milieu de l'hiver. Il y avoit déjà long-tems que toutes les saisons étoient devenues égales pour les soldats de Charles, & pour ceux du Czar la feule terreur qu'inspiroit le nom du Charles, mettoit alors de la différence entre les Moscovites & les Suédois.

Depuis Grodno jusqu'au Boristhène, entrant vers l'Orient, ce ne sont que des marais, des déserts, des montagnes, des forêts immenses : dans les endroits qui sont cultivés on ne trouve point de vivres : les paysans souffrent dans la terre tous leurs grains, tout ce qui peut s'y conserver : il faut fouiller la terre avec de grandes perches ferrées pour découvrir ces magasins souterrains. Les Moscovites & les Suédois se servirent tour à tour de ces provisions ; mais on n'en trouvoit pas toujours, & elles n'étoient pas suffisantes.

Le roi de Suède qui avoit prévu ces extrémités, avoit fait apporter du biscuit pour subsistance de son armée : rien ne l'arrêta dans sa marche. Après qu'il eut traversé la forêt de Minsky, où il fallut abattre à tout moment des arbres pour faire un chemin à ses troupes & à son bagage, il se trouva le

I. Palatin Mot édois ne cel te lie reux fond t au m ems q les po u Cz du m ce ent en maria rêts in cultur fans e ains, t fond ées po es Ma r à tr voit tes. s ext pour rréto veré à to n à le a Ju

ROI DE SUEDE. LIV. IV. 149

en 1708. devant la riviere de Berezine,
-à-vis Borislou.

Le Czar avoit rassemblé en cet endroit la
grande partie de ses forces; il y étoit a-
ntageusement retranché. Son dessein étoit
empêcher les Suédois de passer la riviere.
Charles posta quelques régimens sur le bord
la Berezine, à l'opposite de Borislou, com-
s'il avoit voulu tenter le passage à la vue
l'ennemi. Dans le même tems, il remonte
son armée trois lieues au-delà vers la
source de la riviere: il y fait jeter un pont,
sur le ventre à un corps de trois mille
hommes qui défendoit ce poste, & marche à
l'armée ennemie sans s'arrêter. Les Mosco-
vites ne l'attendirent pas, ils décampèrent, &
retirerent vers le Boristhène, gatant tous les
chemins & détruisant tout sur leur route pour
tarder au moins les Suédois.

Charles surmonta tous les obstacles, avan-
tant toujouers vers le Boristhène. Il rencontra
sur son chemin vingt mille Moscovites retran-
chés dans un lieu nommé Hollosin, derrière un
marais auquel on ne pouvoit aborder qu'en
passant une riviere. Charles n'attendit pas pour
attaquer que le reste de son infanterie fut
arrivé; il se jette dans l'eau à la tête de ses
troupes à pied, il traverse la riviere & le ma-
rais, ayant souvent de l'eau au-dessus des é-
paules. Pendant qu'il alloit ainsi aux ennemis,
il avoit ordonné à sa cavalerie de faire le tour
du marais pour prendre les ennemis en flanc.
Les Moscovites étonnés qu'aucune barrière ne

150 HIST. DE CHARLES XII.

pût les déprendre, furent enfoncés en même temps par le Roi qui les attaquoit à pied, par la cavalerie Suédoise.

Cette cavalerie s'étant fait *tour* à travers des ennemis, joignit le Roi au milieu du combat. Alors il monta à cheval ; mais quelque temps après il trouva dans la mêlée un jeune gentilhomme Suédois nommé Gullenstiern qu'il aimoit beaucoup, blessé & hors d'état de marcher, il le força de prendre son cheval, & continua de commander à pied à la tête de son régiment. De toutes les batailles qu'il a eu données, celle-ci étoit peut-être la plus glorieuse, celle où il avoit échappé les plus grands dangers, & où il avoit montré le plus d'habileté. On en conserva la mémoire par une medaille où on lisoit d'un côté : *Silvae, paluas aggeres, hostes victi.* Et de l'autre : *Viatria copias alium latus in orbem.*

Les Moscovites chassés par tout, repassèrent le Boristène qui sépare les Etats de la Pologne de leur pays. Charles ne tarda pas à les poursuivre : il passa ce grand fleuve après eux à Mohilou dernière ville de la Pologne, qui appartient tantôt aux Polonois, tantôt aux Czars, destinée commune aux places frontières.

Le Czar qui vit alors son Empire où il venoit de faire naître les arts & le commerce, à proie à une guerre capable de renverser en peu tous ses grands desseins, & peut-être son trône, songea à parler de paix : il fit hazarder quelques propositions par un gentilhomme Polonois qui vint à l'armée de Suède. Charles XII. ac-

putumé à n'accorder la paix à ses ennemis que dans leurs Capitales, répondit simplement : *Je traiterai avec le Czar à Moscou.* Quand on apporta au Czar cette réponse hautaine : " Mon frere Charles, dit-il, prétend faire toujours l'Alexandre ; mais je me flatte qu'il ne trouvera pas en moi un Darius."

De Mohilou, place où le Roi traversa le Bistène, si vous remontez au Nord, le long de ce fleuve, toujours sur les frontières de Pologne & de Moscovie, vous trouvez à trente lieues le païs de Smolensko par où passe la grande route qui va de Pologne à Moscou : le Czar se retirait par ce chemin, le Roi le suivait à grandes journées. Une partie de l'avant-garde Moscovite fut plus d'une fois aux prises avec les dragons de l'avant-garde Suédoise. L'avantage demeuroit presque toujours ces derniers ; mais ils s'affoiblisoient à force de vaincre, dans de petits combats qui ne décidoiient rien, & où ils perdoient toujours du monde.

Le 22 Septembre de cette année 1708. le Roi attaqua auprès de Smolensko un corps de six mille hommes de cavalerie & de six mille Calmouks.

Ces Calmouks sont des Tartares qui habitent contre le Royaume d'Astracan, domaine du Czar, & celui de Samarcande, païs des Tartares Usbek, & patrie de Timur connu sous le nom de Tamerlan. Le païs des Calmouks s'étend à l'Orient jusqu'aux montagnes qui séparent le Mogol de l'Asie Occidentale. Ceux qui

qui habitent vers Astracan sont tributaires du Czar: il prétend sur eux un empire absolu; mais leur vie vagabonde l'empêche d'en être le maître, & fait qu'il se conduit avec eux comme le grand Seigneur avec les Arabes, tantôt souffrant leurs brigandages, & tantôt les punissant. Il y a toujours de ces Calmouks dans les troupes de Moscovie. Le Czar étoit même parvenu à les discipliner comme le reste de ses soldats.

Le Roi fondit sur cette armée n'ayant avec lui que six régimens de cavalerie, & quatre mille fantassins. Il enfonça d'abord les Moscovites à la tête de son régiment d'Ostrogothie; les ennemis se retirèrent. Le Roi avança sur eux par des chemins creux & inégaux, où les Calmouks étoient cachés: ils parurent alors, & se jettèrent entre le régiment où le Roi combattoit, & le reste de l'armée Suédoise. Al'instinct & Moscovites & Calmouks entourèrent ce régiment & percèrent jusqu'au Roi. Ils tuèrent deux Aides de camp qui combattoient auprès de sa personne. Le cheval du Roi fut tué sous lui: un Ecuier lui en présentoit un autre; mais l'Ecuier & le cheval furent percés de coups. Charles combattit à pied entouré de quelques officiers qui accoururent incontinent autour de lui.

Plusieurs furent pris, blessés ou tués, ou entraînés loin du Roi par la foule qui se jeta sur eux; il ne restoit que cinq hommes auprès de Charles. Il étoit épuisé de fatigue: avoit tué plus de douze ennemis de sa main.

ans avoir reçu une feule blessure, par ce bonheur inexprimable qui jusqu'alors l'avoit accompagné par tout, & sur lequel il compta toujours. Enfin un colonel nommé Dardof se fit jour à travers des Calmouks avec une feule compagnie de son régiment : il arrive à temps pour dégager le Roi : le reste des Suédois fit main-basse sur ces Tartares. L'armée reprit ses rangs : Charles monta à cheval & tout fatigué qu'il étoit, il poursuivit les Motovites pendant deux lieues.

Le vainqueur étoit toujours dans le grand chemin de la capitale de Moscovie. Il y a de Smolensko, auprès duquel se donna ce combat, jusques à Moscou, environ cent de nos lieues Françoises : les chemins n'étoient pas plus mauvais par eux-mêmes que ceux par où les Suédois avoient déjà passé : mais on eut avis que le Czar avoit non-seulement rendu toutes ces routes impraticables, soit en les couvrant d'eaux dans les endroits voisins des marais, soit en faisant de distance en distance des fossés profonds, soit en couvrant les chemins de forêts qu'on avoit abattues ; mais encore qu'il avoit brûlé tous les villages à droit & à gauche. L'hiver approchoit : il y avoit peu d'apparence d'avancer promptement dans le pays, nulle d'y subsister ; & toutes les forces Moscovites réunies, pouvoient aller au roi de Suède par des chemins qu'il ne connoissoit pas.

Charles ayant fait la revue de toute son armée ; & s'étant fait rendre compte des vivres, vit qu'on n'en avoit pas pour quinze jours. Le géné-

général Levenhaup qui devoit lui amener des provisions, & quinze mille hommes de renfort, ne venoit point : il résolut donc de quitter le chemin de Moscou, & de tourner au Midi vers l'Ukraine dans le pays des Cosaques, situé entre la petite Tartarie, la Pologne, & la Moscovie. Ce pays a environ cent de nos lieues du Midi au Septentrion, & presque autant de l'Orient au Couchant. Il est partagé en deux parties à peu près égales par la Boristhène qui le traverse en coulant du Nord-Ouest au Sud-Est : la principale ville est Bathurin sur la petite rivière de Sem. La partie la plus Septentrionale de l'Ukraine est cultivée & riche. La plus Méridionale située par le quarante-huitième degré, est un des pays des plus fertiles du monde & des plus deserts. Le mauvais gouvernement y étouffe le bien que la nature s'efforce de faire aux hommes. Les habitans de ces cantons voisins de la petite Tartarie ne s'embellent ni ne plantent, parce que les Tartares de Bougiac, ceux de Précop, les Moldaves, tous peuples brigands, viendroient ravager leurs moisssons.

L'Ukraine a toujours aspiré à être libre, mais étant entourée de la Moscovie, des états du grand Seigneur, & de la Pologne, il lui a fallu chercher un protecteur ; & par conséquent un maître dans l'un de ces trois Etats. Elle se mit d'abord sous la protection de la Pologne qui la traita trop en sujette : elle se donna depuis au Moscovite qui la gouverna en esclave, autant qu'il le put. D'abord les Ukraniens

traniens jouirent du privilége d'élire un Prince sous le nom de Général; mais bien-tôt ils furent dépoillés de ce droit, & leur Général fut nommé par la cour de Moscou.

Celui qui remplissoit alors cette place étoit un gentilhomme Polonois, nommé Mazepa, né dans le Palatinat de Podolie: il avoit été élevé Page du roi Jean Casimir, & avoit pris à sa Cour quelque teinture des belles lettres. Une intrigue qu'il eut dans sa jeunesse avec la femme d'un gentilhomme Polonois, ayant été découverte, le mari le fit fouetter de vertes, le fit lier tout nud sur un cheval farouche, & le laissa aller en cet état. Le cheval qui échappa du pays de l'Ukraine y retourna, & y porta Mazeppa demi mort de fatigue & de faim. Quelques païsans le secoururent: il resta long-tems parmi eux, & se signala dans plusieurs courses contre les Tartares. La supériorité de ses lumières lui donna une grande considération parmi les Cosaques: sa réputation augmentant de jour en jour obligea le Czar à faire Prince de l'Ukraine.

Un jour étant à table à Moscou avec le Czar, cet Empereur lui proposa de discipliner les Cosaques, & de rendre ces peuples plus dépendans: Mazeppa répondit, que la situation de l'Ukraine, & le génie de cette nation étoient des obstacles insurmontables: le Czar qui commençoit à être échauffé par le vin, & qui ne commandoit pas toujours à sa colére, l'appela traître, & le menaça de la faire empaler.

Mazeppa de retour en Ukraine, forma le projet

156. HIST. DE CHARLES XII.

projet d'une révolte : l'armée de Suède qui parut bien-tôt après sur les frontières, lui facilita les moyens : il prit la résolution d'être indépendant, & de se former un puissant royaume de l'Ukraine & des débris de l'empire de Russie. C'étoit un homme courageux, entreprenant, & d'un travail infatigable : il se ligua secrètement avec le roi de Suède pour hâter la chute du Czar, & pour en profiter.

Le Roi lui donna rendez-vous auprès de la rivière Desna. Mazeppa promit de s'y rendre avec trente mille hommes, des munitions de guerre, des provisions de bouche, & ses trésors qui étoient immenses. L'armée Suédoise marcha donc de ce côté au grand étonnement de tous les officiers qui ne s'avoient rien de traité du Roi avec les Cosaques. Charles envoya ordre à Levenbaup de lui amener en diligence ses troupes, & des provisions dans l'Ukraine, où il projettoit de passer l'hiver, afin que s'étant assuré de ce pays, il pût conquérir la Moscovie au Printemps suivant ; & ce pendant s'avanza vers la rivière Desna qui tombe dans le Boristhène à Kiovie.

Les obstacles qu'on avoit trouvés jusqu'à lors dans la route, étoient légers en comparaison de ceux qu'on rencontra dans ce nouveau chemin. Il fallut traverser une forêt de cinquante lieues pleine de marécages. Le général Lagercron qui marchoit devant avec cinq mille hommes & des pionniers, égara l'armée vers l'Orient à trente lieues de la véritable route. Après quatre jours de marche, le Roi

connut la faute de Lagercron : on se remit
à peine dans le chemin ; mais presque toute
l'artillerie, & tous les chariots resterent em-
barbés ou abîmés dans les marais.

Enfin après douze jours d'une marche si
lente, pendant laquelle les Suédois avoient
consommé le peu de biscuit qui leur restoit :
l'armée exténuée de la faim
va sur les bords de la Desna dans l'endroit
où Mazeppa avoit manqué le rendez-vous ;
au lieu d'y trouver ce Prince, on trouva
corps de Moscovites qui avançoit vers l'au-
bord de la rivière : le Roi fut étonné ; mais
résolut sur le champ de passer la Desna, &
attaquer les ennemis. Les bords de cette
rivière étoient si escarpés, qu'on fut obligé de
lendre les soldats avec des cordes. Ils tra-
verserent la rivière selon leur maniere accou-
lée, les uns sur des radaux faits à la hâte,
autres à la nage : le corps des Moscovites
arrivoit dans ce tems-là même, n'étoit
de huit mille hommes : il ne résista pas
au tems, & cet obstacle fut encore surmonté.
Charles avançoit dans ces pays perdus,
certain de sa route & de la fidélité de Ma-
zeppa : ce Cosaque parut enfin ; mais plutôt
comme un fugitif, que comme un Allié puiss-

ant. Les Moscovites avoient découvert &
renoué ses dessous. Ils étoient venus fondre
sur ces Cosaques qu'ils avoient taillés en pié-
ces : ses principaux amis pris les armes à la
main, avoient péri au nombre de trente par le
couteau de la rouë : ses villes étoient réduites

en cendre, ses tressors pillés, les provisions qu'il préparoit au roi de Suède saisis : à peine voit-il pu échapper avec six mille hommes, quelques chevaux chargés d'or & d'argent. Toute-fois il apportoit au Roi l'esperance de se soutenir par ses intelligences dans ce pays inconnu, & l'affection de tous les Cosaques qui enragés contre les Moscovites, arrivoient par troupes au camp, & le firent subfister.

Charles espéroit au moins que son général Levenhaup viendroit réparer cette mauvaise fortune. Il devoit amener environ quinze mille Suédois qui valoient mieux que cent mille Cosaques, & apporter des provisions de guerre & de bouche. Il arriva à peu près dans le même état que Mazeppa.

Il avoit déjà passé le Boristhène au-delà de Mohilou, & s'étoit avancé vingt de nos lieues au-delà, sur le chemin de l'Ukraine. Amenoit au Roi un convoi de huit mille chariots, avec l'argent qu'il avoit levé en Lithuanie & sur sa route. Quand il fut vers le bout de Lesno, près de l'endroit où les rivières de Pronia & de Sossa se joignent pour aller tomber loin au-delà dans le Boristhène, le Cosaque parut à la tête de cinquante mille hommes.

Le général Suédois qui n'en avoit pas cent mille complets, ne voulut pas se retrancher. Tant de victoires avoient donné aux Suédois une si grande confiance, qu'ils ne s'informoient jamais du nombre de leurs ennemis, mais seulement du lieu où ils étoient. Levenhaup matcha donc à eux fans balancer le

d'Octobre

Octobre 1708. après midi. Dans le premier
oc ils tuèrent quinze cens Moscovites. La
nsfusion se mit dans l'armée du Czar, on
oit de tous côtés. L'Empereur des Russes
le moment où il alloit être entièrement
fait. Il sentoit que le salut de ses Etats
pendoit de cette journée, & qu'il étoit
rdi si Levenhaup joignoit le roi le Suéde
ec une armée victorieuse.

Dès qu'il vit que ses troupes commençoi-
t à reculer, il courut à l'arrière garde où
oient des Cosaques & des Calmouks : Je
us ordonne, leur dit-il, de tirer sur quicon-
e fura, & de me tuer moi-même, si j'étois
ez lâche pour me retirer. De-là il retourna
l'avant-garde, & rallia ses troupes lui-même,
é du prince Menzikof & du prince Gallict-
Levenhaup, qui avoit des ordres pressans
rejoindre son maître, aima mieux conti-
er sa marche que recommencer le combat,
yant en avoir assez faite pour ôter aux
nemis la résolution de le poursuivre.

Dès le lendemain à onze heures, le Czar
attaqua au bord d'un marais, & étendit son
née pour l'envelopper. Les Suédois firent
e par tout : on se battit pendant deux heures
ec une opiniatreté égale. Les Moscovites
dirent trois fois plus de monde ; mais aucun
lâcha pied, & la victoire fut indécise.

A quatre heures le général Baver amena au
ar un renfort de troupes. La bataille re-
mença alors pour la troisième fois avec
s de furie & d'acharnement : elle dura jus-
O 2 qu'à

qu'à la nuit ; enfin le nombre l'emporta : Suédois furent rompus, enfoncés, & pou-
jusqu'à leur baggage. Levenhaup rallia
troupes derrière ses chariots : les Suédois é-
tait vaincus, mais ils ne s'ensuivirent point.
étoient environ neuf mille hommes, dont
cun ne s'écarta : le Général les mit en
de bataille aussi facilement que s'ils n'avoient
point été vaincus. Le Czar de l'autre c-
passe la nuit sous les armes ; il défendit
officiers sous peine d'être cassés, & aux s-
dats, sous peine de mort, de s'écartier po-
piller.

Le lendemain encore il commanda au poi-
du jour une nouvelle attaque. Levenhaup
s'étoit retiré à quelques milles dans un lie-
avantageux, après avoir encloué une partie
son canon & mis le feu à ses chariots.

Les Moscovites arrivèrent assez à tems pour
empêcher tout le convoi d'être consommé par
les flammes ; ils se faisirent de plus de six milles
chariots qu'ils sauverent. Le Czar qui voulut
achever la défaite des Suédois, envoya un
ses Généraux nommé Flug les attaquer en
core pour la cinquième fois : ce Général les
offrit une capitulation honorable. Levenhaup
la refusa & livra un cinquième combat au
sanglant que les premiers. De neuf mille so-
dats qu'il avoit encore, il en perdit la moitié.
l'autre ne put être forcée : enfin la nuit su-
venant, Levenhaup après avoir soutenu cin-
combats contre cinquante mille hommes, par-
la Sosla à la nage suivi par cinq mille homme-

lui restoient, dont les blessés passèrent sur radaux. Le Czar perdit plus de vingt mille moscovites dans ces cinq combats, où il eut gloire de vaincre des Suédois, & Levenhaup celle de disputer trois jours la victoire, de se retirer sans avoir été forcée dans son dernier poste. Il vint donc au camp de son autre avec l'honneur de s'être si bien défendu, mais n'amenant avec lui ni munitions ni née.

Le roi Stanislas eût bien voulu aller joindre Charles dans le même tems ; mais les Moscovites vainqueurs de Levenhaup, lui eussent empêché les chemins, & Siniawsky l'occupoit en Pologne.

Le roi de Suède se trouva ainsi sans provisions & sans communication avec la Pologne, couré d'ennemis, au milieu d'un pays où il n'avoit guérre de ressource que son courage. Dans cette extrémité le mémorable hiver 1709. plus terrible encore sur ces frontières de l'Europe, que nous ne l'avons senti en France, détruisit une partie de son armée. Charles vouloit braver les saisons comme il fit ses ennemis ; il osoit faire de longues marches avec ses troupes pendant ce froid mortel.

Ce fut dans une de ces marches que deux hommes tombèrent morts de froid près à ses yeux. Les cavaliers n'avoient plus de bottes, les fantassins étoient sans souliers & que sans habits. Ils étoient réduits à se faire des chausfures de peaux de bêtes, comme pouvoient : souvent ils manquoient de pain.

On avoit été réduit à jeter presque tous canons dans des marais & dans des rivières faute de chevaux pour les traîner. Cette mée auparavant si florissante étoit réduite vingt-quatre mille hommes prêts à mourir faim. On ne recevoit plus de nouvelles de Suède, & on ne pouvoit y en faire tenir. De cet état un seul officier se plaignit.

“ quoi ! lui dit le roi, vous ennuyez vous de
“ tre loin de votre femme ? si vous êtes
“ vrai soldat, je vous menerai si loin que
“ vous pourrez à peine recevoir des nouvelles
“ de Suède une fois en trois ans.

Un soldat osa lui présenter avec murmure en présence de toute l'armée, un morceau de pain noir & moisi, fait d'orge & d'avoine seule nourriture qu'ils avoient alors, & de plus ils n'avoient pas même suffisamment : le soldat reçut le morceau de pain sans s'émouvoir, mangea tout entier, & dit ensuite froidement au soldat : il n'est pas bon, mais il peut manger. Ce trait tout petit qu'il est, qui augmente le respect & la confiance peut-être petit, contribua plus que tout le reste à faire supporter à l'armée Suédoise des exactions qui eussent été intolérables sous un autre Général.

Dans cette situation il reçut enfin des nouvelles de Stockholm, mais ce ne fut que pour apprendre la mort de la duchesse de Holstein sa femme que la petite vérole enleva au mois de Décembre 1708. dans la vingt-septième année de son âge. C'étoit une Princesse aussi douce

tous aussi compatissante que son frere étoit impé-
rivier dans ses volontés, & implacable dans
Cette vengeances. Il avoit toujours eu pour él-
éduite beaucoup de tendresse: il fut d'autant plus
tourir égé de sa perte, que commençant alors à
illes de venir malheureux, il en devenoit un peu
air. Dus sensible.

Il apprit aussi qu'on avoit levé des troupes
de l'argent en exécution de ses ordres, mais
en ne pouvoit arriver jusqu'à son camp;
uisqu'entre lui & Stokolm, il y avoit près de
inq cens lieues à traverser, & des ennemis
supérieurs en nombre à combattre.

Le Czar aussi agissant que le roi de Suéde,
après avoir envoyé de nouvelles troupes au sec-
ours des confédérés de Pologne, réunis con-
& dans le Stanislas sous le général Siniuski, s'avant-
le bien-tôt dans l'Ukraine au milieu de ce
voir, de hiver pour faire tête au roi de Suéde.
deme à il continua dans la politique d'affoiblir son
peut ennemi par de petits combats, jugeant bien
t, si que l'armée Suédoise périrroit entièrement à la
ce pe longue; puisqu'elle ne pouvoit être recrutée,
refor tandis que lui pouvoit tirer à tout moment
exta de nouvelles forces de ses Etats.

Il falloit que le froid fût bien excessif, puisque les deux ennemis furent contraints de accorder une suspension d'armes. Mais dès le premier de Février on recommença à se battre au milieu des glaces & des nieges.

Après plusieurs petits combats, & quelques éclavantages, le roi vit au mois d'Avril qu'il ne lui restoit plus que dix-huit mille Suédois.

Mazeppa

Mazeppa seul, ce prince des Cosaques, les faisoit subsister : sans ce secours l'armée eut péri de faim & de misère. Le Czar dans cette conjoncture fit proposer à Mazeppa de rentrer sous sa domination. Mais le Cosaque fut fidèle à son nouvel Allié ; soit que le supplice affreux de la roue dont ayoient péri ses amis le fit craindre pour lui-même, soit qu'il voulut les venger.

Charles avec ses dix-huit mille Suédois, & autant de Cosaques, n'avoit perdu ni le dessein, ni l'esperance de pénétrer jusqu'à Moscou. Il alla vers la fin de Mai investir Pultava, sur la rivière Vorsklat, à l'extrémité orientale de l'Ukraine, à treize grandes lieues du Boristhène, le Czar en avoit fait un magasin. Si le roi la prenoit, il se rouvroit le chemin de Moscou, & pouvoit au moins attendre dans l'abondance de toutes choses les secours qu'il esperoit encore de Suède, de Livonie, de Poméranie & de Pologne. Sa seule ressource étant donc dans la prise de Pultava, il en prenfa le siège avec ardeur. Mazeppa qui avoit des intelligences dans la ville, l'assura qu'il en seroit bien-tôt le maître : l'esperance renaissoit dans l'armée. Les soldats regardoient la prise de Pultava comme la fin de toutes leurs misères.

Le roi s'apperçut dès le commencement du siège qu'il avoit enseigné l'art de la guerre à ses ennemis. Le prince Menzikoff, malgré toutes ses précautions, jeta du secours dans la ville ; la garnison par ce moyen se trouva forte de près de dix mille hommes.

Le Roi en continua le siége avec plus de vigueur: il emporta les ouvrages avancés, dont même deux assauts au corps de la place, prit la courtine. Le siége étoit en cet état lorsque le Roi s'étant avancé à cheval dans la rivière pour reconnoître de plus près quelques ouvrages, reçut un coup de carabine qui lui perça la botte, & lui fracassa l'os du talon. On ne remarqua pas sur son visage le moindre changement qui pût faire soupçonner qu'il étoit blessé: il continua à donner tranquillement ses ordres, & demeura encore près de six heures à cheval. Un de ses domestiques s'apercevant que le soulier de la botte du Roi étoit tout sanglant, courut chercher des chirurgiens: la douleur du Roi commençoit à être si cuisante qu'il fallut l'aider à descendre à cheval, & l'emporter dans sa tente. Les chirurgiens visitèrent sa plaie; la gangrène y étoit déjà: ils furent d'avis de lui couper la jambe. La consternation de l'armée étoit imprévisible. Un Chirurgien nommé Neuman, plus habile & plus hardi que les autres, assura l'en faisant de profondes incisions, il sauva la jambe du roi. Travaillez donc tout à l'heure, lui dit le Roi; taillez hardiment, neaignez rien: il tenoit lui-même sa jambe avec les deux mains, regardant les incisions qu'on lui faisoit, comme si l'opération eût été faite sur un autre.

Dans le tems même qu'on lui mettoit un appareil, il ordonna un assaut pour le lendemain; mais à peine avoit-il donné cet ordre qu'on vint

vint lui apprendre que le Czar paroissoit avec une armée de plus de soixante & dix mille hommes. Il fallut alors prendre un autre parti. Charles blessé & incapable d'agir, se voyoit être le Boristhène & la rivière qui passe à Patava, dans un Pays desert, sans places de fortune, sans munitions, vis-à-vis une armée qui coupoit la retraite & les vivres. Dans cette extrémité il n'assembla point de conseil de guerre, comme tant de relations l'ont debité mais la nuit du 7 au 8 de Juillet il fit venir Velt-Maréchal Renchild dans sa tente, & l'ordonna sans délibération, comme sans enquête, de tout disposer pour attaquer le Czar le lendemain. Renchild ne contesta point, & sortit pour obéir. A la porte de la tente du Roi, il rencontra le Comte Piper, avec qui il étoit fort mal depuis long-tems, comme il arrivait souvent entre le Ministre & le Général. Piper lui demanda s'il n'y avoit rien de nouveau : Non, dit le Général froidement, & passa outre pour aller donner ses ordres. Dès que le comte Piper fut entré dans la tente de Renchild, ne vous a-t-il rien appris, lui dit le Roi ? Rien, répondit Piper : Eh bien je vous apprends donc, reprit le Roi, que demain nous donnons bataille. Le comte Piper fut effrayé d'une résolution si desespérée, mais il savoit bien qu'on ne faisoit jamais changer son Maître d'idée ; il ne marqua son étonnement que par son silence, & laissa Charles dormir jusqu'à la pointe du jour.

Ce fut le 8 Juillet de l'année 1709. que le Roi donna

Il avoit vaincu cette bataille décisive de Pultava entre deux plus célèbres Monarques qui furent dans le monde : Charles XII. illustre par vingt-neuf années de victoires, Pierre Alexiovits à Pultava par neuf années de peines, prises pour former des troupes égales aux troupes Suédoises ; l'un qui voulut si cher d'avoir donné des Etats, l'autre d'avoir civilisé les siens ; Charles aimant les dangers, & ne combattant que pour la gloire ; Alexiovits ne fuiant point le péril, & ne faisant la guerre que pour ses intérêts ; le monarque Suédois libéral par grandeur d'ame, le tsar moscovite ne donnant jamais que par quelque Czar d'une sobriété & d'une continence sans exemple, d'un naturel magnanimité, qui n'avoit été barbare qu'une fois ; celui qui n'ait pas dépouillé la rudesse de son éducation & de son païs, aussi terrible à ses sujets admirable aux étrangers, & trop addonné à des excès qui ont même abrégé ses jours. Charles avoit le titre d'Invincible qu'un moment pouvoit lui ôter ; les Nations avoient donné à Pierre Alexiovits le nom de Grand, une défaite ne pouvoit lui faire perdre, ce qu'il ne le devoit pas à des victoires.

Pour avoir une idée nette de cette bataille, du lieu où elle fut donnée, il faut se figurer Pultava au Nord, le camp du roi de Suède au Sud, tirant un peu vers l'Orient, son baggage se trouvant lui à environ un mille, & la rivière de Pultava au Nord de la ville, coulant de l'Orient à l'Occident.

Le Czar avoit passé la rivière à une lieue de Pultava

Pultava, du côté de l'Occident, & commençoit à former son camp.

A la pointe du jour les Suédois parurent hors de leurs tranchées avec quatre canons d'fer pour toute artillerie : le reste fut laissé dans le camp avec environ trois mille hommes, quatre mille demeurèrent au baggag. Dès lors que l'armée Suédoise marcha aux ennemis, forte d'environ vingt-cinq mille hommes, dont il n'y avoit pas douze mille de troupe réglées.

Les généraux Renchild, Field, Levenhaupt, Slipenbak, Horn, Sparre, Hamilton, le Prince Virtemberg, parent du Roi, & quelques autres dont la plupart avoient vû la bataille de Narva, faisoient tous souvenir les officiers subalternes de cette journée, où huit mille Suédois avoient détruit une armée de cent mille Moscovites dans un camp retranché. Les officiers disoient aux soldats, tous s'encourageoient en marchant.

Le Roi conduisoit la marche porté sur un brancard à la tête de son infanterie. Une partie de la cavalerie s'avanza par son ordre pour attaquer celle des ennemis ; la bataille commença par cet engagement à quatre heures & demie du matin : la cavalerie ennemie étoit à l'Occident à la droite du camp Moscovite ; le prince Menzikoff, & le comte Gollowin l'avoient disposée par intervalles entre des redoutes garnies de canon. Le général Slipenbak à la tête des Suédois, fondu sur cette cavalerie. Tous ceux qui ont servi dans les troupes Suédoises

Les sçavent qu'il étoit presque impossible de résister à la fureur de leur premier choc. Les soldats Moscovites furent rompus & en-
fuis. Le Czar accourut lui-même pour les arrêter, son chapeau fut percé d'une balle de mosqueta. Menzikoff eut trois chevaux tués sous lui, les Suédois crièrent victoire.

Charles ne douta pas que la bataille ne fût
née, il avoit envoyé au milieu de la nuit le
éral Creuts avec cinq mille cavaliers ou
gons qui devoient prendre les ennemis en
c tandis qu'il les attaqueroit de front ; mais
malheur voulut que Creuts s'égarât, & ne
ut point. Le Czar qui s'étoit cru perdu,
le tems de rallier sa cavalerie. Il fondit à
tour sur celle du Roi, qui n'étant point
tenuë par le détachement de Creuts, fut
apuë à son tour. Slippenbak même fut fait
lonnier dans cet engagement. En même
us soixante & douze canons tiroient du
op sur la cavalerie Suédoise, & l'infanterie
sienne débouchant de ses lignes venoit at-
uer celle de Charles.

Le Czar par une presence d'esprit, & par une
rétration qui n'appartient dans ces momens
aux véritablement grands hommes, détache
rs le prince Menzikoff pour aller se poster
re Pultava & les Suédois; le prince Men-
off exécuta avec habileté & avec prompti-
e l'ordre de son maître; non-seulement il
pa la communication entre l'armée Sué-
se, & les troupes restées au camp devant
tava; mais ayant rencontré un corps de

170. HIST. DE CHARLES XII.

réserve de trois mille hommes, il l'enveloppe & le tailla en pièces.

Cependant l'infanterie Moscovite sortoit ses lignes, & s'avançoit en bataille dans plaine. D'un autre côté la cavalerie Suédoise rallioit à un quart de lieuë de l'armée ennemie. Et le Roi aidé de son Velt Maréchal Rechild, ordonnoit tout pour un combat général.

Il rangea sur deux lignes ce qui lui resta de troupes, son infanterie occupant le centre, la cavalerie les deux ailes. Le Czar disposoit son armée de même; il avoit l'avantage de nombre, & celui de soixante & douze canons, tandis que les Suédois ne lui en oppoisoient que quatre, & qu'ils commençoient manquer de poudre.

L'empereur Moscovite étoit au centre de son armée, n'ayant alors que le titre de Major général, & sembloit obéir au général Ciermetoff. Mais il alloit comme Empereur d'Asie en rang monté sur un cheval Turc, qu'étoit un présent du grand Seigneur, exhortant les capitaines & les soldats, & promettant à chacun des récompensées.

Charles fit ce qu'il put pour monter à cheval à la tête de ses troupes; mais ne pouvant s'y tenir sans de grandes douleurs, il se fit remettre sur son brancard, tenant son épée d'une main, & un pistolet de l'autre.

A neuf heures du matin la bataille recommença; une des premières volées du canon Moscovite emporta les deux chevaux de son brancard, il en fit atteler deux autres: une seconde volée mit le brancard en pieces, & ren-

sa le Roi. Les troupes qui combattoient de lui le crurent mort. Les Suédois alarmés s'ébranlèrent, & la poudre leur manquant, & le canon ennemi continuant à les égaser, la premiere ligne se replia sur la seconde, la seconde s'enfuit. Ce ne fut en cette dernière action qu'une ligne de dix mille hommes de l'infanterie Moscovite qui mit en déroute l'armée Suédoise, tant les choses étoient changées.

Le Roi porté sur des piques par quatre gardiers, couvert de sang, & tout froissé de sa honte, pouvant parler à peine, s'écrioit, Suédois, Suédois. La colère & la douleur lui rendant quelques forces, il tenta de rallier quelques rémens. Les Moscovites les poursuivoient à coups d'épées, de bayonnettes & de piques. Saja le prince Virtemberg, le général Renald, Hamilton, Stakelberg, étoient faits prisonniers, le camp devant Pultava forcé, & tout dans une confusion à laquelle il n'y avoit plus de ressource. Le comte Piper avec tous les officiers de la Chancellerie, étoient sortis de ce camp, & ne sçavoient ni ce qu'ils devoient faire, ni ce qu'étoit devenu le Roi ; ils courroient de côté & d'autre dans la plaine. Un maître nommé Bere s'offrit de les conduire au bagage : mais les nuages de poussière & de fumée qui couvroient la campagne, & l'égarement des esprits, naturel dans cette desolation, les conduisirent droit sur la contrescarpe de la ville même, où ils furent tous pris par la garnison. Le Roi ne vouloit point fuir & ne pouvoit se

défendre. Il avoit en ce moment auprès de le général Poniatosky, colonel de la garde Suédoise du roi Stanislas, homme d'un mérite singulier, que son attachement pour la personne de Charles avoit engagé à le suivre en Ukraine sans aucun commandement. C'étoit homme, qui dans toutes les occurrences de vie & dans les dangers, où les autres n'étoient tout au plus que de la valeur, prit toujours parti sur le champ, & bien, & avec honneur. Il fit signé à un jeune Suédois nommé Federic, premier valet de chambre du Roi homme aussi intrépide que son Maître : tous deux prennent le Roi par-dessous les bras, aidés d'un Drabant qui s'approcha, ils le mettent à cheval, malgré les douleurs extrêmes de sa blessure. Federic alloit à cheval auprès de son Maître, & le soutenoit de tems en tems.

Poniatosky, quoiqu'il n'eût point de commandement dans l'armée, devenu en cette occasion Général par nécessité, rallia cinq cents cavaliers auprès de la personne du Roi : les uns étoient des drabans, les autres des officiers quelques-uns de simples cavaliers ; cette troupe rassemblée & ranimée par le malheur de son Prince, se fit jour à travers plus de dix régiments Moscovites, & conduisit Charles au milieu des ennemis l'espace d'une lieue jusqu'au baggag de l'armée Suédoise.

Cette retraite étonnante étoit beaucoup dans un si grand malheur ; mais il falloit fuir plus loin ; on trouva dans le baggag le carrosse du comte Piper, car le Roi n'en eut jamais depuis

qu'il

Il sortit de Stokholm. On le mit dans cette
ture, & on prit avec précipitation la route
Boristhène. Le roi qui depuis le moment
on l'avoit mis à cheval jusqu'à son arrivée
baggage, n'avoit pas dit un seul mot, demanda
alors ce que'étoit devenu le comte Piper: Il
pris avec toute la Chancellerie, lui répon-
-son. Et le général Renchild, & le duc de
Remberg? ajoûta-t-il. Ils sont aussi prison-
-ers, lui dit Poniatosky. Prisonniers chez des
Moscovites! reprit Charles en haussant les é-
-paules. Allons donc, allons plutôt chez les
-Turcs. On ne remarquoit pourtant point d'a-
-ttirement sur son visage, & quiconque l'eût vu
-bours & eût ignoré son état, n'eût point soup-
-gné qu'il étoit vaincu & blessé.

Pendant qu'il s'éloignoit, les Moscovites
-firent son artillerie dans le camp devant Pul-
-va, son baggage, sa caisse militaire, où ils
-couvrent fix millions en espèces, dépouilles
-s Polonois & des Saxons. Près de neuf mille
-Suédois furent tués dans la bataille, environ
-six mille furent pris, trois ou quatre mille s'é-
-térèrent, desquels on n'a jamais entendu par-
-tir. Il restoit encore près de dix-huit mille
-hommes, tant Suédois & Polonois, que Co-
-ques, qui fuyoient vers le Boristhène, sous
-conduite du général Levenhaup. Il marcha
-un côté avec ces troupes fugitives, le roi al-
-par un autre chemin avec quelques cavaliers.
-Le carosse où il étoit rompit dans la marche;
-le remit à cheval. Pour comble de disgrâce
-s'égura pendant la nuit dans un bois; la son-

courage ne pouvant plus suppléer à ses forces épuisées, les douleurs de sa blessure devenant plus insupportables par la fatigue, & son cheval étant tombé de la lassitude, il se coucha quelques heures au pied d'un arbre, en danger d'être surpris à tout moment par les vainqueurs qui le cherchoient de tous côtés.

Enfin la nuit du 9. au 10. Juillet il se trouva vis-à-vis le Boristhène. Levenhaup venu d'arriver avec les débris de l'armée. Les Suédois revirent, avec une joie mêlée de douleur pour leur roi qu'ils croyoient mort. L'ennemi approchoit; on n'avoit ni pont pour passer le fleuve ni tems pour en faire, ni poudre pour se défendre contre l'ennemi qui s'avancoit, ni provisoir pour empêcher de mourir de faim une armée qui n'avoit mangé depuis un jour; mais la plus pressante inquiétude des Suédois étoit le danger pour leur roi. Il y avoit encore par bonheur une mauvaise caléche qu'on avoit amenée à tout hasard jusqu'en cet endroit; on l'embarqua sur un petit bateau; le roi se mit dans un autre avec le général Mazeppa. Celui-ci avoit sauvé plusieurs coffres pleins d'argent; mais le courant était trop rapide, & un vent violent commençant à souffler, ce Cosaque jeta plus des trois quarts de ses trésors dans le fleuve pour soulager son bateau. Mullern chancelier du roi, & le comte Poniatofsky, homme plus que jamais nécessaire au roi, par les ressources que son espion fournissait dans les disgraces, passèrent dans d'autres barques avec quelques officiers. Trois cents cavalieries de la garde roi, & un très-grand nombre

ses forces, l'ombre de Polonois & de Cosaques se fiant sur la bonté de leurs chevaux, hazarderent de passer le fleuve à la nage. Leur troupe bien serrée résistoit au courant & rompoit les vagues ; mais parmi ceux qui s'écartèrent un peu au-dessous, furent emportés & abîmés dans le fleuve. De tous les fantassins qui risquèrent le passage, aucun n'arriva à l'autre bord.

Tandis que les débris de l'armée étoient dans cette extrémité, le prince Menzikoff s'approchoit avec dix mille cavaliers ayant chacun un fantassin en croupe. Les cadavres des Suédois morts dans le chemin, de leurs blessures, de fatigue, & de faim, montroient assez au prince Menzikoff la route qu'avoit prise le gros de l'armée. Le prince envoya au général Suelus prisois un trompette pour lui offrir une capitulation. Quatre officiers généraux furent aussitôt envoyés par Levenhaup pour recevoir la paix du Vainqueur. Avant ce jour seize mille soldats du roi Charles eussent attaqué toutes les forces de l'empire Moscovite, & eussent péri jusqu'au dernier plutôt que de se rendre ; mais après une bataille perdue, après avoir su pendant deux jours, ne voyant plus leur prince, qui étoit contraint de fuir lui-même, les forces de chaque soldat étant épuisées, leur courage n'étant plus soutenu par aucune espérance, l'amour de la vie l'emporta sur l'intrépidité. Cette armée entière fut faite prisonniere de guerre. Quelques soldats desespérés de tomber entre les mains des Moscovites, se précipitèrent dans le Boristhène ; le reste fut fait esclave. Ils défile-

défilèrent tous en présence du prince Menzikoff, mettant leurs armes à ses pieds, commençant trente mille Moscovites avoient fait neuf mille auparavant devant le roi de Suède à Narva. Mais au lieu que le roi avoit alors renvoyé tous ces prisonniers Moscovites qu'il ne craignoit pas, le Czar retint tous les Suédois pris à Pultava.

Ces malheureux furent dispersés depuis dans les états du Czar, mais particulièrement en Sibérie, vaste province de la grande Tartarie qui du côté de l'Orient s'étend jusqu'aux frontières de l'empire Chinois. Dans ce pays barbare où l'usage du pain n'étoit pas même connu, les Suédois devenus ingénieux par le besoin, y exercerent les métiers & les arts dont ils pouvoient avoir quelque teinture. Alors toutes les distinctions que la fortune met entre les hommes furent bannies. L'officier qui ne put exercer aucun métier, fut réduit à vendre & à porter le bois du soldat devenu tailleur, drapier, menuisier, ou maçon, ou orfèvre, & qui gagnoit de quoi subsister. Quelques officiers devinrent peintres, d'autres architectes. Ils y en eut qui enseignèrent les langues, les mathématiques ; ils y établirent même des écoles publiques, qui avec le temps devinrent si utiles & si connues qu'on y en voyoit des enfans de Moscou.

Le comte Piper, premier ministre du roi de Suède, fut long-tems enfermé à Petersbourg. Le Czar étoit persuadé, comme le reste de l'Europe, que ce Ministre avoit vendu son Ma-

au duc de Malbouroug, & avoit attiré sur Moscovie les armes de la Suéde qui auroient pû pacifier l'Europe. Il lui rendit sa captivité plus dure. Ce Ministre mourut quelques années après à Moscou, peu secouru par sa famille qui vivoit à Stokolm dans l'opulence, & n'eut inutilement par son Roi qui ne voulut mais s'abaisser à offrir pour son Ministre une négociation qu'il craignoit que le Czar n'acceptât pas: car il n'y eut jamais de cartel d'échange entre Charles & le Czar.

L'empereur Moscovite pénétré d'une joie qu'il ne se mettoit pas en peine de dissimuler, recevoit sur le champ de bataille les prisonniers qu'on lui amenoit en foule, & demandoit à tout moment, Où est donc mon frere Charles?

Il fit aux généraux Suédois l'honneur de les inviter à sa table. Entr'autres questions qu'il posa, il demanda au général Renchild à combien les troupes du Roi son maître pouvoient monter avant la bataille? Renchild répondit que le Roi seul en avoit la liste, qu'il ne communiquoit à personne; mais que pour lui il pensoit que le tout pouvoit aller à environ cent-cinq mille hommes; sçavoir dix-huit mille Suédois, & le reste Cosaques. Le Czar fut surpris, & demanda comment ils avoient osé hazarder de pénétrer dans un païs si reculé, & d'assiéger Pultava avec cette poignée de monde? Nous n'avons pas toujours été consultés, reprit le général Suédois, mais comme fidèles serviteurs, nous avons obéi aux ordres de notre Maître sans jamais y contredire. Le Czar

Czar se tourna à cette réponse vers quelques uns de ses courtisans, autrefois soupçonnés d'avoir trempé dans des conspirations contre lui.

“ Ah ! dit-il, voilà comme il faut servir un Souverain. Alors prenant un verre de vin,

“ la fanté, dit-il, de mes maîtres dans l'art de la guerre.” Renchild lui demanda qui étaient ceux qu'il honoroit d'un si beau titre ? Voulez-vous messieurs les généraux Suédois, reprit le Czar.

“ Votre Majesté est donc bien ingratte, reprit le Comte, d'avoir tant maltraité ses Maîtres. Le Czar après le repas fit rendre les épées à tous les Officiers généraux, & les traita comme un Prince qui vouloit donner à ses sujets des leçons de générosité, & de la politesse qu'il connoissoit.

Cependant cette armée Suédoise sortie de Saxe si triomphante, n'étoit plus. La moitié avoit péri de misère ; l'autre moitié étoit clavée ou massacrée. Charles XII. avoit perdu en un jour le fruit de neuf ans de travaux, de près de cent combats. Il fuoit dans une méchante caléche, ayant à son côté le général Hord, blessé dangereusement. Le reste de sa troupe suivoit, les uns à pied, les autres à cheval, quelques-uns dans des charettes, travers un desert, où ils ne voyoient ni hutte, ni tentes, ni hommes, ni animaux, ni chemin. Tout y manquoit jusqu'à l'eau même. C'est dans le commencement de Juillet : le pays est situé au quarante-septième degré : le pays est aride du desert rendoit la chaleur du soleil presque insupportable ; les chevaux tomboient, les hommes

quelques hommes étoient prêts de mourir de soif. Le Prince Poniatosky mieux monté que les autres, entra dans un peu dans ces plaines ; ayant découvert un faule, il jugea qu'il devoit y avoir de l'eau aux environs ; il chercha tant qu'il trouva une source. Cette heureuse découverte sauva la vie à la petite troupe du roi de Suède. Après cinq jours de marche il se trouva sur le bordage du fleuve Hippensis, aujourd'hui nommé Bogh par les Barbares, qui ont défiguré jusqu'au nom de ces pays que des colonies grecques épeées firent fleurir autrefois. Ce fleuve se jette à quelques milles de là au Boristhène, & ses eaux se jettent avec lui dans la mer Noire.

Au delà du Bogh, du côté du Midi, est la petite ville d'Ozakou, frontière de l'empire des Turcs. Les habitans voyans venir à eux une troupe de gens de guerre, dont l'habileté étoit grande & le langage leur étoient inconnus, résistèrent de les passer à Ozakou, sans un ordre d'assaut. Mehemet Pacha gouverneur de la ville. Roi envoya un exprès à ce Gouverneur, le mandant lui demander le passage ; ce Turc incertain de ce qu'il devoit faire dans un pays où la fausse démarche coutume souvent la vie, n'osant prendre sur lui sans avoir auparavant la permission du Pacha de la province, qui réside à Bender dans la Bessarabie, à trente lieues d'Ozakou. Cette permission vint avec ordre de rendre au Roi tous les honneurs dus à un monarque allié de la Porte, & de lui fournir secours nécessaires. Pendant ces longueurs, Moscovites après avoir passé le Boristhène poursui-

poursuivoient le Roi sans relâche ; si on avoit tardé encore une heure il étoit pris. A peine eut-il passé le Bogh dans les batteaux des Turcs, que ses ennemis parurent au nombre de près de six mille cavaliers ; le Roi eut la douleur de voir cinq cens hommes de sa petite troupe, qui n'avoient pu passer encore, faits par les Moscovites de l'autre côté du fleuve. Le Pacha d'Ozakou lui demanda par un interpréte pardon de ses retardemens qui étoient cause de la prise de ces cinq cens hommes, & le supplia de vouloir bien ne point s'en plaindre au Grand Seigneur. Charles le promit, non sans lui faire une réprimande sévère, comme s'il eût parlé à un de ses sujets.

Le commandant de Bender qui étoit en même tems Serasquier, titre qui répond à celui de Général, & Pacha de la province, qui signifie Gouverneur & Intendant, envoya en hâte un Aga complimenter le Roi, & lui offrir une tente magnifique, avec les provissons, le baggage, les chariots, toutes les commodités, tous les officiers, toute la suite nécessaire pour le conduire avec splendeur jusqu'à Bender ; car tel est l'usage des Turcs, non-seulement de défrayer les Ambassadeurs jusqu'au lieu de leur résidence, mais de fournir tout abondamment aux Princes réfugiés chez eux pendant le tems de leur séjour.

Fin du quatrième Livre.

